



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

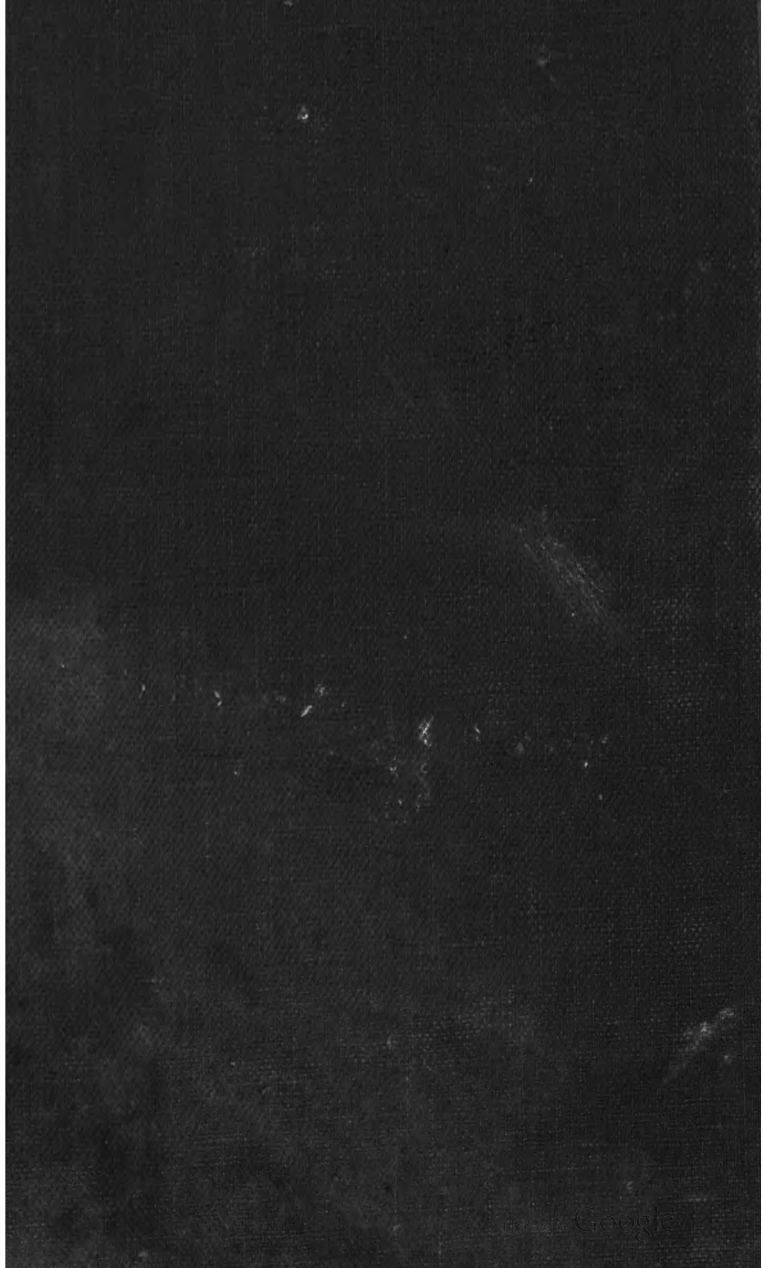
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

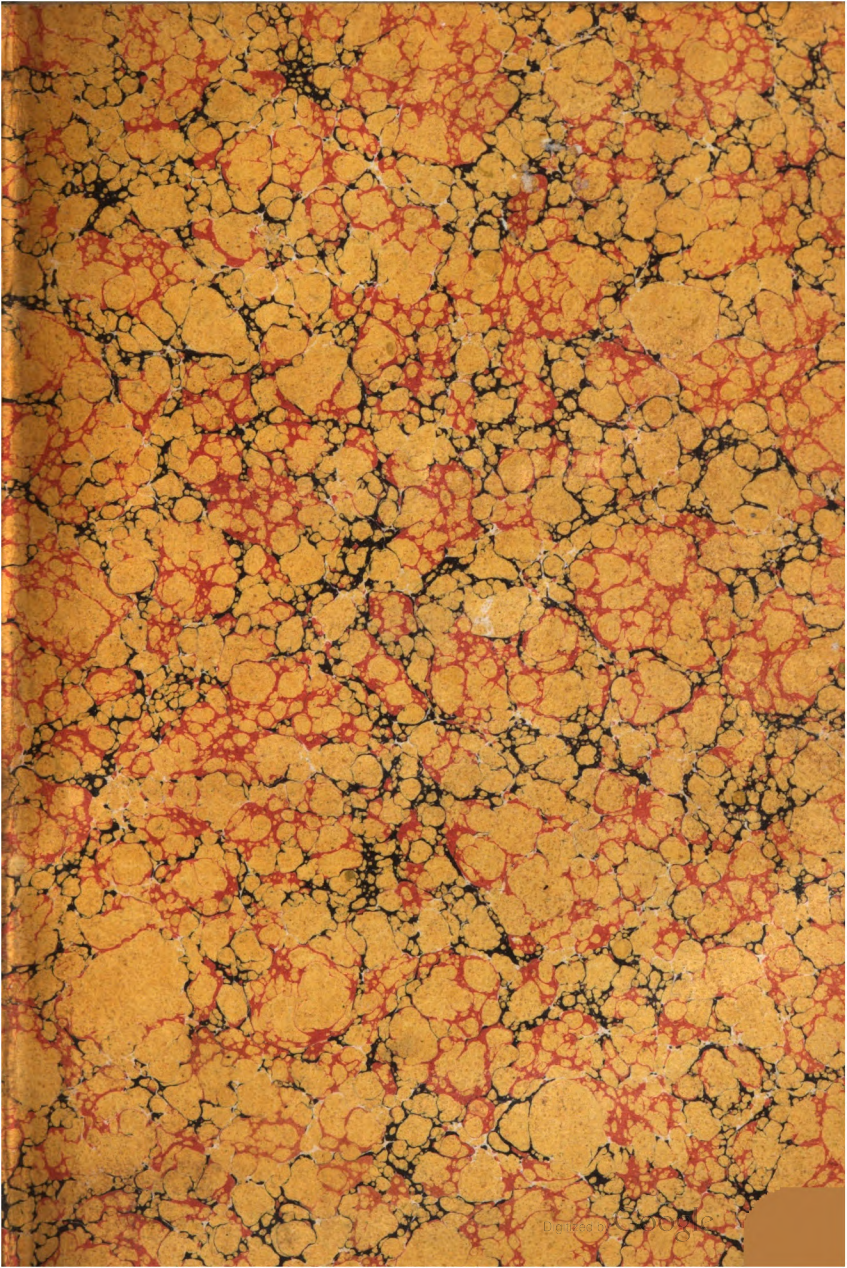
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A
8641



1.



UNIVERSIDAD COMPLUTENSE



5324241875

623456139

634744952

Digitized by Google

RÉVÉLATIONS
DU
MONDE DES ESPRITS

DEUXIÈME SÉRIE

EN PRÉPARATION

La troisième série, 1 volume.

Paris. Imprimerie PILLET fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

R 205052

133,9

R 79 j

FA
5118

RÉVÉLATIONS

DU

MONDE DES ESPRITS

DISSERTATIONS SPIRITES

OBTENUES

PAR J. ROZE, MÉDIUM

DEUXIÈME SÉRIE; COMPRENANT :

Des communications sur la *Psychologie*, la *Morale*, etc.

—
Paraboles et Variétés.

PARIS

CHEZ LES ÉDITEURS DU LIVRE DES ESPRITS

35, quai des Grands-Augustins

LEDOYEN, DENTU, FRÉD. HENRI, libraires, au Palais-Royal

et chez tous les libraires de Paris et des départements.

—
1862

Tous droits réservés



DEUXIÈME PARTIE

PSYCHOLOGIE — MORALE — PARABOLES
VARIÉTÉS

INTRODUCTION

Humble instrument des esprits, obéissant à leurs recommandations, nous venons avec confiance, sans nulle arrière-pensée, soumettre aux hommes de bonne volonté et de bonne foi les révélations qui nous sont transmises, apporter au grand édifice du spiritisme les matériaux dont nous sommes en possession.

D'autres ont reçu avant nous la mission de l'enseignement doctrinaire; d'autres, avant nous, ont démontré clairement les principes spirites. Nous renvoyons donc à leurs ouvrages ceux de nos lecteurs qui croiraient trouver ici les éléments de la nouvelle philosophie. Notre livre n'est pas un cours élémentaire de spiritisme, c'est un recueil, plus ou moins méthodique, de communications, les unes spontanées,

les autres provoquées, écrites au jour le jour, sous l'inspiration des esprits. Ces communications, rapprochées par nous à dessein, placées souvent dans le même chapitre, ou portant un titre commun, ont été reçues parfois à des époques fort éloignées les unes des autres, au moment même où nous étions loin d'y songer, où le souvenir des communications antérieures sur un même sujet était déjà effacé de notre mémoire. Grâce à cette première explication, on saisira plus facilement le lien secret qui unit les communications, et l'on s'expliquera aisément ce retour de pensées offrant une certaine analogie.

L'idée de mettre au jour ce recueil ne nous ayant jamais guidé, et n'ayant jamais même prévu la probabilité de le publier, nous avons provoqué les communications sans aucun ordre préconçu, suivant les besoins de notre âme, le désir de notre instruction ou le degré de notre avancement. On s'en apercevra à ce cachet de personnalité qui les enveloppe, malgré tout le soin que nous avons mis à les en dépouiller. Plusieurs d'entre elles étaient tout à fait person-

nelles; malgré l'intérêt qu'elles contenaient, nous les avons élaguées à dessein, préférant n'offrir au lecteur que ce qui porte un enseignement d'un intérêt général exclusivement. Mais, on le comprend, ce n'est qu'avec circonspection, qu'avec prudence que nous avons omis ou retranché. Si dans quelques-unes de ces communications on trouve un certain caractère d'intimité, de familiarité bienveillante, qu'on n'en fasse pas un reproche au médium. Il a eu à cœur de conserver dans toute son intégrité le texte donné par les esprits.

Certes, si nous n'eussions écouté que notre propre inspiration, tous ces matériaux auraient été ensevelis pour toujours dans le silence et dans l'oubli; mais à l'instigation souvent réitérée d'hommes d'une haute intelligence et d'un grand savoir, nous avons vaincu nos hésitations et nous avons avec confiance mis enfin en ordre, autant qu'il nous a été possible, tous ces documents.

Il est vrai que d'autres hommes d'un savoir et d'une intelligence aussi recommandables, s'ils ne les ont pas entièrement repoussés, du moins

ne les ont acceptés qu'avec hésitation. Nous n'avons pas la prétention d'être exclusivement en possession de la vérité, et dans notre incapacité de résoudre la question, nous avons cru devoir laisser toute liberté d'action et de pensée au lecteur, afin qu'il puisse de lui-même asseoir son jugement.

Nous avons évité les questions dont la solution a été antérieurement donnée. Parmi celles que nous avons abordées, il en est qui ne se seraient jamais présentées à notre pensée, et dont sans doute nous ne nous serions jamais occupé sans les excitations *spontanées* et renouvelées de nos guides.

En présentant le livre des RÉVÉLATIONS DU MONDE DES ESPRITS au public, nous pouvons hautement affirmer, sans crainte de recevoir un démenti, que c'est avec la plus entière bonne foi que nous nous sommes efforcé de nous placer dans de bonnes conditions, afin de suivre scrupuleusement les conseils des esprits et de nous rendre utile aux amis des questions spirites. Nous avons puissamment été secondé dans nos études par madame V*** R..., médium voyant,

dont les visions et les dégagements, toujours spontanés, sont la plupart du temps venus donner une consécration irréfragable aux enseignements que nous recevions.

En terminant cette préface, nous devons ajouter pour l'intelligence de notre publication quelques lignes d'éclaircissement sur la forme de l'ouvrage.

Lorsque nous avons eu, en dernier lieu, à appliquer une classification régulière aux nombreux documents qui nous étaient transmis depuis bientôt trois ans, nous nous sommes aperçu qu'il y avait la matière de plusieurs volumes. Au lieu de les publier par ordre chronologique, nous avons au contraire rapproché toutes les communications qui pouvaient présenter un lien de parenté. Nous avons eu pour résultat trois groupes bien distincts, bien tranchés : — d'un côté, nous avons toutes celles qui, de près ou de loin, se rattachent à l'astronomie, ou études spirites s'appliquant à l'organisation de l'univers ; — en second lieu, les communications psychologiques et morales, ou études concernant directement l'âme, l'esprit ; — enfin, une

troisième classe de communications ou d'explications sur les évangiles. Nous avons donc été amené à établir autant de parties dans notre publication que nous avons de groupes distincts.

De là naturellement la division suivante :

I^{re} PARTIE. — *Conseils, Astronomie, Sciences, Prière.* .

II^e PARTIE. — *Psychologie, Morale, Paraboles, Variétés.*

III^e PARTIE. — *Evangelies.*

Chacune de ces parties ou chacun de ces volumes forme un tout à part, comme matière, tout en se rattachant à cette trilogie comme ensemble, de telle sorte que le lecteur peut au gré de ses désirs prendre indifféremment l'une ou l'autre de ces parties et asseoir un jugement. Les trois volumes constituent une trinité d'études spirites; mais comme nous avons voulu laisser toute liberté au lecteur, soit pour formuler son appréciation, soit même pour l'achat de l'œuvre, nous avons édité ces documents en nous affranchissant de la tomaison ordinaire qui force la main de l'acheteur.

Un mot encore sur la forme :

Les esprits ne se donnent aucune qualification, aucun titre honorifique. Les communications qu'ils nous ont transmises *d'un seul jet et sans corrections*, sont donc signées de leurs noms dépouillés de tous ces artifices de langage.

Ces communications ont été obtenues par trois moyens usités :

1° En évoquant l'esprit auquel on désire s'adresser et dont on veut obtenir une réponse ;

2° SPONTANÉMENT, en prenant le crayon, sans poser au préalable des questions, et en faisant appel à un bon esprit, sans connaître à l'avance ni quel est celui qui se communiquera, ni le sujet de la communication ;

3° En adressant à son esprit familier les questions dont on désire obtenir la solution, mais en laissant, comme dans la communication spontanée, venir l'esprit qui veut bien répondre spontanément.

Paris, le 15 janvier 1862.

ROZE.

PSYCHOLOGIE

SIÈGE DE L'ÂME.

— Est-il vrai que le siège de l'âme puisse être dans le cœur?

— Le siège de l'âme est partout le corps, mais il est tout spécialement dans le cerveau, qui est le centre où viennent aboutir toutes les sensations; s'il a été répondu qu'il pouvait être dans le cœur, c'est parce que cet organe est vivement impressionné par certains sentiments et que l'esprit agit réellement sur lui dans certains cas, sans y avoir positivement et absolument son siège; c'est une explication incomplète due à la difficulté que nous éprouvons souvent à nous servir de votre langage.

LOUIS.

LUCIDITÉ DU DÉGAGEMENT.

— Aussitôt après la mort, l'esprit est-il moins éclairé que pendant le sommeil?

— Il peut être plus troublé en raison de l'inattendu de la situation nouvelle où il se trouve et peut ne pas être immédiatement plus éclairé. Vous savez que pendant le sommeil l'esprit peut se dégager de son corps, mais c'est toujours proportionnellement à la force des liens qui le retiennent attaché à la matière, liens moraux aussi bien que physiques. Vous savez également que toutes les fois qu'après sa mort un esprit se trouve encore engagé dans les liens de la matière et quand il éprouve de la peine à s'en débarrasser, c'est quand il y est attaché par suite de ses dispositions morales pendant sa vie. Cet état, conséquence de son plus ou moins d'avancement, est en complète analogie avec celui dans lequel il est dans le sommeil; donc, l'esprit arriéré après sa mort l'était pendant sa vie, et eût éprouvé les mêmes difficultés à se dégager de son enveloppe; son manque de lucidité eût été le même.

— Peut-on de son vivant lui donner des conseils qui lui soient utiles au moment de sa mort?

— On le peut en l'évoquant et à l'état de veille

puisque tous les jours vous communiquez avec des esprits qu'une très-faible notion du spiritisme a beaucoup aidés à se reconnaître.

— Peut-on exercer sur lui une influence salutaire qui se fasse encore sentir à l'état de veille?

— Ceci est autre chose : l'esprit dégagé ne doit et ne peut que très-rarement avoir souvenir de ce qui se passe à ce moment. Ce n'est pas à dire cependant que cela ne puisse avoir quelque influence, mais elle est insensible, et ne peut se manifester qu'à l'insu de l'esprit au réveil.

— Peut-on, en évoquant un vivant, obtenir de lui des conseils qui l'aident à entrer dans une voie meilleure?

— Tout se peut selon les circonstances et selon qu'il est jugé convenable de le faire; mais, en règle générale, l'esprit incarné ne *devant* pas avoir le souvenir des raisons qui l'ont engagé à choisir telle ou telle épreuve, afin qu'il ait le mérite d'une initiative spontanée et indépendante, il ne lui est permis que dans des circonstances fort rares de se tracer lui-même une ligne de conduite, sans quoi tout son mérite disparaîtrait; c'est facile à concevoir.

LAMENNAIS.

INFLUENCE ÉTRANGÈRE.

— La matière ou l'organisation physique ne peuvent-elles avoir de l'influence sur l'esprit incarné?

— Elles en ont souvent une fort puissante, mais l'esprit a toujours la faculté d'y résister en vertu du libre arbitre.

— Cette influence peut-elle, sinon excuser, du moins atténuer la faute de l'esprit?

— Il est incontestable que la culpabilité dépend des causes qui l'ont poussé au mal.

— La faute commise par l'esprit qui n'a pas la force de résister à cette influence, ou à celle d'un esprit étranger, est-elle aussi grave que celle qu'il commet de son plein gré?

— Il y a, aux yeux de Dieu, une énorme différence entre la faute qui est le résultat d'une influence étrangère à l'esprit et celle qu'il commet spontanément et de sa propre volonté.

VINCENT DE PAUL.

RAISONS

QUI AMÈNENT UN ESPRIT DANS LE CORPS D'UN ENFANT.

— L'esprit qui vient animer un enfant par sympathie pour les parents, les a-t-il toujours connus précédemment ?

— Le plus souvent il en est ainsi. L'esprit peut aussi être envoyé par Dieu pour remplir une mission près des parents, soit pour aider à leurs progrès, soit pour les éprouver ou être instruit et perfectionné par eux, s'il leur est inférieur ; il peut encore avoir de la sympathie pour eux sans les avoir connus précédemment.

— Pourrait-on expliquer par là la cause des préférences inexplicables de certains parents pour tel ou tel de leurs enfants ?

— Certainement ; la sympathie qui a amené l'esprit de l'enfant vers l'un ou l'autre des parents est partagée, à son insu, par celui-ci. Il y a cependant des exceptions, puisque certains parents haïssent et maltraitent leurs enfants. C'est alors au contraire défaut de sympathie ou infériorité de la part de celui qui persécute l'autre.

— Il a été dit ailleurs : « L'esprit n'a pas le choix du corps où il doit entrer. » — Ceci n'est pas conforme avec ce que j'ai reçu ?

— L'esprit n'a pas en effet le choix *absolu*; mais la demande qu'il adresse à Dieu peut être exaucée, tandis que le genre d'épreuve auquel il désire se soumettre lui est presque toujours accordé, puisqu'il en subit les conséquences, quelles qu'elles soient. S'il lui était toujours accordé de choisir le corps dans lequel il doit subir cette épreuve, un esprit mauvais pourrait être guidé par la vengeance, ce qui ne peut être permis que très-rarement et comme punition infligée à celui qui en est l'objet.

VINCENT DE PAUL.

VOIX DU SANG.

— D'où vient ce que l'on nomme voix du sang, cri de la nature de la part de l'enfant qui retrouve son père ou sa mère inconnus?

— Tu n'as pas besoin de le demander; tu as compris que ce sentiment n'est que la reconnaissance de l'esprit qui retrouve celui vers lequel il était déjà venu par sympathie.

VINCENT DE PAUL.

JUGEMENT RENDU CONTRE LES ESPRITS.

— Après la mort, l'esprit comparait-il devant un tribunal qui le juge?

— Non; il reconnaît ses fautes et se juge lui-même.

— Lorsqu'il est puni, qui prononce et applique la peine?

— Il n'y a ni jugement ni application de peine à votre point de vue matériel; il est puni moralement, et sa punition morale est l'œuvre de la volonté de Dieu et d'esprits chargés de ce soin.

— Quand l'expiation diminue, ou est terminée, qui en instruit l'esprit?

— Il l'apprend lui-même, ainsi que bien d'autres choses, par une sorte d'intuition qui est la conséquence de l'action occulte qu'exercent sur lui des esprits chargés, comme je te l'ai dit, de ce soin; ils peuvent aussi, souvent, lui faire ces révélations directement.

VINCENT DE PAUL.

RÉMUNÉRATION DIVINE.

— Comment comprendre la punition et la récompense divines ?

— La punition et la récompense divines sont l'exécution de lois établies et la conséquence de vos actes.

— Dieu connaît nos actes et nos pensées ; s'occupe-t-il de chaque individu en particulier ?

— Dieu a établi des lois selon lesquelles le bien et le mal reçoivent, l'un sa punition et l'autre sa récompense. Quand l'esprit est assez ignorant pour n'avoir pas conscience de la culpabilité de ses actes, il en est averti par ceux que Dieu charge de cette mission. Ces esprits sont également chargés de vous montrer le mérite de celles de vos actions qui en ont et qui vous aurait échappé. Ils sont les messagers de Dieu sur votre planète, placés par lui comme ses lieutenants pour vous inspirer de bonnes pensées et être les juges de vos actes.

— Mais il m'a été dit précédemment qu'il n'y avait pas jugement ?

— Il n'y a en effet aucun jugement, mais il est démontré aux esprits coupables qu'ils ont mal agi et qu'ils en doivent être punis.

AUGUSTIN.

MORTS PRÉMATURÉES.

— Quelle est la cause morale des morts prématurées?

— La durée de l'incarnation est fixée pour chacun ; mais si vous l'abrégez par votre faute, aussi bien par le suicide que par des excès ou des imprudences, vous devez compléter cette existence et vous incarner pour une durée égale à celle dont vous aviez abrégé votre épreuve ; les conséquences de ces morts prématurées pouvant être en même temps des épreuves ou des expiations pour ceux qui survivent.

Louis.

CHOIX DU SEXE COMME INCARNATION.

— Puisque les esprits peuvent s'incarner indifféremment dans le corps d'un homme ou d'une femme, quelle est la cause des penchants particuliers à la femme?

— La femme a des penchants qui sont dus à plusieurs causes : les uns sont, par la volonté de Dieu, des qualités inhérentes à sa condition de femelle et de mère ; les autres, des défauts qui sont la conséquence du sort que lui a fait l'homme par ses lois et l'éducation qu'il lui donne. Un esprit peut donc choisir cette condition, soit pour y exercer de bonnes facultés qu'il possède, soit pour s'exposer comme épreuve aux mauvais penchants auxquels la femme est sujette, et auxquels il résiste avec plus ou moins de force et de courage. Il y a aussi des esprits qui choisissent ce genre d'existence par dévouement, pour être à même d'élever et faire avancer ceux qui s'incarneront dans les enfants qu'ils peuvent avoir ; car c'est de la mère surtout que dépend la première direction à donner à l'enfant.

VINCENT DE PAUL.

DE L'ESPRIT FAMILIER.

— Dès notre enfance avons-nous l'esprit familier ou gardien?

— Oui.

— Cet esprit est-il toujours le même?

— Non ; mais cela arrive néanmoins.

— Cependant j'ai lu, ou entendu dire, qu'il ne variait pas.

— Tu as mal compris, ou ceux qui te l'ont dit ont mal compris. A votre naissance, un esprit qui a choisi cette mission, par sympathie pour vous, vient près de vous et ne vous quitte que lorsqu'il est remplacé par un autre, et se réincarne, à moins qu'il n'ait une autre mission à remplir ou qu'il n'en soit empêché pour toute autre cause.

— Les esprits familiers peuvent-ils n'être pas plus instruits que ceux qu'ils dirigent?

— Ils leur sont quelquefois inférieurs même, mais *jamais* comme avancement *moral*. Dans le cas dont tu parles, l'esprit familier est toujours assisté d'une manière utile par l'esprit *protecteur*. Chacun de vous a, attaché au soin de son esprit, un esprit familier, bon génie, si vous voulez ; mais celui-ci a pour conseil un esprit très-élevé qui prend sous sa protection plu-

sieurs esprits incarnés et qu'il guide par l'intermédiaire de l'esprit familier personnel à chacun.

— L'esprit errant a-t-il un esprit familier comme l'esprit incarné?

— Oui, mais il y a des variétés dans ses fonctions selon le degré d'avancement de celui qu'il doit guider. Si l'esprit est très-inférieur, l'action et la présence de son guide sont aussi occultes que pour l'esprit incarné. Quand il a atteint un certain degré d'avancement et d'élévation, son esprit familier devient un soutien et un conseil qu'il consulte spontanément, mais sans plus recevoir d'inspiration occulte. L'esprit qui en est arrivé là ne peut plus faire le mal ; il a seulement à acquiescer pour son instruction. Son libre arbitre ne s'exerce donc plus à choisir entre le bien qu'il pratique et le mal auquel il ne pourrait plus se livrer, mais à chercher et choisir les sujets d'étude et d'instruction, et à accomplir sa part d'action dans l'œuvre de création à laquelle il s'est attaché.

Esprit de Vérité.

ACTION PHYSIQUE

DE L'ESPRIT SUR LE MÉDIUM, ET RAPPORTS DE L'ESPRIT
FAMILIER AVEC LES BONS ESPRITS.

— Quelle est la cause de l'agitation de ma main et de celle d'autres médiums avec certains esprits ?

— Il y a pour cela deux raisons : d'abord l'impressionnabilité du médium due à son organisation physique ; mais il y en a une autre dont je vais te donner l'explication et qui t'offrira justement la solution d'une question qui vous a souvent embarrassés. Quand un médium a été reconnu apte à recevoir les pensées des esprits élevés, une communication fluidique, télégraphique si tu veux, pour mieux me faire comprendre, est établie entre son esprit familier et ces esprits dont il reçoit ainsi, sans déplacement de leur part, les réponses, absolument comme s'ils étaient présents. C'est pour cela que, dès le début de tes études, je t'ai dit que c'était moi qui te guidais la main quand tu recevais la réponse d'un esprit élevé. Mon intention était de te préparer à recevoir en son temps la révélation que je te fais. Ton écriture est agitée quand tu as affaire à un esprit errant, parce que, la plupart du temps, je le laisse agir de lui-même et que tu reçois

l'impression du sentiment qu'il éprouve ; il est des cas cependant où les esprits élevés veulent bien venir en personne, mais ils sont très-rares. Les esprits errants peuvent aussi quelquefois être assez élevés pour avoir des occupations qui nécessitent la même mesure vis-à-vis d'eux ; ainsi, Arago est venu quelquefois lui-même, mais m'a quelquefois aussi transmis ses pensées par voie fluidique. Ces explications te sont elles-mêmes envoyées en ce moment par l'esprit de vérité.

Je vais maintenant, pour compléter les enseignements qui concernent ce sujet, te dire comment a lieu cette communication de l'esprit familier avec vos bons esprits. Il vous a été dit plusieurs fois que le soleil est habité par des esprits qui n'y sont pas fixés à demeure, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas attachés à cet astre d'une manière complète. Le soleil est le foyer de la vie matérielle de son tourbillon ; la raison te fera comprendre qu'il est aussi celui de la vie intellectuelle. Il est habité par les esprits des différents mondes qu'il gouverne, qui sont parvenus au degré d'élévation voulu pour pouvoir efficacement diriger, soit par communication fluidique, soit par leur présence, quand elle est nécessaire, les globes auxquels ils sont attachés. C'est, pour continuer un langage plus compréhensible, le siège de la haute administration du tourbillon. Là sont connues la vie, les transformations, la résidence de chaque esprit, et c'est là que s'adresse la demande que vous faites d'un esprit quelconque dans vos évocations. Cela

doit t'expliquer, en tenant compte de ces sortes de télégraphes qui relient tous les mondes au soleil, la facilité avec laquelle l'esprit évoqué vous est amené, ou avec laquelle sa réponse vous est transmise quand il ne peut se déplacer.

— Je comprends cela pour les esprits incarnés dans différents mondes, ou pour les esprits élevés qu'on sait où trouver ; mais pour les esprits errants ?

— Crois-tu qu'il ne règne pas dans le monde des esprits des lois et un ordre supérieurs aux vôtres au delà de ce que ton imagination peut se figurer ? Quand sur terre on veut trouver un homme qui se cache, on y parvient presque généralement. Un esprit ne peut se cacher, et notre monde est organisé de telle sorte que nous savons, du moins ceux d'entre nous que cela concerne, où trouver celui qui est recherché.

Esprit de Vérité, par l'Esprit familier.

RAPPORT DES ESPRITS AVEC LES MÉDIUMS.

— Pendant que je recevais une communication de Lamennais, qu'était le cordon lumineux que V*** voyait, partant de sa poitrine, aboutissant à la main de mon père et de là à la mienne ?

— C'est le cordon de communication fluidique que je t'ai signalé dans mon explication sur les rapports que nous avons avec vous. Seulement le cordon lumineux qui a été rendu visible pour ta femme est celui qui régit le mouvement matériel, et c'est afin de vous faire comprendre l'action de celui qui préside aux communications de l'intelligence et qui ne peut être rendu visible pour vous.

— Pourquoi part-il de la poitrine plutôt que de toute autre partie du corps ?

— Parce que, comme tu le sais, le périsprit est formé d'éléments dont l'atmosphère est le réservoir ; il doit se renouveler constamment, de même que le corps matériel ; c'est par la respiration qu'il puise ces éléments de renouvellement.

A l'état d'esprit, la communication s'établit donc par la poitrine entre le périsprit et l'atmosphère, puisqu'il n'y a plus de respiration, et cela, par une opération analogue à celle qui met l'enfant dans le sein de sa mère en communication avec les éléments nutri-

tifs qui l'entourent au moyen du cordon ombilical. — Tu dois te rendre compte d'une manière complète de l'action de l'esprit sur le médium; Lamennais, qui était là, eût été à une distance immense, que tu eusses reçu ses pensées avec la même facilité. Seulement je n'eusse été en rapport avec lui que par le cordon fluide supérieur que je t'ai dit plus haut ne pouvoir être rendu perceptible pour vos organes grossiers.

Il est donc bien entendu que par mon intermédiaire, Lamennais agissait sur ta main au moyen de cette communication établie de lui à moi et de moi à toi.

Attendez-vous à des choses plus étonnantes pour vous encore que ce fait, et destinées comme lui à vous dévoiler graduellement les causes de toutes nos manifestations.

Il faut que vous arriviez à comprendre tout et à vous en rendre compte, mais ce ne peut être que progressivement; il ne faut donc pas perdre patience et rejeter les choses qui vous paraîtront impossibles dès que nous vous en promettons l'explication future en vous affirmant que vous ne pouvez encore les comprendre. Il est entendu qu'il ne faut pas confondre les questions de cette nature avec les réponses que vous pourriez recevoir et qui seraient en *opposition* avec la raison.

Esprit de Vérité, par l'Esprit familier.

DES LOIS

D'APRÈS LESQUELLES LES ESPRITS PEUVENT SE
COMMUNIQUER DANS TOUTES LES LANGUES.

— Comment l'esprit peut-il se communiquer dans toutes les langues et comment les connaît-il?

— Comme tu le sais, par ton propre exemple et celui d'autres médiums, l'esprit familier est presque toujours celui qui sert d'interprète pour communiquer au médium la pensée de l'esprit évoqué, quand celui-ci est assez élevé pour ne pas juger convenable de venir personnellement, ou quand d'autres occupations l'en empêchent. La pensée, entre esprits, se communique sans le secours du langage parlé et directement.

— Si tu évoques un esprit qui ignore ta langue, il transmet directement sa pensée à ton esprit familier, qui la traduit dans la langue que tu connais et qui t'est familière.

Ceci t'explique aussi comment, quand c'est utile, un médium peut recevoir dans sa langue des réponses à des questions faites dans une autre qu'il ignore.

Puisque tu abordes cette question, j'en profiterai pour t'expliquer pourquoi il y a été répondu déjà « que les esprits connaissent toutes les langues. » On ne

pouvait, quand on a interrogé sur ce sujet, faire une autre réponse sans entrer également dans des explications sur le rôle que joue l'esprit familier du médium dans les communications; et ce doit être pour toi une nouvelle preuve de la nécessité dans laquelle nous sommes de vous donner des enseignements complets selon que vous avez été préparés à l'avance à les recevoir.

Esprit de Vérité.

DE L'OUBLI CHEZ L'ESPRIT NON-INCARNÉ.

— Comment se fait-il que tant d'esprits ne soient pas instruits, par leurs souvenirs, de la réincarnation et en manifestent tant d'étonnement ?

— Moins l'esprit est avancé et plus ses souvenirs sont confus et obscurs. Ils ne se développent qu'avec son progrès. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, chez beaucoup d'entre eux, le souvenir de leurs incarnations précédentes, perdu dans le vague de celui de leurs relations avec d'autres esprits, se confonde chez eux de manière à ne pouvoir en être distingué que par la révélation qui leur en est faite et qui le leur rappelle clairement.

Vous savez par vous-mêmes qu'un souvenir confus et vague peut vous revenir d'une façon plus lucide, si vous êtes aidés par quelqu'un dont la mémoire est plus complète.

Esprit de Vérité.

CAUSE DE L'ÉTONNEMENT DE CERTAINS ESPRITS APRÈS LA MORT.

— L'esprit devant être habitué par son dégagement à sa nouvelle situation au moment de la mort, d'où vient la stupéfaction profonde que plusieurs ont accusée?

— L'étonnement que l'esprit éprouve à sa rentrée dans le monde spirite, après sa mort, est presque toujours proportionné à son avancement, d'où dépend la lucidité de son dégagement et de ses souvenirs. La plupart des esprits assez avancés pour avoir un dégagement facile, et pour être peu attachés à la matière, vous ont dit qu'ils s'étaient reconnus promptement. Mais dans les cas de mort violente ou subite, ils peuvent éprouver une stupéfaction qui n'a pas pour cause la nouveauté d'une situation qui leur est familière s'ils se dégageaient fréquemment, mais la surprise que leur produit une mort inattendue et rapide qu'ils peuvent ne pas encore avoir subie dans leurs existences antérieures, et par suite de laquelle ils sont dans une situation nouvelle pour eux.

LOUIS.

DU DOMAINE DES ESPRITS ERRANTS.

— Il est des mondes inaccessibles pour les esprits qui ne sont pas assez épurés ; ils n'ont donc pas tous, comme le disent quelques-uns, l'espace entier pour domaine ?

— Bien certainement non ; sans quoi l'esprit le plus arriéré aurait la faculté de pénétrer dans les mondes élevés, les connaîtrait et pourrait vous en donner la description ou des renseignements plus ou moins complets, ce qui n'a jamais lieu. Les esprits inférieurs ont pour domaine un espace plus ou moins étendu qu'il leur est impossible de franchir, sans toutefois qu'ils ignorent toujours qu'il est possible d'aller au delà. D'autres, à cause de l'immensité de cet espace, se croient placés en liberté au milieu de l'univers ; c'est pour cette raison que vous recevez d'eux des réponses si contradictoires sur cette question, tandis que les esprits plus élevés vous font des réponses conformes à la vérité.

ARAGO.

IGNORANCE DES ESPRITS.

VOIRIE OBSCURE.

— Les esprits inférieurs et ignorants qui nous disent habiter le premier ciel, ne s'expriment-ils ainsi que parce qu'il leur serait impossible de dépasser la voirie obscure, tout en pouvant avoir quelquefois conscience d'une partie de l'espace plus parfaite, et serait-ce la raison pour laquelle ils se plaignent de l'obscurité qui les entoure ?

— Incontestablement. Comment pourraient-ils autrement avoir des idées de premier ou de septième ciel qui sont fort peu répandues, au milieu de l'ignorance dans laquelle ils se trouvent et qui leur est laissée à dessein comme punition ?

Tu dois, d'après l'idée que tu as pu te faire de cette portion de l'espace qui entoure les mondes matériels, penser qu'ils doivent s'y trouver dans une position bien déplorable et qui rend compte des impressions qu'ils disent éprouver et de l'ignorance de laquelle ils se plaignent. Mais il ne faut pas pour cela prendre au pied de la lettre tout ce que disent ces esprits, à cause de cette ignorance d'abord, et ensuite à cause de l'intention qu'ont beaucoup d'entre eux de vous induire

en erreur pour retarder votre avancement dont ils sont envieux, toujours en conséquence de leur ignorance.

VINCENT DE PAUL.

DU PÉRISPRIT.

— Les esprits peuvent-ils se tenir dans l'atmosphère sans périsprit ?

— L'esprit supérieur à ceux qui habitent un globe peut seul, à son gré ou suivant l'utilité de se rendre visible ou invisible aux esprits qui lui sont inférieurs, demeurer dans l'atmosphère avec ou sans périsprit. Les autres esprits ne peuvent circuler dans l'atmosphère de la planète sans périsprit, qu'ils soient incarnés ou non. L'esprit incarné qui se dégage doit nécessairement laisser, joint à son corps matériel, son corps fluidique ou périsprit, puisque c'est le principe vital, le lien qui sert d'intermédiaire entre l'esprit et le corps et qui lui permet d'agir sur la matière; mais il se trouve alors dans une situation analogue à celle d'un esprit qui arriverait d'une autre planète; et, comme celui-ci, il se puise dans l'atmosphère un second corps fluidique qui lui sert dans ses manifestations, et par lequel il se rend visible, absolument comme l'esprit

étranger qui a dû abandonner, — dans l'atmosphère de sa planète s'il est errant, et dans son corps s'il est incarné, — son enveloppe fluidique pour en prendre une conforme aux éléments du monde où il est appelé ou qu'il visite. C'est par ce corps fluidique que les esprits se reconnaissent entre eux; et, par là, tu dois comprendre que les esprits élevés, en s'en dépouillant à volonté, peuvent cacher leur présence à leurs inférieurs. C'est en raison directe de son avancement que l'esprit est plus ou moins apte à se former lui-même, ou à modifier son périsprit. Sinon, il est toujours dirigé dans ces diverses opérations, quand elles sont utiles, par des esprits plus avancés que lui, par leur savoir surtout.

Louis.

FONCTIONS DIVERSES DE L'ESPRIT.

— Y a-t-il des esprits incarnés dont le dégagement serait entravé par la difficulté de se créer un périsprit et qu'on laisserait dans l'ignorance où ils sont ?

— Cela ne doit pas être un doute pour toi. C'est par de semblables moyens, sans porter atteinte à la liberté de l'esprit inférieur, c'est en le laissant selon les besoins de la cause dans l'ignorance où il est, que l'esprit supérieur est maître de ses actions, et le dirige comme il le juge nécessaire. C'est par de semblables moyens qu'il lui fait exécuter les fonctions dont il est capable dans l'œuvre de la création, fonctions qu'il choisit et qui lui sont accordées proportionnellement à son avancement moral, physique, intellectuel et scientifique ; les uns choisissent la direction morale d'un ou de plusieurs de leurs frères, ce sont les esprits familiers ou anges gardiens, les autres celle des phénomènes atmosphériques, de la végétation, etc. ; d'autres enfin, le désagrégement, la trituration, la mise en œuvre des matières répandues dans l'espace, dans la *voirie* que le Christ désignait sous le nom de *Gehenne*, de ténèbres extérieures. Ceux-là sont des esprits coupables, mais repentants, qui sont employés à ce travail, choisi par eux volontairement, pour se rendre utiles et commencer leur expiation, en attendant une

réincarnation, aussi expiatoire. Ceux-là seuls que n'a encore éclairés aucune lueur de repentir, continuent à se livrer au mal, à chercher à influencer ceux qu'ils voudraient entraîner à devenir leurs complices, pour être plus tard leurs compagnons. Ce sont les prétendus démons des anciens âges. Ceux-ci ne peuvent s'écarter de l'atmosphère terrestre; dès qu'ils tentent d'aller au delà, ils rencontrent la nuit, la voirie, dans laquelle ils ne peuvent s'engager sans guides, comme le font ceux qui y travaillent sous la direction d'esprits coupables aussi, mais plus instruits; car, on te l'a déjà dit, quelle que soit la situation d'un esprit, il est toujours guidé, quand il veut être utile, par un autre, sans jamais perdre sa liberté; toute amélioration est son œuvre comme initiative, et le moindre désir qu'il manifeste dans ce sens est toujours accueilli et favorisé. Presque jamais, dans l'état d'ignorance, il n'a conscience de ce qu'il fait; ce n'est que l'instruction qu'il a acquise qui peut l'éclairer sur ce point; mais tu dois comprendre quelles nuances existent à cet égard entre l'esprit qui dirige et celui qui exécute. C'est comme, sur le champ de bataille, le soldat qui exécute les mouvements ordonnés par son supérieur immédiat, et qui ont pour point de départ l'ensemble savamment combiné par le chef suprême dont il ignore souvent même le nom.

Louis.

ÉVOCATION DE M***.

.

— Quelles sont tes souffrances ?

— Je suis toujours poursuivi par les remords et par la douleur que me cause l'impuissance où je suis de réparer mes fautes ; je ne puis me rapprocher en rien de ceux dont j'ai fait le malheur. Il me serait pourtant bien doux de faire des efforts pour leur inspirer quelques pensées consolantes ; mais il faut que j'expie mes misérables actions ; j'attends tout de la miséricorde divine.

— Où te tiens-tu le plus souvent ?

— Je suis dans l'espace, mais je ne puis dépasser une limite au delà de laquelle s'élèvent ceux qui me sont supérieurs ; je puis descendre sur la terre quand je le désire. Il n'y a rien de distinct autour de moi, tout y est confus, obscur et dans un désordre tel que je ne puis t'en faire la description : je n'avais aucune idée de cela ; il me semble être au milieu de matières de toute nature, et cependant je sais que je suis au-dessus de la terre et d'autres planètes à peu près semblables ; je n'y comprends rien. Je pourrai peut-être t'en dire plus une autre fois.



M***.

(Spontanément, un an après.)

Je viens pour te dire que Dieu m'accorde la faveur que j'ai sollicitée de lui de me réincarner, après avoir, pendant quelques années, subi un commencement d'expiation dans l'espace situé au-dessus de la terre, et dont je t'ai déjà parlé, sans pouvoir te rendre un compte exact de ma situation.

Je sais maintenant que, de concert avec d'autres esprits de la même catégorie que moi, j'y étais employé, à mon insu, à la direction de fluides qui ont besoin de cette direction de l'esprit pour contribuer à un travail qui doit être fait pour les débuts de la création d'un globe. Notre concours, dans ce travail, consiste à attirer à nous, sous les ordres d'autres esprits, ces fluides par l'action de notre volonté et les conduire où ils doivent être employés. Mais nous n'en savons pas plus.

Après quelques années de ce travail horriblement pénible par la continuelle tension de la volonté qu'il exige, et sans laquelle nous ne produirions rien, je dois être incarné dans une femme qui aura à subir l'union d'un ivrogne... C'est justice, et je m'y sou mets.

LIBERTÉ DE L'ESPRIT.

— Puisque, d'après ce que m'a dit saint Louis, l'esprit est libre, comment cela ne leur est-il *pas permis*, comment peuvent-ils être *forcés*, comme ils nous le disent, de venir à notre appel, refuser de faire une chose, parce que cela leur est *défendu* ?

— Ce sont des expressions dont ils se servent pour vous, ne pouvant la plupart du temps, à cause de leur ignorance propre ou de la vôtre, s'expliquer autrement. Si on leur fait comprendre qu'en faisant ou en ne faisant pas une chose, ils sont coupables, ils considèrent cet avis comme un ordre. Quand ils sont dans l'impossibilité de faire cette chose par ignorance, c'est absolument comme si elle leur était interdite. Quand ils sont forcés de se rendre à votre appel, ils n'ont jamais conscience de la manière dont ils sont amenés vers vous ; il n'y a donc pas violence faite à leur liberté, ils sont là sans savoir pourquoi, voilà tout, pour eux.

— Comment sont-ils amenés ?

— Par la force attractive qu'exerce votre volonté, et qui est dirigée par un esprit qui la favorise.

— Il me semble que celui qui est amené à l'évoqua-

tion, sans en avoir conscience, subit une sorte de rapt ou de violence ?

— Si quelqu'un prononce inopinément ton nom derrière toi, une force à laquelle tu ne peux résister te fait tourner la tête pour savoir qui t'interpelle et ce que l'on te veut ; tu es *libre* cependant de ne pas céder à cette force ; eh bien ! l'espace et le temps étant, pour ainsi dire, supprimés pour l'esprit, par la rapidité des communications, — pour lui, avoir connaissance de l'évocation et venir y répondre, est la même chose que pour vous tourner la tête vers qui vous appelle ; c'est pour l'esprit un mouvement involontaire, irréfléchi, pour ainsi dire, auquel il obéit instantanément, quitte à refuser de se communiquer et à se retirer s'il ne lui convient pas de vous répondre.

— Mais alors pourquoi en est-il qui ont dit être contraints de venir ?

— Comment veux-tu qu'ils te donnent l'explication d'un fait dont ils ne peuvent se rendre compte eux-mêmes ? Si on te demandait pourquoi tu te retournes lorsqu'on t'appelle, tu serais peut-être aussi embarrassé de le dire.

LOUIS.

LIBERTÉ DE L'ESPRIT.

— Comment des esprits que j'ai évoqués, entre autres F***, pouvaient-ils être privés de la vue de ceux qui leur étaient chers et de communiquer avec eux, l'esprit étant libre ?

— C'est cependant une question qui t'a déjà été expliquée, mais peut-être pas avec assez de développements. L'esprit est toujours libre, c'est-à-dire que nulle force ne peut l'empêcher de faire ce qu'il veut ; mais c'est toujours à charge par lui d'en subir les conséquences. Si un supérieur fait comprendre à son inférieur, si le guide fait comprendre à son protégé, comme c'était le cas de F***, qu'il a encouru, par sa conduite envers son enfant, la privation de rapports avec lui, jusqu'à ce que la pensée de cet enfant le rappelle, ou toute autre cause selon les cas, il est complètement libre de se rendre aux raisons qui lui sont données. S'il le fait, pour lui c'est un ordre ; l'interdiction lui est aussi sévère, en raison de sa conscience, que si elle lui était imposée par la force. Peu d'esprits, sinon parmi ceux qui débutent dans la voie du mal, osent s'écarter de la conduite qui leur est indiquée au moment où ils rentrent dans la vie spirite. C'est pourquoi il y en a tant parmi les esprits inférieurs qui re-

fusent de faire ce que vous leur demandez, parce que cela leur est *défendu*, disent-ils, — quoiqu'ils soient *libres*. C'est une loi de la sagesse divine qui vous guide vous-mêmes, quoique incarnés ; car si vous ne vous absteniez du mal que lorsque vous avez les mains matériellement liées, où en seriez-vous ? Que deviendrait votre organisation sociale, si les mauvais esprits *incarnés* n'étaient arrêtés la plupart du temps par les conséquences connues et prévues de leurs actes et de leur désobéissance aux lois ?

Esprit de Vérité.

DE L'OUBLI DES EXISTENCES ANTÉRIEURES.

— Je comprends parfaitement pourquoi l'esprit qui s'incarne doit oublier et oublie son passé, mais je ne puis parvenir à comprendre comment ce phénomène se produit.

— L'esprit qui se réincarne oublie son passé à l'instant même où il pénètre dans le corps qu'il doit animer. Il est alors uni à la matière par un lien qui peut se relâcher, mais qui ne peut se rompre que par la mort. La lenteur de l'exécution de sa volonté par ses organes matériels est pour lui un sujet de préoccupation constante qui ne lui permet pas de se replier en lui-même de manière à jeter un regard rétrospectif assez profond et assez lucide pour y lire son passé. Mais, dès que dans le sommeil il n'est plus sous l'influence de ces organes, il recouvre tout ou partie de ses souvenirs, qui se manifestent parfois par le rêve. Il n'est pas besoin de dire que la mort, en le débarrassant entièrement de ses entraves, le rend tout entier à lui-même.

— Je comprends l'obstacle qu'apporte la lenteur des organes quand ils agissent. Mais quand le corps

est complètement inactif et que l'homme se livre seulement à ses pensées?

— Tu sais parfaitement que l'esprit incarné étant uni, comme je viens de te le dire, à la matière, ne peut se livrer à aucun acte, extérieur ou intérieur, qu'à l'aide de ses organes destinés à leur accomplissement. Il ne peut donc même exercer sa pensée qu'à l'aide de son cerveau. Eh bien ! cette action elle-même de chercher à lire dans son passé le préoccupe au point d'être un obstacle à son succès, mais pas tellement cependant que l'homme qui a connaissance du spiritisme, et par conséquent la certitude d'avoir vécu déjà, ne puisse, avec une étude persévérante et soutenue, parvenir à se dégager assez de ses liens pour rappeler, sinon tout, du moins une partie de ses souvenirs ; c'est ce qui se produira dans l'avenir beaucoup plus facilement qu'actuellement, où il serait encore très-rare de rencontrer un sujet qui soit parvenu à atteindre ce résultat d'une manière assez complète pour former un ensemble, car il n'est pas rare de trouver des exemples de souvenirs confus qu'on ne s'explique pas, mais qui n'ont pas d'autre origine.

ARAGO.

SUR L'ORGANE DE LA MÉMOIRE.

(Spontanément.)

Ne faut-il pas que chaque chose vienne en son temps? N'avez-vous pas des preuves nombreuses que des questions sur lesquelles il eût été impossible, il y a peu de temps encore, de vous donner des détails complets, vous sont aujourd'hui expliquées d'une manière plus satisfaisante qu'à l'époque où vous avez adressé pour la première fois les demandes qui les concernaient? Ne vous étonnez donc pas si nous revenons souvent sur le même sujet pour vous éclairer et vous instruire graduellement. Parmi ces questions, il en est une qui vous préoccupe à juste titre, c'est celle de l'oubli que fait l'esprit de son passé en s'incarnant. Si vous avez compris l'utilité de cet oubli, vous avez peine à comprendre *comment* il a lieu. Vous savez qu'enfermé dans son enveloppe matérielle, il ne peut exercer sa mémoire et retrouver ses souvenirs qu'à l'aide d'organes appropriés à l'état de cette enveloppe et dans lesquels, par une action de sa volonté que vous ne pouvez encore comprendre, *il lit*, en quelque sorte, ce passé qui l'intéresse et le préoccupe. Eh bien! quand il est à l'état errant ou de dégagement, des organes

analogues, mais composés des éléments fluidiques les plus superfins, l'accompagnent comme ils le font aussi dans toutes ses incarnations, mais *extérieurement*, pour ne se réunir définitivement à lui en se perfectionnant avec lui, que lorsqu'il est arrivé dans les mondes où il n'a plus de contact d'aucune sorte avec la matière quelle qu'elle soit. Jusque-là, un rapport plus ou moins facile entre cet organe fluidique superfine et l'esprit est établi au travers de cette enveloppe. C'est ce qui vous explique le vague souvenir, ou les idées et les facultés innées de l'esprit incarné, et comment ce souvenir se développe au fur et à mesure qu'il revêt une enveloppe moins matérielle, soit qu'il s'incarne dans un monde moins matériel, soit qu'à l'état errant ou de dégagement il soit revêtu de son corps fluidique ou pénétré. Cet organe, comme l'esprit lui-même, a son siège principalement à la tête et peut quelquefois être perçu par des individus qui possèdent la médiumnité voyante nécessaire. C'est lui que, d'après ce qu'ils en avaient entendu dire, les peintres ont voulu indiquer par l'auréole lumineuse dont ils ont traditionnellement orné la tête des saints. C'est encore lui qui rendit la face de Jésus resplendissante au moment de la transfiguration, et c'est à cause de son éclat chez les esprits élevés qui se manifestèrent à diverses époques, que les voyants avaient peine à en soutenir la vue.

— L'organe extérieur de la mémoire qui m'a été

désigné comme *fluidique superfin*, est-il d'essence réellement *fluidique* ou spirituelle?

— En te le désignant comme *fluidique superfin*, on a voulu t'amener à faire cette question pour te donner plus de développements. Cet organe est *fluidique divin*. C'est ainsi que t'a été désignée la molécule spirituelle qui sert à la perfection de l'esprit, par l'adjonction qu'il se fait graduellement de celles qui le composaient avant sa division aux mondes divins, et qu'il reconquiert dans ses existences successives. Il s'ensuit naturellement que l'esprit *incarné* est toujours identiquement celui qui a débuté dans la vie humaine, et que son progrès et son perfectionnement sont attachés à cet organe extérieur.

Cela t'explique l'ignorance et les penchants, le plus souvent animaux, de l'enfance, qui ne s'effacent graduellement qu'en suivant le développement de ses organes matériels, à l'aide desquels seulement il parvient à se mettre en rapport avec l'organe extérieur, et qui font en quelque sorte, — pour te faire comprendre par une image matérielle, — l'office d'un clavier. Il te serait impossible de comprendre autrement les questions que ceci t'explique, car, si tu peux, jusqu'à un certain point, te faire une idée de la difficulté qu'un organe incomplet fait éprouver à l'esprit, source de la volonté et de l'intelligence, pour les manifester au dehors, il te serait, comme à tout autre, impossible de te figurer de quelle façon il peut, dans sa nature

intime, avoir oublié complètement des choses qui ont dû le frapper et se fixer dans ses souvenirs pour les y rappeler plus tard. Il faut donc qu'en s'incarnant il laisse ces souvenirs hors de son enveloppe matérielle. C'est, du reste, ce qu'ont voulu expliquer les esprits qui ont dit que l'homme avait une âme et un esprit ; leur erreur a été de diviser ce qui ne doit pas l'être, puisque cet organe fluidique est de la même nature que l'esprit, et destiné à le compléter.

C'est aussi en parlant de lui que d'autres ont dit que l'âme n'était pas renfermée dans le corps comme dans une boîte, mais rayonne tout à l'entour.

— Pourquoi nos souvenirs dans la vie actuelle sont-ils plus distincts ?

— Ils ont leur siège également dans cet organe, et sont plus distincts pour vous, parce qu'ils lui sont ou lui ont été transmis par l'organe matériel actuel avec lequel il est en communication ; les souvenirs antérieurs étant privés de cette communication sont, en grande partie, momentanément anéantis, ou simplement amoindris et entravés par la matière.

— Comment se fait-il que l'esprit supérieur qui veut garder l'incognito puisse être dans notre atmosphère sans périspirt ou corps fluidique qui est un obstacle à ce que l'organe de la mémoire se joigne à l'esprit, cette jonction ne devant se faire que lorsqu'il est hors de tout contact avec la matière quelle qu'elle soit ?

— Quand tu as fait cette question, il t'a été, comme

il arrive souvent, répondu à ta pensée plutôt qu'à tes paroles, ta pensée, en ce moment, ne désignant que le périsprit terrestre, c'est-à-dire celui dont les éléments puisés dans l'atmosphère permet aux esprits d'avoir conscience de leurs individualités mutuelles. En te répondant que l'esprit supérieur au globe sur lequel il se manifeste peut, à volonté, y demeurer avec ou sans périsprit, on n'excluait pas pour cela l'idée d'une enveloppe fluidique d'une essence supérieure et pouvant être rendue invisible pour les esprits de ce globe.

Louis.

DES FLUIDES CONSTITUTIFS DU PÉRISPRIT.

— L'esprit qui se communique sur un globe autre que le sien ne doit-il pas laisser son périsprit dans son atmosphère pour s'en créer un conforme à celle du monde où il pénètre, comme cela nous est enseigné, et, dans ce cas, aussi bien que lorsqu'il laisse son périsprit dans son corps pour s'en créer un autre quand il est incarné, qui empêche l'organe extérieur de la mémoire de se réunir à l'esprit ?

— Ton objection était prévue et attendue ; elle repose sur l'ignorance où tu es resté jusqu'ici de la constitution du périsprit. Tu sais qu'il est fluïdique, il est vrai ; mais il faut que tu apprennes que l'élément fluïdique qui le compose n'est pas simple, ce que tu n'auras pas de peine à comprendre en te reportant aux documents que tu as reçus sur les nombreuses combinaisons que présente le principe fluïdique uni aux autres principes. Le périsprit est donc composé de plusieurs fluides différents que l'esprit peut modifier à volonté selon son savoir et son avancement ; mais il est un de ces fluides qu'il ne quitte pas et dont la modification ne s'opère que graduellement, en s'enrichissant du principe spirituel ou divin, et en suivant la

marche du progrès de l'esprit, jusqu'au moment où, ce dernier principe restant le seul, l'esprit est parvenu à la pureté absolue. L'élément fluide, que tout esprit doit laisser dans l'atmosphère de sa planète, s'il la quitte, et dans son corps, s'il est incarné, est le plus grossier ; c'est celui qui préside aux fonctions vitales du corps, et à l'aide duquel il prend l'apparence qui le caractérise vis-à-vis des autres esprits. Celui qui manque du savoir ou de l'aide nécessaires pour se le puiser dans l'atmosphère, doit donc, s'il est incarné, et s'il veut se dégager, entraîner avec lui, non la totalité, mais la majeure partie de ce principe, car s'il l'entraînait tout entier, la mort s'ensuivrait infailliblement. Il est donc très-imprudent, comme on te l'a enseigné, d'évoquer un vivant sans autorisation. La plupart du temps, il est vrai, votre appel ne lui serait pas transmis, et un autre prendrait sa place ; mais il pourrait cependant arriver qu'un esprit ignorant prit sur lui de le lui transmettre et de l'exposer, par là, à de grands dangers, dont le moindre serait une catalepsie plus ou moins intense, selon la quantité plus ou moins grande de fluide qu'il aurait abandonné dans son corps, mais toujours certaine, parce qu'il lui serait impossible, dans son ignorance, de se manifester, s'il n'en possédait avec lui la quantité suffisante.

— Qui empêche l'esprit ignorant de se manifester sans ce principe qu'il doit se puiser dans l'atmosphère quand il en est capable ?

— Toujours son ignorance ; il est incapable d'opérer la séparation des fluides qui composent son péricérisprit.

Esprit de Vérité.

DE LA PERFECTIBILITÉ

ET DE LA FORMATION DU PÉRICÉRISPRIT.

— L'animal n'ayant pas de péricérisprit ne doit sans doute pas se dégager ?

— C'est à tort que vous dites que l'animal n'a pas de péricérisprit, puisqu'il est animé par un principe spirituel, une ébauche d'âme et que l'esprit n'agit sur la matière que par l'intermédiaire du fluide. Seulement, chez l'homme seul, le principe fluidique dont est composé le péricérisprit subit avec son progrès moral et intellectuel une modification progressive aussi, et passe à un état de plus en plus éthéré, et cela par l'action qui se produit dans des combinaisons du fluide et de la matière auxquelles l'esprit préside à son insu dans le principe.

— Puisque chez l'homme non-seulement l'esprit mais le fluide aussi se perfectionnent, d'où vient que la matière ne progresse pas ; car le corps matériel d'un scélérat peut être le même que celui d'un saint ?

— C'est aussi à tort que vous pensez que la matière ne progresse pas ; car, après une longue suite de générations, une race qui aura passé de la misère et de l'abjection au bien-être et aux soins hygiéniques, se sera améliorée d'une manière évidente. Mais cependant, ce n'est pas en ceci principalement que consiste la modification de la matière ; elle est, sauf l'exception de l'esprit qui a choisi comme épreuve des organes défectueux, en harmonie avec son progrès et le développement du périsprit, mais seulement en ce qui concerne les organes cérébraux qui servent d'instrument à ses manifestations. La réponse que je t'ai faite avait pour but de t'amener à faire cette question pour en arriver à un développement plus complet de ce qui regarde le progrès ou le perfectionnement du périsprit ; car à cette question s'en rattachent de très-importantes pour vous. Vous savez que l'esprit qui va s'incarner est lié dès la conception à l'embryon qu'il doit animer ; en voici la raison : chez l'esprit arriéré qui débute dans la vie humaine, l'action attractive et végétative, pour ainsi dire, qui s'opère dans la formation du fœtus et qui se rattache à une question de germes qui ne peut encore vous être développée, se reflète, par la communication fluidique, à l'esprit qui, dans cet état d'ignorance, la répète intuitivement et instinctivement d'une manière inconsciente, en un mot, sur les fluides les plus grossiers qui devront former son périsprit ; aussi son trouble est-il peu prononcé. C'est

pour cette raison que plus tard il est incapable, dans l'ignorance où il est de ce qui s'est passé pendant cette période, de se dégager sans s'exposer à la catalepsie, à moins que des esprits supérieurs ne le jugent utile et ne l'assistent à cet effet. C'est pour cela qu'il vous est recommandé de ne pas évoquer de vivants sans en avoir préalablement demandé l'autorisation. A mesure que l'esprit progresse, à mesure que son organe extérieur s'enrichit, il prend une part plus active à la création de son périsprit, toujours, comme en toute autre chose, avec les conseils de ses guides et sa propre responsabilité ; c'est ainsi qu'il acquiert l'expérience nécessaire, à ses dépens, et en usant en toute liberté des moyens qui sont à sa disposition et qu'on lui a indiqués ; aussi le trouble qu'il éprouve est-il plus grand en raison de cette responsabilité que celui de l'esprit ignorant.

Tu comprendras facilement, en ajoutant ceci à la richesse plus ou moins grande de l'organe extérieur, les innombrables différences que vous rencontrez parmi les esprits en ce qui concerne la mémoire du passé, puisque cet organe extérieur peut non-seulement être plus ou moins riche en souvenirs importants, mais encore que ces souvenirs peuvent être plus ou moins entravés par l'obstacle que leur apporte le périsprit plus ou moins matériel. Un enseignement assez utile ressortira aussi pour vous de ceci, c'est que l'esprit, soit présomption, timidité ou ignorance, peut se créer

un périsprit qui ne soit pas en harmonie avec sa nature et celle de son corps matériel. Il en pourra résulter alors, par une trop grande richesse ou une trop grande pauvreté fluïdique, une organisation malade, et c'est là la source de certaines affections auxquelles il est impossible d'assigner une cause, contre lesquelles la science humaine s'épuise en vains efforts et que le magnétisme parvient si souvent à soulager, surtout quand il y a pauvreté fluïdique. Dès qu'on voudra prendre ceci en considération, on arrivera facilement à se rendre maître de certaines maladies rebelles à tout traitement et principalement dans les affections des poumons, par lesquels s'opère la nutrition et le renouvellement des fluides du corps, comme s'opère par l'estomac celui de la matière.

— Il se pourrait peut-être que l'on puisse trouver là la cause de la santé robuste des hommes primitifs et sauvages?

— Mais sans le moindre doute. N'est-ce pas l'ignorance qui veut agir qui est cause du mal? Chez ces esprits inférieurs, comme chez l'animal, il n'y a d'action que celle qui s'accomplit en vertu des lois qui régissent la matière animée instinctive. Dès que l'esprit qui *ne sait pas* veut agir, il est exposé à l'erreur et au mal. Aussi la lumière que l'humanité aura acquise dans l'avenir lui permettra de s'affranchir des maux de toute espèce qui proviennent de son ignorance aussi bien comme esprit libre que comme esprit incarné.

— Comment les esprits supérieurs permettent-ils à l'esprit de se former un pèrisprit sans en avoir la capacité?

— Tu pourrais également t'étonner qu'ils lui laissent choisir une épreuve au-dessus de ses forces. Ne vous a-t-on pas répété assez souvent que l'esprit, en toutes choses, n'acquiert de l'expérience qu'à ses dépens et avec l'exercice de sa liberté, qui lui permet de suivre plus ou moins exactement les conseils qui lui sont donnés? S'il les comprend mal, s'il les néglige ou les outre-passe, il en subit les conséquences comme dans l'ordre moral.

— Ne pourrais-tu nous indiquer les maladies qui sont la conséquence d'un pèrisprit défectueux?

— Cherchez et vous trouverez. C'est l'affaire de la science, quand elle aura daigné reconnaître le spiri-
tisme. Nous posons des jalons, mes amis, c'est déjà beaucoup. Il ne faut pas croire que nous allons vous donner la panacée universelle; ce ne sera pas encore de sitôt que vous aurez le bonheur de connaître la cause de tous vos maux et de vous en débarrasser. Il faudra pour cela un travail que nous ne pouvons pas vous éviter.

ARAGO.



MÊME SUJET.

L'esprit de T***, qui était venu il y a quinze mois nous avertir de sa prochaine réincarnation, s'étant montré à V***, nous l'évoquons pour savoir de lui le but de cette manifestation?

— Je suis si heureux d'avoir suivi vos conseils, que je pense n'avoir pas de meilleur moyen de vous remercier que de vous faire part de ce qui m'est arrivé depuis que je suis venu vous faire mes adieux pour m'embarquer dans mon nouveau canot, — vous voyez que je suis déjà un peu marin; — vous vous rappelez que j'avais désiré être en mesure d'exercer cette profession; cela m'est accordé, voilà qui est bon. Mais j'étais assez inquiet de savoir par quel moyen le désir m'en viendrait, une fois enfermé dans un corps, sans souvenir du passé. Voici donc ce qui est arrivé : en choisissant la carrière de marin, j'avais en même temps jeté mes vues sur une famille que je connaissais sur les côtes de Bretagne. Il me fut accordé de m'incarner près d'elle; c'est alors que mon esprit familier m'y accompagna pour me lier au corps que je devais animer au moyen d'un cordon fluïdique que vous connaissez, me dit-on, et que peut seul, en pareil cas, se créer lui-

même l'esprit assez avancé pour que les moyens de le faire lui soient enseignés. Je suis chargé de vous apprendre que, en ce cas comme en tout autre, l'esprit inférieur est, par son ignorance, empêché de faire ce qu'on ne juge pas convenable de lui laisser faire. Me voici donc attaché à ma petite poupée. C'est là que commencent pour moi l'embarras, le trouble et la perte de toute possibilité de me communiquer; voici pourquoi : il m'avait été recommandé, pour que mon épreuve fût fructueuse, de faire tous mes efforts afin d'avoir toujours, mais *toujours*, présent à la pensée le désir que j'avais de me réformer et de devenir marin pour y parvenir. Il paraît qu'il y a une loi, — que je ne puis vous expliquer, mais elle existe, j'en suis convaincu par ses effets, — il y a une loi en vertu de laquelle ce désir ardent et soutenu exerce une action telle que les parties dont est composé le péricéphale se disposent en organes destinés à favoriser le désir de l'esprit, lorsqu'il sera incarné. Les organes matériels se forment d'après les organes fluidiques; c'est pourquoi, si l'homme n'accomplit pas la tâche qu'il avait choisie à l'état d'esprit, c'est parce que ses bonnes résolutions étaient trop faibles, et que les organes qu'il s'est créés ainsi sont dominés par les mauvais instincts et les mauvaises inspirations auxquels il cède. Vous comprendrez facilement aussi que le mauvais esprit qui ne manifeste aucun désir de s'améliorer, et qui est par conséquent abandonné à lui-même, privé

de conseils qu'il ne demande pas, s'incarne pour s'adonner à ses passions dominantes, et comme elles occupent toute sa pensée, il fait, sans en avoir conscience, ce que j'ai fait en comprenant un peu l'action que j'exerçais ; il se crée, par conséquent, des organes qui favorisent ses instincts. C'est ainsi, me dit-on, que l'esprit, en progressant, prend une part de plus en plus complète à la formation de son corps matériel et de son corps fluïdique, et que dès lors il acquiert plus d'aptitude à se dégager.

— Comment peux-tu nous renseigner sur ces faits ?

— Aidé par saint Louis.

— La théorie que saint Louis m'a transmise par T***, et qui donne, aux organes fluïdiques et matériels, pour cause les penchants de l'esprit, n'est-elle pas en opposition avec celle que m'a donnée Arago, laquelle semblerait au contraire donner à ces penchants la disposition des organes matériels pour principe ?

— La contradiction n'existe pas, elle n'est qu'apparente. La formation des organes matériels se reflète réellement sur l'esprit, et se répète de lui-même au périsprit. C'est à ce moment que ses penchants exercent sur la formation du périsprit l'influence que T*** t'a signalée. Il y a par suite réaction sur les organes matériels. C'est une espèce de cercle qui relie l'esprit, le fluïde et la matière pendant la formation des corps matériels et fluïdiques ; c'est cette influence première de la matière qui *sollicite* l'esprit à prendre

part, quoique d'une manière inconsciente, quand il est arriéré, à la formation de ses organes.

LOUIS.

MÊME SUJET.

— Il nous est enseigné que l'esprit est lié dès la conception au corps qu'il doit animer; a-t-il connaissance de cette conception sans être aux aguets et en quête du moment favorable, ce qui peut paraître immoral?

— L'esprit *peut* être lié dès la conception, mais il peut aussi ne pas l'être immédiatement. Il y a une période pendant laquelle il a le temps de prendre une décision, c'est celle qui s'écoule à partir de la conception jusqu'à l'époque où l'embryon passe à l'état de fœtus, car alors il est indispensable que l'esprit lui soit uni pour modeler les organes fluidiques et matériels sur ses facultés propres.

LOUIS.

DU TROUBLE DE L'ESPRIT AU MOMENT DE L'INCARNATION.

— N'y a-t-il pas d'autres causes du trouble croissant de l'esprit qui va se réincarner que celles indiquées par Arago et saint Louis ?

— Il est bien évident que lorsque l'esprit est attaché fluidiquement à un corps qui n'a à lui transmettre que des sensations obscures et confuses qui se mêlent elles-mêmes avec celles qu'il reçoit aussi de la mère, laquelle les lui transmet sans en avoir conscience, il lui devient très-difficile, avec les préoccupations ou l'appréhension que lui cause sa prochaine incarnation, de se reconnaître au milieu de ce chaos de pensées et de sensations encore étrangères à lui-même. C'est pour cela que le trouble de l'esprit qui va rentrer dans la vie matérielle est plus grand et plus long que lorsqu'il est sur le point de la quitter. Cet état, du reste, est très-variable et éprouve de nombreuses modifications, selon celui de la mère, et la sympathie qui existe entre elle et l'esprit qui va s'incarner dans son enfant.

LAMENNAIS.

RECONNAISSANCE RÉCIPROQUE DES ESPRITS.

(Spontanément.)

Est-il quelque chose qui ne vous ait été enseigné graduellement et à mesure que votre esprit a été préparé à l'avance à le concevoir? Vous pouvez, aujourd'hui, après les visions de leurs médiums voyants, devant qui des esprits se sont présentés sous des aspects différents, quoique conservant le même caractère physiognomique, vous pouvez comprendre l'explication des conditions dans lesquelles les esprits se reconnaissent entre eux. Avant tout, il faut vous répéter que ceux qui se montrent à vous, pour en être reconnus, revêtent l'apparence de leur forme matérielle avec tous les détails de costume et d'accessoires nécessaires pour établir leur identité. Mais d'esprit à esprit, il n'en est pas ainsi; généralement ils ne sont l'un pour l'autre que revêtus d'une draperie. Leur reconnaissance s'opère par le caractère de la physionomie, qui reflète bien plus complètement que dans la forme matérielle les qualités morales qui les distinguent. En outre, bien que les diverses incarnations de l'esprit soient différentes aussi comme forme, il n'en est pas moins vrai

que, justement à cause de l'impression que ses pensées ou ses passions tracent sur sa physionomie, son aspect, comme pénétré, conserve toujours le caractère qui lui appartient, soit que sa forme corporelle ait été plus parfaite, soit qu'au contraire elle l'ait été moins qu'il ne l'est lui-même.

Il en résulte que, pour l'esprit qui le rencontre et le connaît, son incarnation était sa caricature, ou il est lui-même la caricature de son incarnation, selon qu'il avait choisi une enveloppe plus ou moins trompeuse et séduisante. Ajoutez à ceci que si, incarnés, vous perdez de vue les esprits qui vous sont sympathiques, vos rapports ne sont jamais complètement rompus, et qu'à l'état d'émancipation vous êtes tous instruits de ce que sont ceux dont vous avez le désir de connaître le sort et avec lesquels vous avez eu des rapports quels qu'ils soient.

Vous devez comprendre, d'après ceci, que malgré les modifications que font subir à l'esprit son progrès et ses différentes incarnations, ces modifications ne sont pas telles que vous ne puissiez le reconnaître avec autant et même plus de facilité que vous reconnaissez sur terre, quand vous le rencontrez vieux, l'homme que vous avez connu enfant et qui cependant n'est plus le même. C'est dans votre monde, qui n'est, comme on vous l'a déjà dit, que le reflet du monde invisible, qu'il faut chercher la clef de bien des questions qui vous embarrassent, de même que c'est dans le monde extra-

corporel que vous trouverez la source de toutes les améliorations que vous apporterez à votre régime social.

VAN DYCK, *inspiré par SAINT LOUIS.*

DES SENSATIONS DE L'ESPRIT.

— Beaucoup d'esprits interrogés sur les impressions qu'ils éprouvent nous ont répondu qu'ils voient, entendent, flairent... pourraient-ils donc goûter, toucher, souffrir ?

— Les perceptions de l'esprit ne lui produisent pas des sensations conformes aux vôtres ; il peut les rapporter et les comparer à celles qu'il éprouvait dans son enveloppe matérielle ; mais cette sensation, n'étant plus transmise par la matière, acquiert un caractère différent qui ne peut vous être expliqué faute de point de comparaison. Cependant, tu peux comprendre ceci, c'est que, l'esprit étant fluide, les sensations produites sur lui par les fluides sont celles qui approchent le plus de ce qu'il éprouve pendant la vie matérielle, tandis que les sensations provenant de la matière sont toutes différentes. Donc, il peut voir, entendre, sentir d'une façon qui se rapproche de la vôtre, et ne peut, comme vous, toucher, et surtout éprouver les sensa-

tions douloureuses destinées uniquement au corps matériel, pour le mettre en garde contre sa destruction.

ARAGO.

SENSATIONS MUSICALES DE L'ESPRIT.

C***, notre voisin, nous invite à descendre chez lui entendre un duo de violon, et nous joue un air favori de G***, son professeur. Je demande mentalement que V*** voie G***. Non-seulement elle le voit avec les détails les plus complets et les plus concluants de physionomie et de costume, quoiqu'il lui fût complètement inconnu pendant sa vie, mais encore elle entend les deux violons accompagnés par d'autres sons qu'elle ne peut caractériser.

(Pour avoir l'explication de cette vision, j'évoque mon père.)

— Je suis G*** ; je veux te dire, mon ami, que je suis moins ahuri que l'année dernière ; je suis beaucoup plus avancé, grâce à tes prières et grâce à ce que je t'ai entendu dire. Je m'occupe toujours beaucoup de musique, et nous pouvons, quand on nous aide, en faire avec ceux qui en font parmi vous. Comment ? je l'ignore. Mais il paraît, d'après ce qu'on me dit, que les ondulations et les vibrations que vous imprimez

dans l'air par vos instruments, des esprits peuvent agir dessus et les modifier par notre entremise en nous guidant par leur volonté, de manière à ce que nous en éprouvions des sensations harmonieuses, qui sont pour nous de la musique comme pour vous. Vous pourriez éprouver cette sensation dans un dégagement de l'esprit, comme il est arrivé à ta femme. Je ne sais pas si tu m'as bien compris, mais je t'ai transmis comme j'ai pu la pensée d'un autre esprit qui vient de m'expliquer tout cela.

SOMNAMBULISME ET RÊVE.

— Que se passe-t-il dans le somnambulisme et le rêve?

— Dans le somnambulisme l'esprit est tout entier à lui-même; les organes matériels étant en quelque sorte en catalepsie, ne reçoivent plus les impressions extérieures. Cet état se manifeste surtout pendant ce que vous appelez le premier sommeil. C'est le moment où l'esprit peut quitter provisoirement le corps, celui-ci étant entièrement livré au repos indispensable à la matière. Quand les faits de somnambulisme se produisent, c'est que l'esprit, préoccupé d'une chose ou d'une autre, se livre à une action quelconque qui nécessite

l'usage de son corps, dont il se sert alors d'une façon à peu près analogue à l'emploi qu'il fait d'une table ou de tout autre objet matériel, ou même de votre main, dans ses manifestations. Dans le rêve, — dont vous avez conscience, parce que, au contraire du somnambulisme les organes, y compris ceux de la mémoire, commencent à s'éveiller, — ceux-ci reçoivent imparfaitement les impressions produites par les objets ou les causes extérieures, et les communiquent à l'esprit qui, en repos alors lui-même, n'en perçoit que des sensations confuses et souvent décousues, et sans aucune raison d'être apparente, mélangées qu'elles sont de vagues souvenirs, soit de cette existence, soit d'existences antérieures. Il est facile de comprendre ce qui se passe alors, et de se rendre compte du motif pour lequel les somnambules n'ont aucun souvenir, et pourquoi les rêves dont on conserve la mémoire n'ont le plus souvent aucun sens. Je dis le plus souvent, car il arrive qu'ils sont la conséquence d'un souvenir précis d'événements d'une vie antérieure et quelquefois même une sorte d'intuition de l'avenir comme dans la seconde vue.

ARAGO.

MÊME SUJET.

— L'esprit n'est jamais inactif; Arago m'a dit qu'au moment du rêve il se reposait?

— On t'a dit que l'esprit se reposait en ce sens qu'il n'agit pas d'une manière pour ainsi dire matérielle. Son repos est tout moral, et son action en ce moment est toute intellectuelle. Ce n'est pas à proprement parler le repos comparable à celui du corps, repos matériel, dont il est question dans le passage auquel tu fais allusion. Tu dois comprendre qu'au moment où il se livre au repos dont te parle Arago, il est fort peu disposé à recevoir l'influence des sens dont il ne perçoit alors les sensations, pour ainsi dire, qu'avec distraction et inattention, ce qui explique leur incohérence dans le rêve.

VINCENT DE PAUL.

DU MAGNÉTISME.

— Pourquoi P*** n'a-t-il pu endormir madame M***?

— Bien que le fluide qui agit dans l'action magnétique soit d'une nature différente du fluide électrique, il obéit à une loi générale qui les gouverne tous. Les fluides semblables se repoussent et les fluides contraires s'attirent et se combinent, de façon que si les deux fluides — du magnétiseur et du magnétisé — sont contraires, ils ne forment pour ainsi dire — après cette combinaison — qu'un et obéissent à la volonté de l'opérateur. Quand ils sont semblables, le fluide du magnétiseur, lancé par sa volonté, est repoussé par celui du magnétisé; il s'accumule et s'arrête à la surface, obéissant jusque-là à la volonté qui le lance, mais ne pénétrant pas au delà. Là seulement est la cause du plus ou moins de sensibilité des personnes soumises à l'influence magnétique et à laquelle elles résistent, les fluides des magnétiseurs étant généralement de la même nature, ainsi que ceux des personnes qui sont insensibles à leur action. Il faut cependant considérer qu'il existe des nuances dans les organisations fluidiques, des organisations mixtes, qui cèdent à l'action de l'un après avoir résisté à celle d'un autre.

— Un somnambule a déclaré à P*** que la sympa-

thie qu'il éprouvait pour lui facilitait beaucoup son action?

— Cette sympathie, naturellement, augmente considérablement les conditions favorables qui sont indispensables pour réussir ; mais malgré la sympathie, des fluides semblables seraient un obstacle.

ARAGO.

PRÉDICTION DE L'AVENIR.

— Dieu peut-il permettre à une somnambule de donner spontanément une affirmation précise sur l'avenir?

— Cela se peut certainement, mais c'est excessivement rare et ne se fait jamais sans de très-graves raisons. Cependant l'esprit peut voir bien des choses qui l'éclairent et peut jusqu'à un certain point annoncer un événement sans transgresser les lois de Dieu. Le plus sage en tout ceci est de chercher le bien sans vouloir pénétrer dans l'avenir.

Esprit d'une somnambule.

ÉVOCATION DU DOCTEUR BROUSSET ¹.

— Vous qui connaissiez le spiritisme, vous êtes-vous immédiatement reconnu ?

— Immédiatement est le mot, car je n'ai pas douté un instant de ma mort, comme il arrive fréquemment aux esprits qui n'ont nulle connaissance du spiritisme, et ma joie a été grande de reconnaître la vérité de la doctrine et de la foi que j'avais embrassées.

— Comment vous a apparu le monde des esprits, comparativement à la terre ?

— Comme un diamant comparativement à un caillou.

— Est-il vrai que la lucidité d'un somnambule ne puisse aller au delà de ses connaissances en médecine dans ses existences antérieures ?

— Ceci peut arriver dans certaines circonstances, si le somnambule a été médecin ; mais aussi, et c'est le cas le plus fréquent, quand le somnambule est bon, il est assisté par un esprit d'une valeur en instruction et en moralité en harmonie avec la sienne, sauf exception cependant selon certains cas.

— Est-il vrai que l'efficacité des remèdes est périodique comme les maladies ?

1. Ne pas confondre avec Broussais, phrénologue.

— Dieu a placé partout le remède à côté du mal ; c'est à l'homme de le chercher, comme toute chose, par son travail, sans quoi vous devez penser qu'il nous serait très-facile, à l'état d'esprit, de vous indiquer le remède à tous vos maux. Vous remarquerez que les somnambules, dans la grande généralité des cas, n'emploient que des remèdes connus, et c'est pour cette raison seulement. Mais elles les appliquent avec plus de réussite parce qu'elles se trompent rarement, quand elles sont lucides et qu'elles agissent presque à coup sûr. Là est tout le secret de leurs succès. Il n'est pas permis qu'elles usent de moyens que vous découvrirez plus tard, quitte à les appliquer encore avec leur concours.

— Puisque les maladies finissent avec la terre, les médecins sont donc inutiles dans les mondes supérieurs ?

— Vous êtes dans l'erreur. Il existe au-dessus de la terre des mondes où il y a des maladies fort peu sérieuses, mais cependant elles sont réelles.

— Voudriez-vous nous donner un conseil ?

— Les conseils, mes amis, ne vous manquent pas ; le meilleur que je puisse vous donner est de les suivre.

DES PHÉNOMÈNES DE LA VISION.

(Spontanément.)

Il faut vous donner des développements qui sont devenus indispensables sur les différents phénomènes qui se produisent dans la vision. Il y a, pour parler un langage qui vous soit compréhensible, vision directe quand le médium voyant se sent dans un état anormal, dans un demi-engourdissement produit par son dégagement; c'est alors que, comme esprit, il peut voir *lui-même* un autre esprit qui se manifeste, ou s'émaner et s'éloigner plus ou moins de son corps.

Voici maintenant un autre ordre de faits dans lequel le médium ne se dégage pas, mais a la faculté de recevoir par la pensée l'image claire et précise d'un esprit présent, image que lui transmet son esprit familier ou tout autre, absolument comme parfois vous transmettent leurs idées ceux qui vous font écrire. La pensée chez l'esprit libre étant bien plus claire et plus nette que chez l'esprit incarné, il peut conserver de ses souvenirs, ou se représenter de quoi que ce soit un tableau, une image assez vive pour la transmettre au médium, chez qui elle produit une impression aussi complète dans le cerveau que s'il l'avait perçue par l'organe de la vue. Ceci vous don-

nera la clef de toutes les visions dont vous parliez à l'instant qui ont un caractère d'étrangeté, d'impossibilité et souvent allégorique qui les rendent inadmissibles en réalité, mais que cependant les voyants ont réellement éprouvées.

Cette explication vous fera comprendre aussi ce qui se passe dans les cas où les organes matériels ont été modifiés par quelque substance stupéfiante comme l'opium et le hachisch, ou même par le magnétisme, surtout dans les expériences du miroir magique. Le sujet est momentanément rendu médium, et des esprits sympathiques à ses penchants, à ses goûts, lui communiquent par la pensée des tableaux vifs et saisissants qu'ils ont formés eux-mêmes dans la leur. La puissance de l'esprit est telle, quant à cette faculté, que pour celui à qui il communique ces créations de son imagination, elles sont aussi claires que la réalité.

LOUIS.

MÊME SUJET.

(Spontanément.)

Je suis Swedenborg. Je désire depuis longtemps qu'un aperçu de mes écrits soit entre vos mains ; j'y suis parvenu après bien des efforts par l'entremise de S^r à qui je m'intéresse beaucoup et que j'ai conduit à son insu où se trouvait ce livre. Voici mon but : Vous avez déjà reçu l'ébauche d'une question que je me propose de vous développer complètement ; c'est celle qui concerne les différents effets qui se produisent dans les phénomènes du somnambulisme, de la seconde vue et de médiumnité voyante, lesquels ne sont que le même état à différents degrés. Pour cela j'ai jugé nécessaire que le médium ait connaissance de mes visions, ce qui me facilitera beaucoup le travail que j'aurai à lui faire écrire pour vous expliquer comment j'ai vu des choses qui n'existent pas, et qui ne sont pour la plupart que des allégories ; car, à l'époque où je vécus et où je reçus mes inspirations, il n'était pas encore temps de dévoiler la vérité ouvertement, comme elle l'est aujourd'hui. Je n'ai été, comme tant d'autres, qu'un précurseur de votre temps, auquel ont été faites des révélations obscures pour le vul-

gaire ; vous pourrez en comprendre une grande partie déjà à l'aide de la science que vous avez acquise par les vôtres ; d'autres sont encore voilées sous un sens allégorique trop inintelligible pour n'être comprises que beaucoup plus tard. Lors donc que tu auras lu ce livre que j'ai eu tant de peine à te faire parvenir, je te donnerai les explications dont je viens de parler. Je n'ai pas attendu jusqu'à ce moment, cependant, pour venir vous témoigner ma sympathie ; je me suis communiqué à vous sous le nom que je portais dans ma dernière existence terrestre et qui fut Channing.

SWEDENBORG.

MÊME SUJET.

— Voudrais-tu nous donner les explications que tu as bien voulu nous promettre sur la vision ?

— Il se passe, chez les somnambules et chez les médiums voyants, deux phénomènes d'un ordre bien distinct, et qui cependant produisent des résultats tellement identiques qu'il est presque toujours impossible au sujet d'en faire la distinction. Il est utile que vous soyez instruits sur cette question afin d'éviter parfois d'accepter des erreurs et de repousser des vérités. La vision a donc lieu de deux manières : par dégagement et par transmission de pensée. Dans le dégagement, l'esprit émancipé voit les objets ou les esprits présents, s'éloigne pour aller les voir à distance, et communiquer à son corps ses impressions et ses pensées pour vous être transmises par l'intermédiaire du cordon fluidique par lequel il lui reste attaché. Je vais maintenant faire en sorte de vous faire comprendre ce qui se passe dans la transmission de pensée. Qu'un poète, qu'un historien, qu'un romancier veuille faire la description de personnes ou de lieux auxquels il veut vous intéresser, il s'en forme — souvent à son insu — dans son esprit, une image, un tableau qu'il vous décrit pour vous rendre sa pensée.

Ce tableau, cette image, vous vous les formez vous-mêmes dans l'esprit en les lisant. Qu'un peintre fixe sur la toile, qu'un acteur et un décorateur vous représentent ces créations du poète, de l'historien, du romancier, vous les reconnaissez à ne pas vous y méprendre. Toutes ces opérations ne sont que des transmissions de pensées par la voie matérielle. Mais d'esprit à esprit elle est beaucoup plus simple et se fait directement; elle est surtout beaucoup plus nette et plus frappante. L'esprit libre dégagé de tout lien matériel peut se former en pensée des tableaux d'une telle netteté, d'une telle vigueur, que la transmission qu'il en fait au somnambule ou au voyant a le même caractère de précision que ce qu'il voit directement dans le dégagement; et, comme dans les deux cas il ne voit pas par les yeux du corps, mais par son esprit lui-même, il ne peut que fort rarement, comme je l'ai dit, établir de distinction entre les deux ordres de phénomènes. C'est pour cela qu'il vous a été recommandé souvent, dès qu'une vision vous offre le moindre caractère d'étrangeté ou d'impossibilité, d'en demander l'explication quand le médium ou le somnambule ne peut la donner, car ce caractère n'est pas toujours une raison pour la repousser; elle peut être une allégorie, un emblème parfois fort instructif, aussi bien qu'elle peut être l'inspiration d'un esprit ignorant ou brouillon, ou même animé d'intentions malfaisantes. Parmi ces visions incompréhensibles, ou impossibles en réalité,

mais renfermant des enseignements cachés, vous pouvez ranger l'Apocalypse de Jean et les visions que j'ai eues moi-même. Il en est qui ne peuvent laisser de doutes sur leur origine, ce sont celles qui ont un caractère rétrospectif et dans lesquelles le sujet voit des événements accomplis dans le passé ; celles-là sont de toute évidence des transmissions de pensées ; par exemple, les visions de Catherine Elmerich, qui voyait des scènes de la passion où le vrai se mélange avec le faux. — Avec ces explications il vous sera facile, souvent, de discerner la nature des visions ; mais ne négligez jamais, lorsque vous ne pouvez y parvenir, de vous les faire expliquer.

SWEDENBORG.

DU PROGRÈS MORAL ET INTELLECTUEL.

(Spontanément.)

Autant il est enviable pour l'homme d'acquérir sur la terre un talent qui lui attire l'admiration de ses semblables, autant ce talent, qui ne peut être pour lui que le résultat d'une intelligence déjà développée, fait juger sévèrement les écarts auxquels il se livre presque généralement au point de vue moral. Il n'en est pas moins vrai que l'esprit qui a choisi cette voie d'avancement progresse plus rapidement que celui qui a préféré débiter par la voie morale; car si l'intelligence acquise en débutant le lance dans des excès contraires à cette morale, elle lui permet bien vite de reconnaître son erreur et le guide pour le choix d'une expiation utile, s'il a la force de la subir avec courage et résignation; tandis que l'esprit qui a débuté par la voie contraire n'avance qu'avec une lenteur qui est la conséquence inévitable de l'état arriéré de son intelligence, qui souvent le fait rester stationnaire et ne lui permet d'acquérir que très-lentement, et par une longue expérience, le savoir nécessaire pour compléter son instruction.

Vous avez le bonheur, ignoré de ceux qui vous ont précédés, de connaître, dès cette vie, la marche que

vous devez suivre. Sachez en profiter et vous aurez fait sur cette triste planète un pas immense qui vous donnera le droit de ne plus y revenir, si, comme je l'ai fait, vous désirez vivre dans des mondes meilleurs. Je ne vous donne pas de conseils à ce point de vue; vous avez des guides qui ont mission de le faire avec plus de savoir et d'autorité que moi; mais je suis autorisé à vous dire qu'en continuant de vous efforcer toujours de chercher le bien et le mieux, nous sommes sûrs que Dieu nous permettra de nous voir constamment dans l'avenir, que nous habitons ou non le même monde.

Nos communications, plus faciles, ne seront plus entravées par les difficultés que nous présente une matière rebelle; nous n'aurons plus à les vaincre pour nous communiquer nos pensées, ce que nous ferons directement et en jouissant mutuellement de notre présence; car nous nous verrons aussi facilement que nous nous comprendrons dans les fréquents rapports que nous pourrons établir entre nous par les visites que nous nous ferons dans le même monde ou d'un monde à un autre.

VAN DYCK.

DE L'INFLUENCE MORALE DES ESPRITS SUR NOS ACTIONS.

(Spontanément.)

Croyez-vous que le dieu du hasard soit autre chose qu'un mythe? Vous est-il possible d'imaginer le plus petit incident dans votre vie qui puisse être l'œuvre de ce rien qu'on nomme le hasard? Pouvez-vous vous représenter un effet sans cause? — Non. Ce serait de la démence... Des fils, invisibles pour vos grossiers organes, dirigent tous les actes de votre vie; *dirigent*, entendez-le bien, mais avec une élasticité telle que le moindre mouvement de votre volonté peut modifier cette direction.

Donc, quoi que vous fassiez, quoi qu'il vous arrive, l'acte ou l'événement ont pour cause ou la volonté de vos guides ou celle de mauvais esprits qui tentent de la paralyser, ou votre volonté propre qui vous dirige d'un côté ou de l'autre, ou même dans une voie étrangère aux influences qui agissent sur vous.

Ceci est, en quelque sorte, une banalité; mais il est des banalités qu'il n'est pas inutile de vous remettre souvent sous les yeux, ne fût-ce que pour vous faire bien comprendre que les rapports établis entre vous par vos protecteurs n'ont, en y réfléchissant, rien que

de très-naturel, et bien que produits par les influences invisibles, rien qui dépasse la mesure de ce qui arrive tous les jours sous vos yeux, dans votre monde matériel où vous vous rencontrez souvent avec stupéfaction, avec des connaissances anciennes ou récentes, dans des circonstances ou dans des lieux les plus inattendus.

Soyez donc d'autant plus convaincus de la réalité des révélations qui vous sont faites sur vos existences antérieures, qu'elles n'ont pas le moins du monde le cachet de celles qui ont pour but, de la part d'esprits malins ou railleurs, d'exciter votre orgueil, mais, au contraire, de vous montrer par la route que vous avez suivie jusqu'ici, celle qui vous reste à parcourir pour avancer plus rapidement dans cette voie de perfectionnement et de bonheur progressifs qui n'a de terme et de but que Dieu.

VINCENT DE PAUL.

WOLFFENBUTTEL

DE L'ANCIENNETÉ DE L'ESPRIT SUR LA TERRE,

(Spontanément.)

Admirez la filière que suivent les esprits qui progressent et avec quelle étonnante prévoyance la Providence ménage, à ceux qui ont avancé à peu de chose près dans les mêmes proportions, de se trouver réunis dans diverses existences successives à partir du moment où ils ont commencé à se dégager des ténèbres du mal et de l'ignorance ! Vous vous connaissez de longue date, depuis des siècles, mais vous êtes tous partis de points bien éloignés, de centres bien divers de civilisation ; les uns sont sortis de la civilisation mauresque ou arabe, d'autres de la civilisation grecque, romaine, égyptienne ou chinoise.

Vos progrès, qui ont marché avec assez de rapidité depuis quelques siècles, ont été bien lents dans la série bien plus nombreuse des existences qui ont précédé celles qui vous ont été révélées. Vous êtes tous des esprits de la population primitive des satellites dont est formée la terre et, à l'exception de ceux que leur avancement, plus rapide que le vôtre, a, pour une cause ou pour une autre, rendus dignes de quitter votre globe, à l'exception encore des esprits plus nouveaux

qui les ont remplacés et qui sont venus accroître la population terrestre, vous êtes tous, ceux surtout qui en sont considérés comme la partie la plus éclairée, vous êtes les esprits qui avez animé, à l'état sauvage, les peuples primitifs du globe. Ceci ne doit pas vous surprendre, si vous observez qu'aujourd'hui, malgré l'accroissement des lumières, un si grand nombre d'esprits, non-seulement avancent avec une lenteur incroyable, mais encore qu'un plus grand nombre restent stationnaires. Il est facile de comprendre que dans les commencements, aux débuts de l'humanité, sur un globe composé d'éléments aussi disparates qu'est la terre, le progrès dut être pendant des milliers d'années presque nul, malgré les efforts que firent pour le faire avancer les esprits plus élevés qui vinrent s'incarner sur terre pour y remplir des missions à divers degrés d'avancement, jusqu'à celle de Jésus et postérieurement encore à lui. Ce sont en grande partie ces esprits qui vous ont devancés, vous devancent encore et sont revenus plusieurs fois des mondes plus élevés pour vous guider et vous éclairer. Ne vous étonnez donc pas si depuis cinquante à soixante siècles que vous êtes sur ce globe, vous avez eu les uns avec les autres, — vous tous qui formez en quelque sorte une même catégorie, — des contacts assez fréquents dans votre marche ascensionnelle et d'égale valeur, pour vous trouver presque à chaque pas en face d'un vieil ami, surtout si vous tenez sérieusement compte des

efforts que font vos guides et vos protecteurs pour amener ces rencontres. Elles ont pour but de vous encourager, par la sympathie que vous éprouvez les uns pour les autres, à éclairer et soulager ceux d'entre vous qui en ont le besoin et le désir. Quant à ceux qui repoussent vos consolations, laissez-les libres; ils ont l'avenir devant eux, et leur sort est entre leurs mains. Le père est patient et indulgent, il vous laisse toujours le loisir de faire demain ce que vous n'avez pas pu ou voulu faire aujourd'hui, les conséquences de votre détermination étant laissées tout entières à votre charge.

Esprit de Vérité.

FOLIE ET MONOMANIE.

— Quelle est la situation de l'esprit dans la folie et la monomanie?

— L'esprit à l'état de liberté reçoit directement ses impressions et exerce directement son action sur la matière. Mais incarné, il se trouve dans des conditions toutes différentes et dans la nécessité de ne le faire qu'à l'aide d'organes spéciaux. Qu'une partie ou un ensemble de ces organes soient altérés, son action ou ses impressions en ce qui concerne cet organe sont interrompues. S'il perd les yeux, il devient aveugle; si c'est l'ouïe, il devient sourd, etc... Imagine maintenant que l'organe qui préside aux effets de l'intelligence et de la volonté soit partiellement ou entièrement attaqué ou modifié, il te sera facile de comprendre que l'esprit n'ayant plus à son service que des organes incomplets ou dénaturés, il en peut résulter une variété considérable d'effets dont l'esprit par lui-même et dans sa nature intime a parfois une parfaite conscience, mais dont il n'est pas le maître d'arrêter le cours. Il peut arriver qu'à la longue, quand la folie a duré longtemps, la répétition des mêmes actes finisse par avoir sur l'esprit une influence dont il n'est délivré qu'après sa complète séparation de toute impression matérielle.

— C'est alors toujours le corps et non l'esprit qui est désorganisé?

— Oui; mais il ne faut pas perdre de vue que de même que l'esprit agit sur la matière, celle-ci réagit sur lui dans une certaine mesure, et que l'esprit peut se trouver momentanément fortement impressionné par l'altération des organes par lesquels il se manifeste et reçoit ses impressions.

ARAGO.

MORALE

L'UNION FAIT LA FORCE.

(Spontanément.)

L'union fait la force : — Soyez unis pour être forts. Le spiritisme a germé, jeté des racines profondes, il va étendre sur la terre ses rameaux bienfaisants. Il faut vous rendre invulnérables contre les traits empoisonnés de la calomnie et de la noire phalange des esprits ignorants, égoïstes et hypocrites. Pour y parvenir, qu'une indulgence et une bienveillance réciproques président à vos rapports, que vos défauts passent inaperçus, que vos qualités seules soient remarquées, que le flambeau de la sainte amitié réunisse, éclaire et échauffe vos cœurs, et vous résisterez aux attaques impuissantes du mal, comme le rocher inébranlable à la vague furieuse.

VINCENT DE PAUL.

DE LA VRAIE CHARITÉ ET DE L'ÉGOISME.

(Spontanément.)

Ne conservez jamais de mauvais sentiments contre personne, contentez-vous de plaindre ceux qui sont égarés, et épargnez-leur même la raillerie; leur sort est assez déplorable pour que vous évitiez d'y ajouter et de vous nuire à vous-mêmes par un manque de charité dont vous seriez d'autant plus répréhensibles que vous devez, en recueillant la morale divine, donner l'exemple des vertus que vous avez le désir de voir pratiquer par vos frères. Ce n'est pas à vous qu'appartient la tâche de blâmer les actions d'autrui; sa punition, quand il en mérite une, — souvenez-vous-en toujours, — est entre les mains de la Providence, et l'homme est toujours coupable quand il entreprend d'empiéter sur les attributions du Créateur. Nul autre que lui n'a le pouvoir de remettre ou de punir les fautes. N'oubliez jamais l'indulgence du Christ, qui avait toujours sur les lèvres des paroles de pardon pour quiconque regrettait les actions mauvaises dont il s'était rendu coupable. N'oubliez pas surtout, *vous qui savez*, que les mauvais penchants de l'homme tiennent à une cause qui doit vous les faire oublier, et que, loin de le faire prendre en haine ou en mépris, ils doivent

exciter chez vous l'amour fraternel et vous faire élan-
cer avec ardeur pour lui tendre la main secourable qui
doit le tirer du borbier des passions, lui présenter la
lumière qui doit le guider dans les ténèbres du mal et
de l'ignorance. S'il repousse votre secours, ne l'aban-
donnez pas pour cela, mais plaignez-le, et priez Dieu
de lui donner la foi et le désir qui le sauveront.

ABAILARD.

DU PARDÔN DES INJURÉS.

(Spontanément.)

Oh ! le pardon des injures ! Douce vertu du Christ,
quand seras-tu pratiquée par les hommes ? Quand donc
sauront-ils comprendre que l'offense est toujours une
preuve d'infériorité et le pardon un indice de supério-
rité ? Celui qui est plus avancé que son frère ne doit-il
pas chasser la haine et le ressentiment de son cœur
pour y faire place à l'indulgence et à la pitié ? Quand
de mauvaises passions, fruits de l'ignorance, ont poussé
ton semblable à te nuire, ne comprends-tu pas, ô en-
fant de Dieu ! que c'est un frère qui s'est dévoué après
toi, et peut-être avec un plus grand dévouement, au
contact de la matière, cause unique des mauvais in-

stincts qui l'ont rendu coupable envers toi? Tout en usant du droit de légitime défense, qui ne te permet rien de plus que de te mettre en garde contre ses attaques, tu dois bannir de ton cœur tout ressentiment, toute pensée vindicative; tu dois le plaindre, l'éclairer, quand cela t'est possible, et ne jamais lui rendre le mal pour le mal, même en paroles. Ce sont ces principes que le Sauveur cherchait à faire pénétrer dans vos âmes, quand il vous disait de tendre votre joue à celui qui vous avait déjà frappé. Il savait bien, en vous demandant ce sacrifice, que ce ne serait qu'à grand-peine que vous parviendriez dans l'avenir à ne pas rendre œil pour œil et dent pour dent; il savait bien qu'en vous conseillant d'aimer vos ennemis, il ne parviendrait que bien difficilement à vous persuader le pardon qu'il avait si généreusement accordé à ses persécuteurs!

Que son exemple soit donc toujours présent à votre pensée; que la haine et la vengeance trouvent donc toujours désormais vos cœurs fermés à leurs perfides insinuations; que le règne de Dieu arrive sur la terre!

AUGUSTIN.

DE L'ÉGOÏSME.

(Spontanément.)

L'égoïsme est la plaie hideuse qui dévore votre société. Tant que cette affreuse maladie rongera votre âme, le bonheur matériel et moral s'éloignera de vous.

Songez donc, pauvres hommes, à vous préoccuper un peu plus de vos semblables. Cessez de rapporter tout à vous-mêmes ; que le dévouement et la solidarité, ces divines vertus dont Dieu a semé le germe dans vos cœurs, y soient fécondées par une volonté énergique, il en surgira la douce charité dont l'exercice vous conduira dans le sein de votre Créateur.

Ayez moins le souci de vous-mêmes, soyez toujours prêts à sacrifier vos intérêts particuliers pour prendre en main la défense de ceux qui souffrent et qui sont opprimés. Oh ! que vous ne soupçonniez guère la douce satisfaction qu'en ressentirait votre cœur ! Qu'est auprès de cette divine sensation le grossier sentiment de plaisir que vous procure l'accomplissement de vos égoïstes désirs ? Abnégation, charité, amour de vos semblables, voilà les vertus les plus agréables à Dieu

et par la pratique desquelles vous êtes sûrs d'arriver promptement dans son sein.

VINCENT DE PAUL.

MÊME SUJET.

(Spontanément.)

Lorsque l'un de vous reçoit une communication de quelqu'un des esprits qui viennent vous apporter les conseils destinés à amener votre amélioration, vous leur faites, il est vrai, l'accueil qu'ils méritent, mais peu d'instant après, ou vous les avez oubliés, ou, si vous vous les rappelez, c'est généralement pour en faire l'application, non à vous-mêmes, mais à vos frères. Nous sommes donc mis par là dans la nécessité de revenir souvent sur le même sujet, et c'est surtout au fatal égoïsme, ennemi de l'amour, à l'égoïsme qui excite chez vous la division, qui éloigne de l'unité ; et l'unité est le terme final de la perfectibilité. Examinez et jugez ; soumettez à l'analyse quelque mauvaise passion que ce soit, que trouverez-vous au fond du creuset ? — Toujours l'égoïsme, père de tous les vices.

C'est donc à lui qu'il faut vous en prendre. Il faut

veiller sur vous-mêmes avec la plus scrupuleuse attention, et, dès que vous en voyez poindre le germe, l'extirper avant qu'il ait eu le temps de jeter des racines profondes. Ne croyez pas cependant que nous venions apporter le découragement dans vos cœurs en exigeant de vous une perfection que, dans vos mondes malheureux, n'ont jamais atteinte que des esprits supérieurs en mission pour vous guider dans la voie du bien et du progrès ; mais nous voulons vous exciter à faire, pour vous améliorer, des efforts qui vous seront comptés par le Père de tous.

ABAILARD.

DU DÉSINTÉRESSEMENT.

(Spontanément.)

Quelles que soient les maximes de morale que vous receviez, il est important de vous attacher principalement à vous pénétrer de celles qui ont pour but de chasser l'égoïsme de votre cœur et de vous exciter au désintéressement, car c'est là la base de toutes les réformes que vous devez vous efforcer d'opérer en vous pour votre perfectionnement ; que l'amour de la richesse n'étouffe jamais en vous les qualités du cœur,

car cette passion dérive directement de l'égoïsme et indique un manque de foi dans la Providence, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient à elle. L'amour de l'or étouffe la charité, car il ferme le cœur au cri de détresse de la souffrance et ne voit rien d'utile que ce qui se rapporte à lui ; — l'amour de l'or éloigne l'espérance, car celui que cette passion préoccupe ne s'attache si fortement à l'objet de sa convoitise que parce que l'espoir d'un avenir heureux lui manque et qu'il veut y suppléer par un représentant matériel des jouissances qu'il veut se procurer, et sur lequel il compte plus que sur un avenir fondé sur sa foi et sa confiance en la justice de Dieu.

Ayez donc le cœur pur et désintéressé ; soyez bons, humains et charitables. C'est la richesse la plus solide, la plus durable ; c'est, a dit le Sauveur, celle que les vers ne rongent point.

VINCENT DE PAUL.

DE LA CHARITÉ.

(Spontanément.)

Aimez-vous les uns les autres, voilà toute la loi ; loi divine par laquelle Dieu crée sans relâche et gouverne les mondes. L'amour est la loi d'attraction pour les êtres vivants et organisés ; l'attraction est la loi d'amour pour la matière inorganique.

N'oubliez jamais que l'esprit, quel que soit son degré d'avancement, sa situation comme réincarnation ou erraticité, est *toujours* placé entre un supérieur qui le guide et le perfectionne et un inférieur vis-à-vis duquel il a les mêmes devoirs à remplir.

Soyez donc charitables, non-seulement de cette charité qui vous porte à tirer de votre bourse l'obole que vous donnez froidement à celui qui ose vous la demander, mais allez au-devant des misères cachées ; soyez indulgents pour les travers de vos semblables ; au lieu de mépriser l'ignorance et le vice, instruisez-les et moralisez-les ; soyez doux et bienveillants pour tout ce qui vous est inférieur, soyez-le même vis-à-vis des êtres les plus infimes de la création, et vous aurez obéi à la loi de votre Dieu.

VINCENT DE PAUL.

AMOUR ET LIBERTÉ.

(Spontanément.)

Dieu est amour et liberté. — C'est par l'amour et la liberté que l'esprit se rapproche de lui. Par l'amour, il se crée dans chaque existence de nouvelles relations qui le rapprochent de l'unité; par la liberté, il choisit le bien qui le rapproche de Dieu. Soyez ardents à propager la nouvelle foi; mais que la sainte ardeur qui vous anime ne vous fasse jamais porter atteinte à la liberté d'autrui. Evitez, par une trop grande insistance près de l'incrédulité orgueilleuse ou craintive, d'exaspérer une résistance à moitié vaincue et près de se rendre. Le règne de la crainte et de l'oppression est fini; celui de la raison, de la liberté et de l'amour fraternel commence. Ce n'est plus par la crainte et la force que les puissances de la terre acquerront dorénavant le droit de diriger les intérêts moraux, spirituels et physiques des peuples, — mais par l'amour et la liberté.

ABAILARD.

DE LA FOI.

(Spontanément.)

Sans la foi, pas d'espérance. L'amour donne l'espérance et la foi; aimez donc avant tout celui qui vous a créés de sa divine substance; en l'aimant vous avez foi en lui, et vous espérez en sa bonté, en sa justice et en son immense amour. Mais là ne doit pas se borner l'exercice des facultés que vous avez reçues de lui. Aimer sans comprendre et sans agir, c'est aimer pour soi seul. — Travailler, chercher et comprendre, c'est récolter pour autrui aussi bien que pour soi l'ample et riche moisson que le Créateur a fait mûrir pour préparer le pain de votre âme.

Travaillez donc, moissonneurs et vendangeurs, le blé et la vigne sont prêts à vous prodiguer leurs fruits. Ne restez pas couchés sur le bord du chemin, extasiés dans une inutile inaction; le travail est le véritable amour et la véritable prière. La terre ne vous nourrirait pas si vous ne l'arrosiez de vos sueurs pour lui faire donner ses produits. Cultivez donc votre esprit, et donnez-lui l'aliment nécessaire pour que là lumière divine vienne l'éclairer et l'aider à comprendre. Cher-

chez, instruisez-vous; plus vous saurez, plus vous comprendrez et plus vous aimerez.

— Et l'amour est le début et la fin de l'esprit.

BOSSUET.

DE L'AMOUR.

(Spontanément.)

Souvent l'amour que vous prêchent les représentants de la divine Providence est interprété par vous dans un sens trop restreint, et vous n'en comprenez l'application qu'à Dieu seul. Sans aucun doute, selon les paroles du Maître, c'est lui que vous devez aimer avant et par-dessus toutes choses. Mais si vous borniez là l'application de cet amour elle serait incomplète, car le Christ a ajouté : « Aimez votre prochain comme vous-même. » Et il vous dit aujourd'hui, par l'intermédiaire de ses interprètes, aimez toute la création, car elle est toute l'œuvre de Dieu, et c'est encore l'aimer que d'étendre sur tout ce qui est doué de vie cet amour qu'il a lui-même pour toutes ses créatures quelles qu'elles soient. Mais il faut comprendre cet amour pour qu'il ne soit pas stérile. Il ne suffit pas d'un élan du cœur vers le Créateur et la créature. Il faut que

celui qui sent en lui-même la force et le désir de s'élever fasse tous les efforts dont il est capable pour entraîner à sa suite tout ce qui peut profiter de son avancement personnel, depuis le simple laboureur qui perfectionne le végétal jusqu'au philosophe et au savant qui cherchent à se rendre compte des lois qui gouvernent les âmes et les mondes. Aimer c'est connaître, et connaître c'est aimer. Plus vous serez instruits de ces lois divines qui régissent l'esprit et la matière, plus vous comprendrez les liens qui rattachent entre eux tous les êtres de la création, et plus vous serez pénétrés d'admiration et d'amour pour le Créateur de toutes choses.

Croyez donc avec foi que chacun de vous, tout en recevant de ses guides des conseils et des instructions donnés avec un caractère général afin qu'ils puissent profiter à ceux qui se trouvent dans les mêmes conditions que lui, doit cependant les considérer comme devant être pour lui d'une application particulièrement personnelle, principalement en ce qui concerne les études qu'on lui conseille ou d'aborder ou de s'abstenir de faire.

LOUIS.

DU PROGRÈS.

— Pourquoi Dieu a-t-il attendu jusqu'à présent pour nous faire connaître le spiritisme ?

— Crois-tu que la volonté de Dieu n'a été pour rien dans la découverte de l'imprimerie, de la vapeur et du télégraphe électrique ? Et alors pourquoi Dieu n'en a-t-il pas doté l'humanité dès le principe ? Ne voyez-vous pas que du grand au petit tout est progrès dans l'univers, et que chaque chose doit venir dans le temps que le Créateur juge convenable ? Ces phénomènes, du reste vous le savez, ont toujours existé, et les hommes seuls, à différentes époques, se sont opposés dans leur propre intérêt à leur propagation. Si Dieu veut aujourd'hui qu'ils se généralisent, c'est à cause du scepticisme dont vous êtes gangrenés et qui vous conduirait à d'épouvantables cataclysmes.

— Y a-t-il un moyen de hâter le progrès de l'humanité ?

— Il y en a un, infaillible et très-facile, mais auquel les gouvernements et les castes sacerdotales ont toujours mis un obstacle intéressé. C'est l'instruction et surtout la moralisation des masses. Il est incontestable, pour quiconque connaît les lois qui gouvernent l'esprit, que les hommes étant rendus meilleurs par

les moyens que je t'ai dit, attireront à eux des esprits sympathiques à leur nature améliorée. Il est facile de se faire une idée de la rapidité du progrès moral quand on se sera engagé dans cette voie. C'est en grande partie pour atteindre ce but que les manifestations spirites sont ordonnées par Dieu. Tout esprit intelligent doit en comprendre de suite l'immense portée et les conséquences incalculables. Il faudra donc, pour que le spiritisme porte ses fruits, qu'il soit parvenu à éclairer les classes entre les mains desquels repose le pouvoir d'opérer cette importante réforme. Nous avons la certitude d'y parvenir beaucoup plus vite que vous ne pourriez le craindre dans votre impatience.

VINCENT DE PAUL.

SUR LES SCRUPULES A COMMUNIQUER AVEC LES ESPRITS.

(Spontanément.)

Croyez-vous, si Dieu permet que l'esprit détaché de la matière communique avec l'homme, que ce soit dans le but de le perdre ?

Le bon sens du plus obtus des campagnards saura répondre à cette question. Si, en effet, certaines communications accusent l'influence d'esprits de mauvaise nature, et peuvent être attribuées par les âmes simples au démon, celles qui respirent les sentiments les plus élevés et qui vous prêchent une morale pure, ne peuvent évidemment avoir une origine suspecte. Il faut, comme l'a dit le Maître, juger l'arbre par les fruits. Il doit être pour vous de la plus entière évidence que Dieu ne peut vous trouver coupables de suivre les conseils qui vous sont donnés dans ces conditions, et que les enseignements qui les accompagnent ne sauraient être empreints d'autre chose que de la divine vérité de laquelle ils émanent. Bannissez donc les vains scrupules que cherchent à faire naître dans vos cœurs les hommes que leur sordide égoïsme, — quand ils commandent à leurs inférieurs, et ceux-ci, quand ils leur

obéissent, — pousse, dans la plupart des cas, à obscurcir vos consciences par des craintes qui n'ont pas le moindre fondement. Il en est parmi eux, il est vrai, mais c'est le petit nombre, qui partagent sincèrement eux-mêmes ces craintes qu'ils vous inspirent; mais réfléchissez un peu, faites usage de la raison que le grand dispensateur de tous biens vous a donnée pour vous mettre à même de distinguer le vrai du faux, et, en vous dépouillant de préjugés inculqués dès l'enfance, il vous sera facile de comprendre la portée des phénomènes dont vous êtes les témoins ou les acteurs. Pénétrez-vous bien de cette grande vérité, qu'à toutes les époques de la vie de l'humanité elle a reçu des révélations comme vous en recevez actuellement; mais qu'aussi, comme aujourd'hui, il y a eu des phases où elles ont dû avoir un caractère plus précis et plus général, quand les erreurs, qui ont été jusqu'ici le triste apanage de l'homme, ont fini par prendre le dessus et menacé d'étouffer les vérités auxquelles elles étaient mêlées; quand les hommes chargés de les propager s'en sont emparés pour les falsifier, les détourner de leur véritable sens et de leur but afin de s'en faire une arme de domination et un moyen de satisfaire leur ambition et leur égoïsme.

Dieu est bon, juste et prévoyant, vous n'en doutez pas; croyez bien qu'il ne permettra jamais que vous soyez induits en erreur par des moyens auxquels votre raison ne pourrait résister. Toujours, l'erreur, qui se

glisse parmi les vérités pour laisser à l'homme le jeu de son libre arbitre, laisse à jour un côté par lequel il vous est facile de la découvrir, et, quand dans les communications que vous recevez ou dont vous prenez connaissance, vous ne rencontrez rien de contraire à la *raison*, à la *justice* et à la *vérité*, comme *principes*, vous pouvez les accepter comme un rayon de la lumière divine apportée vers vous par les envoyés de Dieu.

FÉNELON.

SUR LA GUERRE.

(Spontanément.)

— Jusqu'à présent, vous n'avez envisagé la guerre qu'au point de vue matériel : guerres intestines, guerres de peuple à peuple, vous n'y avez jamais vu que conquêtes, esclavage, sang, mort et ruines. Il est temps de la considérer par son côté moralisateur et progressif. La guerre sème sur son passage la mort et les idées. Les idées germent et grandissent; l'esprit, après s'être retrempé dans la vie spirite, vient les faire fructifier.

N'accablez donc pas de vos malédictions ou de vos

louanges le diplomate qui a préparé la lutte, ni le capitaine qui a conduit ses soldats à la victoire ; de grandes luttes se préparent : lutte du bien contre le mal, lutte des ténèbres contre la lumière, lutte de l'esprit de progrès contre l'ignorance stationnaire.

Attendez avec patience ; car ni vos malédictions, ni vos louanges ne pourront rien changer à la volonté de Dieu ; il saura toujours maintenir ou éloigner ses instruments du théâtre des événements, selon qu'ils auront compris leur mission ou qu'ils auront abusé pour servir leurs vues personnelles de la puissance qu'ils auront acquise par leurs succès. Vous avez l'exemple du César moderne et le mien. J'ai dû, par plusieurs existences misérables et obscures, expier mes fautes, et j'ai vécu pour la dernière fois sur terre sous le nom de Louis IX.

CÉSAR.

SUR LES MASSACRES DE SYRIE.

(Spontanément.)

Quoique la guerre et ses horreurs, quoique les massacres suscités par le fanatisme soient pour vous, à juste titre, d'affreuses calamités, il faut que vous soyez bien convaincus qu'ils ont leur utilité dans les desseins de la Providence. Elle fait toujours, mais en ce moment principalement, servir les passions des hommes à l'accomplissement de ses vues. Les institutions humaines stationnaires et rétrogrades, tout ce qui est un obstacle au progrès et à l'avancement de l'humanité doit disparaître. C'est avant tout l'œuvre qui doit s'accomplir pour que l'ère nouvelle que prépare la révélation de l'esprit puisse s'ouvrir avec profit pour vous, et pour que votre avancement si lent, si pénible et si laborieux jusqu'ici, ne rencontre plus les obstacles gigantesques que lui ont opposé ces institutions rétrogrades de l'esprit du mal.

Il faut donc que des excès révoltants, qui vous indignent à bon droit, viennent exciter et réveiller dans le cœur des plus indifférents un désir ferme d'apporter un remède à ces maux épouvantables, et ce remède vous ne le trouverez pas dans d'inutiles et aussi criminelles représailles, mais en allant implanter, par la

force s'il le faut, les institutions de justice, de tolérance et de liberté dont les peuples européens en général, et la France en particulier, commencent à être imbus depuis les débuts de ce siècle. La tâche sera difficile et ardue; mais avec l'appui de la Providence qui guide les pas de vos armées, vous l'accomplirez heureusement, n'en doutez pas.

Il en doit être ainsi dans la lutte du bien contre le mal, sur les mondes où ce dernier domine; ce sont ses excès qui réveillent l'engourdissement indifférent dans lequel sont plongés ceux-là même qui ont commencé à s'en affranchir. La foi est morte chez vous et s'est affaiblie graduellement avec le progrès de votre intelligence, qui ne s'est développée que dans la direction des sciences matérielles. Il lui faut la révélation et le spectacle terrible du mal et de l'ignorance fanatique pour la conduire à tourner ses regards vers Dieu et à se développer dans le sens moral et religieux.

Ayez donc la plus entière confiance dans la sagesse divine. Ces maux inévitables auront une fin heureuse pour tous : aussi bien pour les victimes que pour les persécuteurs, que l'énormité de leurs crimes, quelque arriérés qu'ils soient, épouvantera assez quand ils rentreront dans la vie spirite pour leur faire choisir une vie d'expiation qui hâtera la marche du progrès, dont ils auront déblayé la route sans le savoir.

VINCENT DE PAUL.

FORCE DU SPIRITISME.

(Spontanément.)

Jadis on vous eût crucifiés, brûlés, torturés; le gibet est renversé, le bûcher est éteint, les instruments de torture sont brisés. L'arme terrible du ridicule, si puissante contre le mensonge, s'émoussera contre la vérité; ses ennemis les plus redoutables sont enfermés dans un cercle infranchissable. En effet, nier la réalité de nos manifestations, ce serait nier la révélation, qui est la base de toutes les religions; les attribuer au démon, prétendre que l'esprit du mal vient vous confirmer, vous développer l'Évangile, vous exhorter au bien et à la pratique de toutes les vertus, c'est simplement et heureusement prouver qu'il n'existe pas : *Tout royaume divisé contre lui-même périra.*

Restent les mauvais esprits : *Jamais un bon arbre ne produira de mauvais fruits, jamais un mauvais arbre ne produira de bons fruits.*

Vous n'avez donc rien de mieux à faire que de leur répondre ce que répondait le Christ à leurs prédécesseurs, quand ils formulaient contre lui les mêmes accusations, et comme lui de prier Dieu de leur pardonner : *Car ils ne savent ce qu'ils font.*

Esprit de Vérité.

TRANSFORMATION MORALE.

(Spontanément.)

Autour de vous, si vous observez attentivement ce qui se passe, vous ne verrez que des symptômes précurseurs qui préparent l'accomplissement de la transformation morale que nous vous avons annoncée depuis que vous étudiez la science nouvelle. Ce n'est pas, croyez-le bien, sans un but arrêté à l'avance par le Créateur que vous avez fait les progrès qui se sont accomplis, ou sont en voie de s'accomplir, pour faciliter les communications entre tous les peuples de la terre; que des nations, jusqu'alors renfermées dans les limites d'une antique civilisation, ont ouvert leurs portes, jadis obstinément fermées à ceux de leurs frères qu'elles considéraient comme des barbares. Il n'est pas besoin que vous soyez doués d'une bien grande prescience pour prévoir que la conséquence de ces rapprochements devra infailliblement amener tous les peuples à s'éclairer mutuellement et à adopter tous la croyance que nous faisons nos efforts pour semer sur toutes les parties du globe. Vous avez été choisis par Dieu, comme nation éclairée et progressive par-dessus toutes, pour recevoir et propager la vraie doctrine. Efforcez-vous donc, sans vous inquiéter des obstacles apparents, de

recueillir et de répandre la parole divine que nous vous apportons ; c'est votre devoir, n'y faillissez pas ; il est dans votre nature de l'accomplir, car vous êtes à la tête des nations éclairées.

VINCENT DE PAUL.

LES TEMPS PRÉDITS.

(Spontanément.)

Vous êtes guidés par le véritable esprit du christianisme, parce que le Christ lui-même préside aux travaux de toute nature qui sont en voie d'accomplissement pour vous ouvrir l'ère de rénovation et de perfectionnement que vous prédisent vos guides spirituels. Si, en effet, vous jetez les yeux en dehors des manifestations spiritites sur les événements contemporains, vous reconnaîtrez, sans aucune hésitation, les signes avant-coureurs qui vous prouveront d'une manière irréfragable que les temps prédits sont arrivés. Les communications s'établissent entre tous les peuples : les barrières matérielles renversées, les obstacles moraux qui s'opposent à leur union, les préjugés politiques et religieux s'effaceront rapidement, et le règne

de la fraternité s'établira enfin d'une manière solide et durable. Observez, dès aujourd'hui, les souverains eux-mêmes, poussés par une main invisible, prendre, chose inouïe pour vous, l'initiative des réformes; et les réformes qui partent d'en haut et spontanément sont bien plus durables que celles qui partent d'en bas et sont arrachées par la force.

J'avais, malgré des préjugés d'enfance et d'éducation, malgré le culte du souvenir, pressenti l'époque actuelle; j'en suis heureux et plus heureux encore de pouvoir venir vous dire : « Frères, courage! Travaillez pour vous et pour l'avenir des vôtres; travaillez surtout à votre amélioration personnelle, et vous jouirez dans votre prochaine existence d'un bonheur dont il vous est aussi difficile de vous faire une idée qu'à moi de vous la faire comprendre. »

CHATEAUBRIAND.

SUR L'INFLUENCE CLÉRICALE.

(Spontanément.)

Jetez les yeux sur l'histoire des peuples, vous reconnaîtrez qu'ils ont toujours débuté par subir la domination des hommes qui s'étaient institués eux-mêmes les intermédiaires entre la nation et Dieu, qui a toujours eu sa place dans le cœur de l'humanité, puis vous verrez graduellement l'influence de ces hommes diminuer avec l'accroissement des lumières.

C'est toujours alors que Dieu envoie ses véritables représentants pour tirer l'homme du gouffre où l'entraîneraient le doute et la complète incrédulité qu'excitent chez lui le mensonge et l'hypocrisie des prêtres de toutes les religions en décadence, alors qu'oubliant la parole des prophètes, ces prêtres dirigent tous leurs efforts vers les questions de dogme et de culte, à l'aide desquelles ils exploitent la crédulité des âmes simples et bonnes et l'ambition des hypocrites. Vous en êtes arrivés à une de ces époques qui marquent dans la vie d'un globe. Dieu vous destine un avenir meilleur et vous donne les moyens d'y préparer vos petits-enfants, car il ne faut pas vous illusionner et croire que la génération actuelle jouira de ce bienfait; mais elle aura la satisfaction immense, pour tout cœur pur et géné-

reux, de voir le commencement de son accomplissement et d'aplanir le chemin où devront s'engager ses descendants quand elle aura contribué pour sa part à le débayer de l'erreur et du mensonge qui l'obscurcissent encore.

Courage donc! hommes de bonne volonté, ne vous laissez arrêter par aucun des obstacles qui semblent devoir s'opposer à la découverte de la vérité. Dieu est avec vous, il vous aidera et couronnera vos efforts du succès qui attend les esprits persévérants.

LAMENNAIS.

DE LA NON-ÉTERNITÉ DES PEINES.

(Spontanément.)

Les ennemis du progrès, de la lumière et de la vérité travaillent dans l'ombre. Ils préparent une croisade contre nos manifestations. N'en prenez nul souci, vous êtes puissamment soutenus ; laissez-les s'agiter dans leur impuissance. Cependant, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, attachez-vous à combattre et à anéantir le dogme impie et blasphématoire de l'éternité des peines. C'est la source la plus féconde de l'incrédulité, du matérialisme, du scepticisme et de l'indifférence qui ont envahi les masses depuis que leur intelligence a commencé à se développer. En effet, l'esprit, près de s'éclairer, ne fût-il que dégrossi, en a bientôt saisi la monstrueuse injustice, et cependant il ne manque que bien rarement de confondre dans le même ostracisme et la peine qui le révolte et le Dieu auquel il l'attribue. De là les maux sans nombre qui sont venus fondre sur vous et auxquels nous venons apporter remède. La tâche que nous vous signalons vous sera d'autant plus facile, que les autorités sur lesquelles s'appuient les défenseurs de ce dogme fatal ont toutes évité de se prononcer formellement. Ni les

conciles, ni les Pères de l'Église n'ont osé décider cette grave question. Si d'après les évangélistes eux-mêmes, et en prenant au pied de la lettre les paroles emblématiques du Christ, il a menacé les coupables d'un feu qui ne s'éteint point, d'un feu éternel, il n'est absolument rien dans ces paroles qui prouve qu'il les y ait condamnés éternellement.

Pauvres brebis égarées, sachez voir venir le bon pasteur, qui, loin de vouloir vous bannir à tout jamais de sa présence, vient lui-même à votre rencontre pour vous ramener au bercail ! Enfants prodiges, quittez votre exil volontaire, tournez vos pas vers la demeure paternelle, le père vous tend les bras, et se tient toujours prêt à fêter votre retour en famille.

LAMENNAIS.

SUR L'INÉVITABLE PROGRÈS DE L'ESPRIT.

— Dans la série de ses vies successives et supposées ascendantes, un esprit peut-il ne se repentir jamais, peut-il rester à jamais stationnaire ?

— Aux époques d'ignorance, aux époques du culte des divinités mauvaises, l'humanité est excusable de faire de semblables suppositions ; mais quand Dieu a envoyé son Fils vous prêcher l'indulgence et vous donner l'exemple de la miséricorde et du pardon des injures, il est offensant pour le Créateur de le croire plus sévère et plus injuste qu'il ne vous recommande à vous-mêmes de l'être, et de ne pas être convaincus qu'il ne peut avoir créé des êtres qu'il a prévu, dans son omniscience, devoir être voués à *jamais* au mal. Sa bonté infinie n'a pu les laisser dans des conditions telles, que *jamais* le repentir ne puisse pénétrer dans leur cœur. Il y a donc des esprits que leur ignorance, leur indifférence ou leur orgueil peut maintenir plus ou moins longtemps éloignés de lui ; mais il arrive *toujours*, tôt ou tard, un moment où l'esprit reconnaît son erreur, et tend les bras vers Celui qui a toujours un cœur ouvert au repentir.

ABAILARD.

LA LUTTE ACTUELLE.

(Spontanément.)

Voyez-vous fourmiller autour de vous la tourbe des esprits des ténèbres, agitant les passions, excitant les haines aveugles, exploitant la crédulité des esprits simples et ignorants, les sentiments religieux des cœurs sincères mais inintelligents, soufflant partout la discorde pour entraver la marche du progrès et en obstruer la route sous les pas de ceux qu'a pris au cœur l'élan de l'avenir? Vous ne faites qu'assister au début d'une croisade, dernier et suprême effort que va tenter le mal pour étouffer le bien. La lutte sera acharnée et terrible; il n'abandonnera pas la partie sans avoir fait de nombreuses victimes! Il comprend que pour cette fois, après avoir si souvent courbé et relevé sa tête orgueilleuse, s'il succombe, il est à jamais perdu. Aussi ses efforts énergiques n'auront-ils jamais été aussi puissants et aussi désespérés. Il faut le dire, pour que vous sachiez à qui vous aurez affaire, et quel sera votre ennemi le plus implacable, cet esprit du mal, cet ennemi du bien, du progrès et de la lumière, c'est le clergé de toutes les religions, c'est la caste sacerdotale, quelle qu'elle soit, mais c'est principalement le clergé

catholique, c'est la papauté. — Il est bien entendu qu'il faut en retrancher soigneusement, en esprit, les quelques hommes sincères, honnêtes ou intelligents qu'il renferme. Les premiers ne résisteront pas, *quand même*; les seconds comprendront et viendront à vous.

Tenez-vous donc prêts à tout; de la part de ce parti, rien n'est impossible. Il ne faut pas l'oublier, ce sont les débuts auxquels vous assistez; l'avenir vous réserve de grandes luttes, et par avenir, il faut comprendre une époque assez reculée pour que la nouvelle révélation ait pris une importance capable d'inquiéter sérieusement ceux dont elle menace sourdement encore les intérêts.

Que cela ne vous ôte pas le courage, ne ralentisse en rien votre ardeur. Ceux qui comprennent — comme il doit être compris — le spiritisme, doivent aussi comprendre que Dieu ne les laissera pas sans secours dans la lutte, et doivent, quelles que soient les circonstances qu'ils auront à traverser, mettre toute leur confiance en lui et se consacrer à la propagation de la sainte vérité.

LAMENNAIS.

SUR LES ÉVÉNEMENTS ACTUELS.

(Spontanément.)

Ils auront des oreilles pour ne pas entendre, et des yeux pour ne pas voir. N'est-ce pas aujourd'hui tout particulièrement que ces remarquables paroles du Sauveur trouvent leur application? Les progrès rapides que vous avez faits depuis le commencement du siècle, le réveil des peuples, les portes de la barbarie égoïste ouvertes à une poignée de soldats, tout cela est lettre morte pour eux; ils sont assez aveugles pour ne pas voir la main de Dieu qui guide les pas de tous ces propagateurs inconscients de la lumière et de la fraternité. Ils résistent, dans leur monstrueux égoïsme, à la volonté divine manifestée d'une manière aussi éclatante! Insensés! Le spiritisme les trouvera aussi rebelles que les événements sociaux si remarquables qui se passent en ce moment.

Pardonnez-leur, mon Dieu! ils ne savent ce qu'ils font!

LAMENNAIS.

LES TEMPS ANNONCÉS.

(Spontanément.)

Ceignez vos reins, a dit le Maître ; soyez debout dès l'aurore qui précède la lumière éclatante devant laquelle les hiboux et tous les oiseaux des ténèbres seront forcés de fuir honteusement. Leurs yeux éblouis n'en pourront contempler la splendeur. Leurs efforts pour lutter contre elle et l'obscurcir ne serviront qu'à les couvrir de confusion. Voyez-les déjà dans leur démence, semblables au serpent du bon La Fontaine, essayer de mordre la lime contre laquelle leurs dents empoisonnées viendront se briser ! Oui, mes chers amis, les temps annoncés par les prophètes sont arrivés ; c'est aujourd'hui que les paroles par lesquelles le Maître flétrissait les pharisiens hypocrites, c'est aujourd'hui que le fouet avec lequel il chassait les vendeurs du Temple vont trouver un nouvel emploi et une nouvelle application, plus justes encore s'il est possible, qu'au temps de sa venue comme messie matériel. Voici venir le messie spirituel, et je vous le répète, comme je l'ai dit aux peuples, formez une sainte alliance et donnez-vous la main.

BÉRANGER.

SUR LE TRIOMPHE DE LA VÉRITÉ.

(Spontanément.)

Attendez-vous à voir s'amasser sur vos têtes l'orage des passions mauvaises excitées chez les esprits du mal par les efforts que vous faites pour découvrir et propager la vérité et le bien. Croyez-vous que ceux qui vivent de l'erreur, du mensonge, de l'hypocrisie et de la calomnie verront avec calme et résignation s'établir le règne de la vérité ? Non ; ils résisteront énergiquement, et d'autant plus énergiquement qu'ils verront leur pouvoir près de s'échapper de leurs mains. Dût la terre périr avec eux, ils lutteront jusqu'à la dernière heure. Aussi est-ce contre la France, à qui Dieu a confié la sainte mission d'éclairer les nations, qu'ils tourneront les efforts de leur rage. Ils se briseront comme verre contre la volonté du Créateur, mais ce ne sera pas, malheureusement, sans avoir causé bien des maux et fait bien des victimes. La fureur leur fera oublier toute pudeur ; vous en avez déjà vu quelques effets ; ce ne sont là que les prémices. Ils iront plus loin, et, selon les prévisions de celui sous la bannière duquel ils prétendent marcher, ils sèmeront partout la division et armeront le frère contre le frère. Ne prenez nul

souci de ces misères inévitables qui n'auront qu'une courte durée relative. La force sera vaincue par la fraternité des peuples qui commencent à s'éveiller à son souffle créateur : l'amour vaincra la tyrannie.

LAMENNAIS.

SUR LA RÉNOVATION MORALE DE LA TERRE.

(Spontanément.)

Devant l'incohérence d'une société en décadence ; devant la désorganisation de tous les principes de concorde et d'union ; devant le relâchement des liens de la famille brisés par l'égoïsme, le luxe et la rapacité ; en face du triomphe de la prostitution dorée appartenant au plus offrant, et de la prostitution légale, partage du plus habile et du plus cupide, quel est l'homme loyal, le cœur honnête, quel est l'ami de l'humanité qui ne se sentirait pris d'un dégoût et d'un désespoir profonds ? Quelle immense douleur n'étreindrait pas le cœur de tout homme que l'amour de ses semblables fait réfléchir sur les destinées de sa race ?

Quand un globe en est arrivé à cet état de doute sur tout ce qui doit être sacré pour ceux qui le peuplent, quand la foi s'éteint dans tous les cœurs pour ne plus laisser de place qu'au culte de soi-même, Dieu lève le doigt, et à ce signal, des légions d'esprits s'élancent pour relever les courages abattus et ranimer le feu de la foi près de s'éteindre. La vérité dégagée peu à peu de ses voiles apparaît étincelante; les plus endurcis dans l'erreur, après avoir persécuté ou raillé ceux qui les premiers ont été séduits par son éclatante beauté, finissent à la longue par arracher d'eux-mêmes le bandeau qui leur obstruait la vue, et le bonheur commence à se développer graduellement et à régner sur ce globe. C'est alors que les hommes commencent aussi à comprendre la fraternité, et qu'au lieu de se déverser mutuellement le blâme et de se juger les uns les autres avec une cruelle sévérité, ils s'aiment, suivent les conseils de leur messie et cherchent le royaume de Dieu. C'est alors seulement qu'inspirés par une divine solidarité, ils cherchent, trouvent et appliquent des institutions qui puissent donner un essor utile à tous, aux passions que le Père céleste a laissé germer dans leurs cœurs, et qui ne produisent jusque-là que le désaccord qui résulterait des sons d'un orchestre abandonné au hasard et au caprice de chacun des exécutants.

J'ai ouvert à l'humanité une voie pour la préparer à ce sublime concert des passions humaines. J'ai, —

comme tous ceux qui ont été inspirés à leur insu pour recevoir les éléments des grandes vérités qui vous seront développées, — commis des erreurs qui ont été mon œuvre personnelle. A tort, j'ai provoqué l'application de l'ensemble que j'avais coordonné; à mes successeurs, conscients de l'inspiration qui leur sera donnée, il appartiendra de corriger, de compléter mes recherches et d'extraire de mes travaux les vérités qui m'avaient été inspirées et d'en faire l'application. L'association, la rétribution de chacun selon ses œuvres et la part qu'il aura apportée au bien-être général renouvelleront la face de la terre et conduiront l'humanité au bonheur dont l'organisation de ce monde l'a rendu apte à jouir.

FOURIER.

DU MOBILE DU PROGRÈS.

(Spontanément.)

C'est par le désir de connaître la vérité, désir qu'il ne faut pas confondre avec la vaine et stérile curiosité, que l'homme s'instruit et progresse sur terre comme dans tous les mondes habités par l'esprit incarné. Ce saint désir du vrai est insatiable et trouve toujours cependant un aliment ; car l'esprit, quelle que soit sa situation comme avancement, a toujours quelque chose à apprendre dans les carrières successives et infinies qu'il a à parcourir avant d'atteindre la perfection qui le rende digne de faire partie du centre divin qui a toujours été, est et sera toujours.

Celui-là seul qui s'endort dans une coupable indifférence de son progrès moral et intellectuel n'avance qu'avec une lenteur que vous n'avez encore fait qu'entrevoir ; car il y a en ce monde que vous habitez des esprits qui y ont toujours été vos contemporains, y ont débuté avec vous et sont restés à peu de chose près ce qu'ils étaient à leur début ; tandis que d'autres, qui ont fait leur apparition sur ce globe à une époque comparativement plus récente, marchent sur vos traces et vous suivent d'assez près. Vous en découvririez, en

y prêtant quelque attention, une quantité assez notable dans les grands centres de civilisation, dans la classe ouvrière, bien que parmi eux il se trouve un assez grand nombre d'esprits en expiation, dont la mission est aussi de guider et de moraliser ceux dont je viens de parler, qui ont besoin d'être soutenus par de bons exemples, surtout au point de vue moral, la plupart ayant suivi principalement une marche ascendante dans le sens intellectuel.

Sachez donc reconnaître des frères partout, et sachez employer, quand vous le pourrez, toute votre influence à provoquer les institutions et les mesures qui ont pour résultat de les instruire et de les moraliser.

FOURIER.

UTILITÉ DE LA DOULEUR.

— Quelle est l'utilité de la douleur ?

— Je te montrerai pour cela un malheureux glacé par le froid, qui rencontre sur son passage un foyer bienfaisant. Il se précipite pour réchauffer ses membres engourdis ; il s'approche tremblant, plonge sa main dans les flammes, puis la retire brusquement. A la sensation de froid qui paralysait l'usage de ce membre a succédé la cuisante ardeur produite par le feu. C'est le mal, c'est vrai, c'est la douleur ; mais sans cette douleur, sans ce mal, qui eût averti notre homme que l'élément destructeur allait anéantir cette main qu'il voulait seulement ranimer au contact bienfaisant d'une chaleur modérée ? — Si vous réfléchissez attentivement aux causes des douleurs et des maux de toute espèce qui accablent votre pauvre humanité, vous découvrirez toujours qu'ils ont plus ou moins directement leur origine dans le peu de précautions que vous prenez à vous en garantir, soit personnellement, soit collectivement ; car ces maux, auxquels vous êtes assujettis pour votre conservation personnelle et pour vous avertir de vous arrêter là où il y a danger, vous les bravez souvent avec la plus coupable imprudence. Quant à ceux qui ne sont pas la conséquence d'une faute person-

nelle, tels que les épidémies, ceux-là sont un avertissement à l'homme pour l'amener à exécuter les grands travaux indispensables à l'avancement de sa planète, et souvent sont destinés aussi à accomplir certains décrets mystérieux de la Providence, mais pour produire en définitive le bien. Avec le progrès physique et moral, ces maux iront en s'amoindrissant pour ne plus en laisser subsister que d'insignifiants, comparative-ment à ceux auxquels vous êtes actuellement sujets.

Regardez en arrière, et voyez quel pas immense vous avez déjà fait sous ce rapport ! Que de maladies réputées incurables n'inspirent plus d'inquiétudes sérieuses ! que de terribles opérations qui ne sont plus aujourd'hui qu'un jeu !

VINCENT DE PAUL.

DU MAL ET DU MAL-ÊTRE.

— Puisque, dans quelque état que l'esprit se trouve, et si mauvais qu'il soit, c'est toujours Dieu qui le veut ainsi, pourquoi Dieu admet-il le mal et le mal-être ?

— Dieu ne *veut* pas le mal ni le mal-être. Ce que vous considérez pour vous comme un mal immense, n'a souvent relativement d'autre importance que le chagrin aussi *immense* de l'enfant à qui on refuse un jouet. Ce mal est toujours la conséquence de votre ignorance. Dieu vous a donné personnellement et collectivement les moyens de vous y soustraire ; c'est à vous d'y aviser comme homme et comme humanité.

Par exemple, si tu commets des excès, il en résulte des maladies. Votre corps a été rendu sensible aux impressions extérieures pour vous mettre en garde contre sa destruction ; quelques précautions vous garantiraient de bien des maux.

Votre planète a besoin d'être assainie ; les maladies épidémiques vous avertissent, vous font chercher et trouver ce qu'il y a à faire pour les éviter.

N'accusez donc pas Dieu d'être la cause du mal, car le mal est souvent votre œuvre, et vous devez vous-mêmes vous soustraire à son influence.

— Qu'est-ce que le mal ?

- Je l'ai dit, c'est l'ignorance.
- Peut-on admettre que le mal n'est que relatif ?
- C'est ce que je viens de chercher à te démontrer par la comparaison des chagrins de l'enfance, et tu le comprendras mieux encore en réfléchissant que naguère, pour beaucoup d'entre vous, le plus grand de tous les maux était la mort, et qu'aujourd'hui ceux qui connaissent la vérité sont loin de la redouter.

AUGUSTIN.

PARABOLES

LA PIÈCE D'OR.

Un homme riche et généreux, ce qui est rare, rencontra sur sa route trois malheureux aveugles épuisés de faim et de fatigue. Il leur présenta à chacun une pièce d'or. Le premier, agri par la misère et aveugle de naissance, n'ouvrit même pas la main; il n'avait jamais vu, disait-il, qu'on eût offert de l'or à un mendiant : la chose était *impossible*. Le second tendit machinalement la main, mais rejeta aussitôt l'offrande qu'on lui faisait; de même que son ami, il la considérait comme une illusion ou l'œuvre d'un mauvais plaisant; en un mot la pièce était fausse. Le troisième, au contraire, plein d'intelligence et de foi en Dieu, en qui la finesse du tact avait en partie remplacé le sens qui

lui manquait, prit la pièce, la palpa, et, se levant, partit, en bénissant son bienfaiteur, vers la ville voisine, pour se procurer ce qui manquait à son existence. Les hommes sont les aveugles, le spiritisme est l'or. Jugez l'arbre par ses fruits.

Luc.

LE NAUFRAGE.

Un vieux navire, à sa dernière traversée, fut assailli par une tempête terrible. Il portait, outre une foule de passagers, une grande quantité de marchandises étrangères qu'y avaient accumulées l'avarice et la cupidité de ses patrons. Le péril était imminent; le plus grand désordre régnait à bord; les chefs refusaient de jeter leur cargaison à la mer; leurs ordres étaient méconnus, ils avaient perdu la confiance de l'équipage et des passagers. Il fallait songer à abandonner le navire : on mit trois embarcations à la mer. Dans la première et la plus grande se précipitèrent étourdiment les plus impatients et les plus inexpérimentés, qui se hâtèrent de faire force de rames vers une lumière qu'ils avaient aperçue au loin sur la côte. Ils tombèrent entre les mains d'une horde de naufrageurs qui les dépouillèrent des objets précieux qu'ils avaient rassemblés à la hâte et les maltraitèrent sans pitié. Les seconds, plus clairvoyants, surent distinguer un phare libérateur au milieu des lumières trompeuses qui s'allumaient à l'horizon, et, confiants, abandonnèrent leur barque au caprice des flots. Ils allèrent se briser sur les récifs, au pied même du phare qu'ils n'avaient pas quitté des yeux, et furent d'autant plus sensibles à leur ruine et

à la perte de leurs biens, qu'ils avaient entrevu le salut. Les troisièmes, peu nombreux, mais sages et prudents, guidèrent avec soin leur frêle esquif au milieu des écueils, et abordèrent corps et biens sans autre mal que la fatigue du voyage. Ne vous contentez donc pas de vous mettre en garde contre les feux des naufrageurs, contre les mauvais esprits; mais sachez aussi éviter la faute des voyageurs indolents qui perdirent leurs biens et firent naufrage au port. Guidez votre barque au milieu des écueils des passions et vous aborderez heureusement au port de la vie éternelle, riches des vertus que vous aurez acquises dans vos voyages.

VINCENT DE PAUL.

VARIÉTÉS

RÉPONSE A UN CRITIQUE.

— M. D*** désire qu'un esprit supérieur veuille bien répondre à l'article de M. E. D*** sur le livre des Esprits.

— Ne vous avisez donc jamais d'appeler des esprits élevés pour juger les élucubrations de ces myrmidons de la pensée qui, dans leur fol et burlesque orgueil, se croient des géants parce qu'ils sont parvenus à grand-peine à se hisser au sommet de l'édifice d'erreurs et de vérités qu'ont accumulées depuis le commencement des siècles les véritables chercheurs. Ne vous inquiétez donc pas du bruit que feront contre vous ces aveugles instruments de la volonté de Dieu. Ils servent, à leur insu, votre cause plus qu'ils ne veulent lui nuire... et ils seront jugés *selon leurs intentions*.



Celui qui t'occupe en ce moment a fait, avec une bien faible intelligence du sujet, une critique puérole de quelques vices de formes et d'expressions qui vous sont expliqués et dont il se serait rendu compte lui-même en se donnant la peine d'étudier une grave question qu'il juge avec tant de légèreté. Il ose nier, avec autant d'impudence que d'imprudence, un fait aussi avéré et aussi notoire que l'écriture directe? La seule réponse à lui faire, c'est de l'envoyer à l'école, le chef orné d'un bonnet aussi biscornu que son raisonnement.

CH. NODIER.

ENCOURAGEMENT PAR RABELAIS.

(Spontanément.)

Liesse et Noël ! Monsieur Satan est defunct de male mort ! Bien marrys sont les moynes moynans, bigotz et cagotz, carmes chaux et deschaux, papelardz et frocardz mitrez et encapuchonnez ; les vecy sans ouvraige, les esperitz les ont destronez ; plus ne serez roustiz et eschaubouillez ès marmittes monachales et roustissoires diabolicques. Foin de ces billevesées papales et clericquales ! Dieu est bon, iuste et plein de miséricorde ; il dist à ses petitz enfancts : Aimez-vous les ungs les aultres, et il pardoint à la repentance. Li grant dyable d'enfer est mort, vive Dieu !

ALCOFRIBAS NAZIER.

CONFESSION D'UN ESPRIT MALHEUREUX.

(Spontanément.)

L'ennui, le chagrin, le désespoir me dévorent..... Épouse coupable, mère dénaturée, j'ai abandonné les saintes joies de la famille, le domicile conjugal, embelli par la présence de deux petits anges descendus du ciel. Entraînée dans la sentine du vice par un égoïsme, un orgueil et une coquetterie effrénés, — femme sans cœur, j'ai conspué le saint amour de celui que Dieu et les hommes m'avaient donné pour soutien et pour compagnon dans la vie. — Il chercha dans la mort un refuge contre le désespoir que lui avaient causé mon lâche abandon et son déshonneur. — Le Christ a pardonné à la femme adultère et à Madeleine : à la femme adultère, parce qu'elle s'était repentie ; à Madeleine, parce qu'elle avait beaucoup aimé. — Mais moi, misérable ! j'ai vendu à prix d'or un semblant d'amour que je n'ai jamais éprouvé ; — j'ai semé à pleines mains le plaisir et n'ai récolté que le mépris !.....

La hideuse misère et la cruelle faim sont venues mettre un terme à une vie qui m'était devenue odieuse !..... — Et je ne me suis pas repentie ! Et moi,

misérable et infâme, j'ai employé, souvent, hélas ! avec un fatal succès, mon infernale influence, comme esprit, à pousser dans le vice de pauvres femmes que je voyais, vertueuses, jouir paisiblement de ce bonheur que j'avais foulé aux pieds. Dieu me pardonnera-t-il?..... Peut-être, si le mépris qu'elle vous inspire ne vous empêche pas de prier pour la malheureuse Estelle R***.

ESTELLE R***.

(Spontanément.)

Je suis heureuse d'avoir pu, sans te distraire de tes études, trouver une occasion de te remercier d'avoir bien voulu me prêter ton concours pour me manifester et solliciter la pitié des âmes tendres, pour moi qui ai manqué de cœur toute ma vie. Mes tortures ont changé de nature; après le supplice de la haine et de l'envie, j'éprouve aujourd'hui celui du remords et des regrets poignants. Mais au moins on a pensé et on pense encore à moi, qui avais été si longtemps et si justement oubliée.

Merci à toi et à tous ceux qui ont intercédé pour moi auprès du Dieu de bonté infinie. Priez-le encore de me pardonner et de me permettre bientôt, par une vie de misères et de dévouement, d'expier l'exécrable existence dans laquelle je l'ai si cruellement offensé!

DU MARIAGE.

— Une dame mariée civilement éprouve des scrupules de conscience sur lesquels elle désirerait être éclairée par un esprit faisant autorité sur cette matière.

— Le mariage, devant les hommes et devant leurs lois, doit nécessairement être sanctionné par le représentant de la loi; mais le mariage devant Dieu, c'est-à-dire l'union sincère de deux cœurs, de deux esprits sympathiques, n'a besoin d'autre témoignage que celui de Dieu lui-même, et d'autre temple que le cœur des époux.

Des hommes se sont arrogé le titre de représentants de Dieu, et le droit de lier et de délier sur la terre : ce droit n'appartient en réalité qu'à celui que ses vertus personnelles, sa connaissance de Dieu, la pratique des lois divines peuvent en rendre digne.

Quand vous rencontrerez un tel homme, en quelque lieu que ce soit, priez-le de bénir votre union, et sa bénédiction sera favorablement entendue de l'Éternel.

THOMAS D'AQUIN.

NOTIONS SUR APOLLONIUS DE THYANE.

— De quelle nature, comme esprit, était Apollonius de Thyane, qui accomplissait en même temps que le Christ, et comme lui, des prodiges, mais en parlant dans le sens du paganisme ?

— Comme tous les prophètes l'ont fait, chacun conformément à sa mission, comme le Christ l'a fait lui-même, Apollonius avait la mission de conduire les hommes à la pratique du bien. Mais aussi, comme les prophètes et comme le Christ, il parlait à ses auditeurs un langage qui pût être compris et accepté par eux, et évitait de heurter leurs préjugés pour que ses enseignements ne fussent pas repoussés. La religion de Moïse avait préparé les peuples auxquels le Christ s'adressait, à la théorie d'un Dieu unique et unipersonnel. Apollonius avait affaire à des populations qui avaient divisé la divinité en autant de dieux qu'ils avaient de passions et de vertus ; il leur parlait donc des dieux.

Tous deux, tu dois le comprendre maintenant, sans s'écarter de la vérité, parlaient un langage que, dans la forme, chacun pouvait interpréter selon ses idées acquises, ses préjugés, ou l'état de son intelligence, mais qui, — quant au fond, — devait avoir pour effet de les exciter à la pratique de la vertu.

Apollonius était un auxiliaire du Christ, qui l'avait aidé et accompagné dans sa mission sur la planète normale qu'il avait conduite jusqu'à sa transformation, et qu'il accompagne encore aujourd'hui dans l'œuvre qu'il commence, pour vous ouvrir l'ère nouvelle dans laquelle vous entrez. Il se communique souvent sous le nom d'Augustin.

AUGUSTIN.

FLAVIUS.

— Nous prions saint Louis de nous envoyer un esprit mort pendant la catastrophe d'Herculanum.

— Que désirez-vous savoir, citoyens?

— Ce qu'on raconte de cet événement est-il vrai?

— Ce que vous connaissez est, à peu de chose près, la vérité. Veuillez me dire quels sont les points sur lesquels vous désirez des éclaircissements?

— La catastrophe fut-elle instantanée?

— Les fouilles qui ont été faites vous le prouvent. Au moment le plus inattendu, une détonation terrible, et qui ne peut être comparée à rien de connu, se fit entendre. Chacun s'enfuit épouvanté pour rentrer chez soi ceux qui étaient dehors, et pour fuir au dehors, ceux qui étaient chez eux. Mais personne n'en eut le temps; des torrents de boue, d'eau bouillante et de lave, vomis par les flancs de la montagne, envahirent la ville en un clin d'œil, et tout fut perdu. Je fus surpris au moment où je sortais de ma demeure en compagnie de ma jeune femme, à laquelle j'étais uni depuis la veille. Nous fûmes asphyxiés immédiatement et nous eûmes le bonheur de quitter la vie ensemble.

— Il nous semble que des phénomènes antérieurs eussent dû vous prévenir?

— Il est très-facile de comprendre que s'il en eût été ainsi, chacun se serait prémuni contre les événements.

— Ton nom est-il connu?

— Pas le moins du monde. J'étais un jeune patri-cien très-riche et très-désœuvré.

— Comment te nommais-tu?

— Flavius.

— Quelle était la population d'Herculanum?

— Je ne me le rappelle pas et crois même ne l'avoir jamais su.

— Dans quelle planète es-tu?

— Je suis errant, et je viens de mourir sur terre dans la guerre de Crimée et dans les rangs de l'armée russe.

— Pourquoi donc alors nous donnes-tu le titre de citoyens?

— Qui avez-vous évoqué?

— Qu'étais-tu dans l'armée russe : te connaissons-nous?

— J'étais officier supérieur ; mon nom vous est très-connu, mais je ne puis vous le dire.

— As-tu eu d'autres existences entre ces deux-là ?

— J'en ai eu cinq.

— As-tu vécu en France?

— Non, mais j'espère y vivre dans ma prochaine existence.

— Comme progrès?

— C'est mon but.

— Tu es donc bien arriéré pour avoir vécu si longtemps sur terre?

— Vous y avez vécu encore plus que moi.

— Peux-tu écrire en russe?

— Pourquoi faire?

— Par l'intermédiaire de M. B***.

— Comme ceci, très-volontiers.

— Puisque tu ne veux pas dire ton nom, dis-nous au moins dans quelle bataille tu as été tué?

¹ — Je vous ai déjà dit que j'avais été mortellement frappé sous les murs de Sébastopol; que cela vous suffise; mon nom, je ne puis vous le dire ni vous mentionner le combat où je fus réduit au silence de la mort, car ayant eu de mon vivant une certaine renommée comme officier supérieur, il s'ensuivrait qu'en vous disant le nom de ce combat qui m'a été fatal, vous pourriez aisément deviner le mien.

— Que penses-tu maintenant de la guerre de Crimée?

— Ignorez-vous combien cette guerre a été funeste à la Russie? Néanmoins elle y reçut un enseignement, peu profitable il est vrai, jusqu'à présent, mais utile pour ses progrès à venir; car cela lui a fait ouvrir les yeux sur les causes de sa propre faiblesse. L'élément intellectuel, quoique peu développé actuellement, est

1. Traduit du russe.

en voie de progrès. Son temps n'est pas encore venu, mais il s'approche.

— Quelle est ton opinion sur l'affranchissement des serfs?

— Il ne pourra avoir lieu sitôt qu'on le croit; ce grave événement n'a pas été étudié assez d'avance. On l'a lancé en avant, croyant qu'il allait marcher tout seul; mais les voies n'en ayant pas été préparées, son accomplissement éprouve et éprouvera des obstacles d'autant plus grands qu'ils étaient peu prévus.

— Que pensez-vous de l'Autriche?

— L'Autriche n'a jamais été l'amie de la Russie, malgré tous les avantages qu'elle en a tirés. Elle est ce qu'elle a toujours été, un pays ingrat envers ses bienfaiteurs, et méfiant envers ceux dont elle redoute la puissance morale ou matérielle.

— Y a-t-il réellement alliance entre elle et la Russie?

— Je ne puis vous éclairer là-dessus, c'est un secret d'État et rentre dans la catégorie des réponses prohibées.

LOUISE DE LAVALLIÈRE.

V*** voit au pied d'un volcan, enfouies sous terre, des habitations enclavées dans une cendre noire et boueuse.

Elle remarque, — parmi des appartements somptueux où gisent çà et là des habitants privés de vie, — une chambre élégamment meublée; elle y voit, entre autres meubles, une sorte de table de toilette à quatre pieds dorés; au milieu est un vase peint ou émaillé de rouge et de bleu. Sur le seuil de cette chambre, où sont épars des vêtements blancs, elle aperçoit deux cadavres, l'un d'homme et l'autre de femme, qui se tiennent embrassés.

— Que signifie cette vision de V***?

— Elle a vu, entre autres intérieurs engloutis par la catastrophe d'Herculanum, celui qu'habitait Flavius, et parmi les cadavres, le sien et celui de sa jeune femme qui désire se manifester à vous.

ÉVOCATION.

— Êtes-vous errante ou réincarnée?

— Je suis errante depuis fort peu de temps; je viens de terminer sur une planète que vous connaissez depuis peu, sur Etéopis, une vie de bonheur qui m'a donné un vif désir d'en recommencer une semblable au plus tôt.

— Quelle raison vous a fait désirer d'être évoquée par nous?

— Le désir de vous instruire, excité par d'autres esprits qui vous connaissent, et m'ont appris que Flavius s'était communiqué à vous. Vous avez remarqué qu'il n'a pas progressé très-vite; cela tient à la nature de son esprit; il était bon, mais toujours insoucieux de l'avenir, et il n'a généralement, jusqu'ici, recherché dans ses incarnations que la beauté, le bien-être et la richesse, sans se donner nul souci de quoi que ce soit, sans en abuser, mais aussi sans prendre la peine d'en profiter pour être utile aux autres.

J'avais, dans la vie qui précéda celle où je fus sa femme, déjà admiré sa beauté, son élégance, sa richesse et sa somptuosité, car il était encore ainsi partagé dans cette vie. J'étais, moi, une pauvre affranchie sur laquelle il ne daigna jamais abaisser les yeux; je mourus d'amour et de chagrin; puis, quand après avoir également quitté son enveloppe si séduisante, je le vis s'incarner pour en prendre une plus belle encore, je suppliai les esprits qui me protégeaient de me permettre de m'incarner dans des conditions à devenir sa compagne, dût mon bonheur ne durer qu'un jour, et vous avez appris par lui comment ma prière fut exaucée.

— Vous êtes-vous rencontrée avec Flavius dans d'autres existences?

— Nous nous sommes rencontrés avec bonheur à l'état d'esprit, nous nous sommes revus avec sympathie dans plusieurs existences terrestres sans nous

reconnaître; mais après nous être étudiés, nous sommes demeurés sympathiques sans demander à être réunis dans la vie matérielle : nos caractères sont trop dissemblables. Flavius est encore presque le même sous le rapport de l'insouciance ; je suis, depuis longtemps, dévorée par le désir d'avancer ; bien que l'amour de la créature domine encore un peu trop chez moi, croyez cependant que ce sentiment est assez épuré pour que je puisse l'avouer sans rougir, si j'étais en votre présence en chair et en os.

— Pouvez-vous nous révéler quelque-une de vos existences terrestre depuis cette époque?

— J'ai eu, sur terre, des existences qui ont été utiles à mon avancement, mais qui n'ont pas beaucoup d'intérêt et sont trop nombreuses pour que je vous en parle en détail. Il suffira, pour vous donner une idée du chemin que j'ai fait, que je vous révèle ma dernière vie terrestre, où je fus Louise de Laval-lière, puis sœur Louise de la Miséricorde. J'éprouvai, à la fin de ma vie, de tels regrets de la faute que j'avais commise par amour, que je demeurai convaincue qu'une punition terrible m'attendait après ma mort. Quel ne fut pas mon étonnement d'apprendre que l'amour que j'avais éprouvé pour le roi ayant été, contrairement à ce qui arrive si souvent en pareil cas, dépouillé de toute arrière-pensée d'égoïsme et de cupidité, ma faute était envisagée avec indulgence ! Quand je songeai à reprendre une vie nouvelle,

je fus autorisée à le faire sur Étéopis, où règne un bonheur qui ne se rencontre pas sur terre.

— Pouvez-vous nous renseigner sur l'existence que vous venez de terminer sur ce globe ?

— Volontiers, quoiqu'elle ne soit pas pour vous d'un bien grand intérêt. J'y ai occupé une position sociale assez modeste ; j'y ai exercé une profession honorable comme toutes celles qui s'exercent sur ce monde, vivant dans l'abondance du fruit d'un travail exempt de fatigue et d'ennui, unie à un homme qui m'aimait d'un amour que je partageais, entourée d'une famille de petits anges qui sont devenus des hommes et de femmes de toute beauté.

Nous avons eu le bonheur de les voir heureusement unis comme nous dans les meilleures conditions ; et tranquilles sur leur avenir, nous nous sommes doucement éteints sans souffrances, à peu de distance l'un de l'autre ; nous surveillons la vie de nos chers successeurs, jusqu'au moment où nous nous disposerons à rentrer dans la vie matérielle, dans une situation appropriée à notre avancement.

— Que fait-on, sur votre monde, de la dépouille mortelle de ceux qui ont quitté la vie ?

— Nous brûlons les restes de ceux que nous avons aimés ; c'est beaucoup plus respectueux que de les livrer à la décomposition putride.

SUR BÉRANGER.

Après une conversation sur Béranger dans laquelle on lui avait reproché d'avoir souillé sa plume par des poésies immorales, nous demandons une communication spontanée.

Ah! gardez-vous, mes amis, de vous faire l'écho des reproches trop sévères par lesquels les ennemis de la lumière cherchent à flétrir l'homme qui a su le mieux, et avec la conviction la plus profonde, faire pénétrer de vos jours dans le cœur du peuple les sentiments de patriotisme, de fraternité et de charité qui commencent à poindre chez lui. Cet esprit a été le précurseur et le premier qui a préparé vos consciences et vos esprits à recevoir les vérités si anciennes et si nouvelles pour vous qui vont vous être prodiguées. Si, emporté et influencé par son enveloppe matérielle, il a envisagé et chanté l'amour sexuel à un point de vue réellement trop matériel, que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. N'avez-vous pas eu, comme lui, plus ou moins à subir l'influence d'un passé qui vous a été révélé? A Jésus seul il appartenait d'être sans tache comme l'agneau qui est devenu son symbole. Oubliez donc ce qui n'a été chez Béranger que l'exagération et peut-être la déviation

du mobile le plus puissant que Dieu vous ait donné pour commencer les uns avec les autres l'union qui doit vous conduire à votre fin. Fermez les yeux sur les erreurs de l'esprit qui a chanté avec tant de cœur et de bonhomie les deux vertus les plus chères au Père céleste : la fraternité et la charité.

— Il doit être très-avancé comme esprit ?

— Il est beaucoup plus avancé que vous ne pourriez le soupçonner. Vous saurez un jour ce qu'il est. Sa mission devait être ce qu'elle a été ; et comme tous les esprits en mission, il a eu à subir les tentations dont Jésus lui-même n'a pas été affranchi ; il n'a cédé qu'à l'amour, et Dieu pardonne l'erreur qui est largement compensée par le bien que l'on fait à ses frères. L'erreur commise par Béranger a fait bien peu de mal.

VINCENT DE PAUL.

ESCOUSSE ET LEBRAS.

V*** voit ces deux esprits agissant ensemble sur mon bras, accompagnés de Béranger. A l'évocation, ils répondent avec la plus grande difficulté, l'écriture est à peine lisible. M^{me} P... les voit également : ils ont l'air égaré.

PREMIÈRE ÉVOCATION.

— Nous sommes tous deux près de vous.

— Faites des efforts pour vous reconnaître et nous dire quelle est votre situation.

— Horrible !

— Ne pouvez-vous prier Béranger qui est près de vous de vous aider ?

— Non ! il le cherche, mais c'est en vain..... Oh ! démence de l'esprit qui a voulu lutter avec Dieu et disposer de l'existence qu'il lui avait accordée pour expier le même crime déjà accompli deux fois. Tous deux déjà nous nous étions ôté la vie simultanément l'un comme homme et l'autre comme femme. Dieu si bon nous avait accordé la vie ensemble, et ensemble encore nous l'avons quittée volontairement. Oh ! béni soit le généreux ami qui nous protégea dans la vie et nous protège encore aujourd'hui, dont la douce et

poétique pensée a porté vos souvenirs vers nous. Priez, nous vous en supplions ; on nous dit que vous n'êtes jamais sourds à cette requête de l'esprit qui souffre ; la justice d'un Dieu irrité sera peut-être fléchie.

— Quelle est la cause de votre trouble ?

— La raison de notre trouble et de notre difficulté à écrire, c'est le chagrin, le remords et le désespoir qui ne nous laissent pas, si l'on peut parler ainsi, la lucidité et la présence d'esprit nécessaires pour agir par notre volonté, qui est si vague et si incertaine qu'il nous serait impossible de vous répondre longtemps. Si vous vouliez bien nous rappeler une autre fois, nous y aurions pensé et vous aussi, et nous pourrions mieux nous expliquer.

— Quelle est donc la position de ces deux esprits ?

— Elle a été terrible jusqu'ici, mais elle ne sera plus de longue durée. Elle devra se prolonger jusqu'à l'époque qui avait été fixée pour la durée de leur vie, et c'est au moment où leur épreuve aurait dû se terminer qu'ils devront la recommencer. La justice de Dieu le veut ainsi. Vous pourrez leur apprendre mercredi cette circonstance qu'ils ignorent. Leur faute a été grave, mais il y avait ce que vous appelez des circonstances atténuantes dont ils vous instruiront eux-mêmes.

Esprit familier.

DEUXIÈME ÉVOCATION.

Nous voici, amis ; merci de votre bon souvenir et de vos bonnes prières ! Vous le savez par expérience, mais nous sommes heureux de vous le répéter, c'est pour l'esprit qui souffre une immense consolation d'avoir la certitude que quelqu'un parmi les vivants pense à lui et compatit à son malheureux sort. Merci encore !

— Ne vous serait-il pas plus facile de vous communiquer si vous étiez évoqués isolément ?

— Nous avons pris l'habitude de partager toutes nos sensations, et ce serait pour nous plutôt une peine qu'un soulagement.

— A-t-il dépendu de votre volonté de ne pas vous séparer ?

— C'est un vœu, une prière que nous avons adressée à Dieu et qui nous a été accordée à cause de la sincérité, de la pureté et de l'ardeur de l'affection que nous avons l'un pour l'autre.

— Quelle est l'origine de ce lien ?

— Deux fois l'amour ; l'amour seul nous réunit et nous fit quitter la vie par désespoir de vaincre les obstacles qui s'étaient dressés sur nos pas. La pureté

de notre affection, toujours dégagée de rapports charnels, nous fit juger avec indulgence et obtenir, la seconde fois, comme épreuve, les mêmes circonstances que celles qui nous avaient fait succomber une première. Nos aspirations vers une vie céleste nous firent de nouveau commettre la même faute, et dans notre dernière existence les circonstances choisies par nous, comme épreuve encore, furent plus fortes que nous et furent secondées par ce dégoût des choses de la terre, par ce désenchantement que produisait sur nous l'intuition d'une vie de poésie et d'amour dont nous ne trouvions, hélas! sur notre terre qu'un reflet bien sombre et bien désespérant.

D'une intelligence assez développée pour juger les choses à leur triste et véritable point de vue, nous n'eûmes pas la patience d'attendre le terme fixé pour la fin de notre carrière..... et nous succombâmes de nouveau..... Qu'oser demander maintenant au Père que nous avons si gravement offensé?

— Nous sommes autorisés à vous apprendre que vos souffrances finiront à l'époque où aurait dû finir normalement votre vie, et qu'alors vous pourrez vous réincarner.

— Comment ne pas se prosterner devant tant de bonté? Nous étions loin d'espérer voir arriver si tôt le terme de nos tortures! Tant d'esprits, coupables comme nous, nous répètent sans cesse ce mot fatal : *Eternité!*... Nous n'y avons, il est vrai, jamais ajouté

complètement foi ; mais le temps est si long pour celui qui souffre ! Nous allons demander cette fois, si le Père, dans sa bonté infinie, veut bien encore accéder à notre désir, un lien qui nous fasse encore plus solidaires l'un de l'autre que jamais ; nous lui demanderons d'animer deux êtres semblables, deux jumeaux, et nous espérons cette fois résister à ce fatal entraînement, à cette aspiration vers le bonheur qui nous l'a si malheureusement fait retarder jusqu'ici.

— Ne serait-il pas plus simple de demander une vie où vous soyez mariés ?

— Où serait donc l'épreuve et l'expiation si nous faisons ce que font les sages, après avoir agi comme des fous ?

— Vous être incarnés pour vivre l'un près de l'autre n'a-t-il pas contribué à vous faire succomber ?

— Tout ce que nous venons de vous dire vous le prouve, puisque c'est l'un pour l'autre et l'un par l'autre que nous nous sommes perdus.

— D'après votre passé, la route que vous prenez nous paraît dangereuse ?

— Nous la savons dangereuse, et c'est pour cela que nous la choisissons.

— Pourquoi, à ce sujet, ne demandez-vous pas conseil à vos guides ?

— Permettez-nous, amis, de vous dire que vous nous adressez un reproche, sans savoir si nous le méritons. Nous sommes instruits pour ne pas agir à la

légère, et si nous ne connaissions pas le terme de nos souffrances nous étions depuis longtemps fixés, et cela d'après les conseils de ceux qui s'intéressent à nous, sur l'épreuve expiatoire que nous devons choisir.

— Quelle est la nature de vos souffrances?

— Nos souffrances, nous l'avons dit, étaient le ver rongeur du remords, le ver qui ne meurt point, de l'Évangile; les regrets du bonheur, de l'avancement retardé. En outre, notre exemple a égaré d'autres malheureux esprits qui nous venaient reprocher de les avoir entraînés par là à leur perte. Ce que nous avons fait sincèrement et par une véritable désillusion, d'autres le firent par imitation, par orgueil. Croyez-vous que ce ne fut pas pour nous un supplice que d'avoir constamment sous les yeux les conséquences funestes que notre faute avait produites chez les autres? Nous cherchions à les consoler, nous étions repoussés.... Joignez à cela les reproches et les regrets de ceux à qui ils étaient chers. Ah! vous êtes loin de soupçonner toute l'étendue du mauvais exemple! Malheur! a dit le Sauveur, à celui par qui le scandale arrive!

— Avez-vous de vous-mêmes quelque chose à nous dire?

— Nous n'avons que des pensées de reconnaissance à vous exprimer pour le secours aussi heureux qu'inattendu qui nous est arrivé par votre intermédiaire. Plus libres dans nos idées par l'espérance d'un avenir meil-

leur et la certitude de voir bientôt finir l'état affreux dans lequel nous nous trouvons, nous entrevoyons pour le succès de notre expiation des circonstances que nous n'aurons pas de peine à vous faire comprendre.

Le mouvement spirite, qui s'opère chez vous avec lenteur à cause de l'incrédulité consécutive de l'indécision dans laquelle vous maintiennent vos organes matériels, va s'étendre avec beaucoup plus de rapidité parmi les esprits qui assistent en foule à vos études qui ont une influence que vous ne soupçonnez pas, même parmi les plus mauvais et les plus arriérés. De là viennent les conversions subites que vous opérez parfois parmi eux. Chez eux, pas d'obstacle à la foi autre que le degré de leur intelligence; et il faut qu'ils en aient bien peu pour ne pas comprendre le but de ces manifestations auxquelles ils prennent une part plus ou moins directe. Il en résultera nécessairement dans la jeune génération dans laquelle nous allons entrer, chez les esprits qui s'incarneront, une intuition de la vérité qui secondera et facilitera les efforts qui sont faits aujourd'hui et se feront encore pour la développer de plus en plus sur la terre. — Fasse la puissance divine que nous ayons la consolation d'être dignes, après la vie que nous allons entreprendre, de nous retrouver avec ceux qui nous ont sortis du chaos de sombres réflexions dans lesquelles nous étions plongés, et qu'elle leur rende au centuple le bien qu'ils nous ont fait.

— Avez-vous connu quelqu'un de nous dans vos existences antérieures ?

— Nous ne sommes autorisés qu'à répondre « oui. » Plus tard peut-être nous pourrons *spontanément* vous en dire plus.

— Vos amours ont-elles été célèbres ?

— Oui, très-célèbres, malheureusement pour nous ; cherchez dans l'histoire : avec ces documents vous serez éclairés.

V*** voit ces deux esprits comme la première fois ; puis ils se transfigurent et se montrent, l'un (l'homme) le teint d'un blanc mat, yeux noirs, nez long et droit, moustache et bouche noires, tête différente de la première apparition. Il est vêtu d'un maillot noir, justaucorps de velours noir avec ceinture, manche bouffante et large du haut et serrée au poignet ; fraise et manchettes tuyautées ; toque noire semblable aux chapeaux tudors avec plume noire flottante. — L'autre est femme ; V*** n'en voit que la tête ; cheveux blonds relevés et roulés ; l'air d'une grande dame.

— Pourquoi vous montrez-vous sous un aspect différent ?

— C'est pour vous indiquer ce que nous étions dans une vie antérieure.

TROISIÈME ÉVOCATION.

(Évocation.) — Nous sommes là depuis que vous avez parlé de nous évoquer.

— Les recherches que nous avons faites d'après votre costume nous font supposer que vous pourriez être Roméo et Juliette?

— Vos recherches vous ont amené où nous voulions, à découvrir, à l'aide du costume de l'époque, ce que nous avons été. Notre existence a été mise en doute. Si nous vous l'avions révélée de suite, on n'eût pas manqué d'en suspecter l'authenticité. C'est pourquoi nous vous y avons amené par un moyen qui détruit toute supposition d'idée préconçue, puisque pas un de vous n'avait connaissance de l'époque à laquelle nous avons vécu et encore moins de notre costume.

— Shakespeare avait-il la certitude de votre existence, ou a-t-il fait son drame d'après la légende?

— Il s'est inspiré de la légende qui avait cours sur nos amours et sur notre fin tragique. Nous vous avons promis de vous dire dans quelles circonstances nous vous avons connus. Tous deux nous étions de ces esprits inquiets et présomptueux, toujours à la recherche de l'impossible, choisissant les situations les

plus difficiles et manquant du courage et de l'énergie nécessaires pour supporter leurs épreuves.

.

— Dans votre incarnation comme jumeaux, serez-vous du même sexe ?

— Oui, nous serons deux hommes et nous espérons que rien ne viendra nous entraîner de nouveau à commettre une faute qui ne serait pas, cette fois, jugée avec la même indulgence qu'elle l'a été jusqu'ici.

— Avez-vous connu Béranger avant cette vie ?

— Non ; ce fut pour nous une bonne fortune dans cette malheureuse existence, presque une compensation, que de nous attirer la bienveillance d'un esprit si bon et si élevé. Sa protection nous est acquise dans la vie que nous allons commencer sous peu, et nous comptons sur son appui et sur ses conseils pour en sortir à notre honneur et à notre bonheur. Nous sommes heureux d'avoir été envoyés vers vous. Si vous avez quelque éclaircissement à nous demander un autre jour, nous serons charmés de vous les donner et nous vous assurons que nous serons souvent près de vous jusqu'au moment de notre incarnation, dont nous viendrons vous avertir. Nous sommes sympathiques à ceux qui s'aiment.

Avant l'évocation, V*** avait vu Roméo et Juliette comme ils le disent en y répondant. Juliette a la figure ronde, les yeux bleus, très-grands, cils noirs ; sur la tête un diadème orné de pierreries ; robe de soie blanche brodée d'or, jupe sans plis

sur les hanches; décolletée, carrée au cou sans découvrir les épaules, les bras nus avec un bouillon à l'épaule. En même temps se présentent deux Chinois.

ESCOUSSE ET LEBRAS.

(Spontanément.)

9 octobre 1861.

— Nous venons, fidèles à nos engagements, annoncer à nos amis notre prochaine incarnation près d'une même mère. La faveur que nous avons sollicitée nous est accordée, nous allons être deux jumeaux. L'épreuve à laquelle nous serons exposés sera d'aimer la même femme. Fassent nos guides, par la puissance de leurs bonnes inspirations, fassent nos amis, par leurs prières, que ce ne soit pas pour nous l'occasion d'une rechute; mais nous espérons fermement qu'il nous restera, des terribles impressions que nous avons éprouvées à la suite de nos suicides répétés, une intuition assez forte pour nous mettre en garde cette fois contre cette funeste manie à laquelle nous succombâmes pour notre malheur! Si nous sortons victorieux de cette épreuve, nous aurons fait un grand pas dans

la route de notre avancement, qui n'a été retardé jusqu'ici que par la faute que nous avons commise contre nous-mêmes, et nous aurons le bonheur de nous retrouver avec les amis qui nous ont devancés.

— Êtes-vous déjà liés aux corps que vous devez animer ?

— Oui, depuis quinze jours, et nous serions venus plus tôt si nous en avons eu l'occasion ; nous aurions éprouvé moins de difficulté à nous communiquer, car c'est pour nous déjà un travail assez pénible ; d'ici à peu de temps notre trouble sera assez grand pour le rendre presque impossible ; notre réunion rend nos impressions plus confuses que si nous étions séparés.

— Allez-vous naitre en France ?

— Oui, et à Paris ; vous devez croire que nous avons à cœur de prendre une part active dans le mouvement moral qui se prépare. Nous avons choisi une honnête famille d'artisans intelligents qui sauront nous diriger dans un sens favorable au but que nous voulons atteindre.

— Comment avez-vous eu connaissance des circonstances qui facilitent votre incarnation ?

— Nous avons plusieurs familles en vue ; nous avons été avertis par l'esprit familier de la mère qu'une occasion se présentait, et nous en avons profité ; c'est toujours à peu près ainsi que se passent ces choses pour les esprits moraux, bien qu'il y ait des esprits aux

passions immondes qui recherchent l'occasion de s'incarner d'une autre manière.

— Nous vous remercions de votre fidélité à remplir votre promesse.

— Nous nous sommes acquittés d'un devoir, et nous l'avons fait avec plaisir. Prenez note de l'époque de notre adieu, et dans une dizaine de mois, si vous voulez nous appeler, en prenant les précautions dont vous connaissez la nécessité, nous ferons en sorte de vous dépeindre de notre mieux nos impressions.

LES CHINOIS.

— Que veulent les Chinois qui se sont montrés à V***?

— Ce sont des esprits de cette nation qui, jusqu'ici, ont presque tous poussé leur orgueilleux dédain pour les autres peuples de la terre jusqu'à les fuir à l'état d'esprit comme à l'état d'incarnation. Les derniers événements les ont fait réfléchir sur la valeur de ces nations qu'ils croyaient si au-dessous d'eux, et comme ce sont des lettrés très-instruits et assez intelligents, en un mot, des esprits assez avancés du Céleste Empire, ils viennent étudier et comparer les documents que vous recevez avec les anciennes révélations qui ont été données à leurs premiers législateurs. Les conséquences qui découleront des visites que nous font ces esprits sont faciles à prévoir, il n'est pas besoin de vous les développer.

Esprit familier.

PÉ-IO.

ÉVOCA TION.

— Nous sommes à vos ordres, chers Barbares.

— Pourquoi nous donnez-vous cette qualification ?

— C'est une plaisanterie que nous n'avons pas jugée blessante pour vous.

— Pouvez-vous nous dire vos noms ?

— Moi, qui ai l'insigne honneur de vous communiquer mes pensées, je me nommais, quand je respirais, Pé-io.

— Lorsque vous vous êtes présentés ici, saviez-vous que vous étiez vus ?

— Nous le savions parfaitement, car c'est à notre demande que nous a été enseigné le moyen de nous rendre visibles, pour vous amener à nous évoquer.

— Était-ce la première fois que vous veniez ?

— Non ; nous sommes venus plusieurs fois assister à vos séances pour prendre connaissance des révélations que vous avez reçues et dont notre nation s'est rendue indigne par son égoïsme, bien que les communications avec les esprits y soient connues de temps immémorial ; mais nous avons commis la faute grave

de nous isoler des nouveaux voisins que nous apporta une œuvre immense que Dieu accomplit sur les quatre globes dont est formée la terre. Nous étions à cette époque déjà parvenus isolément, sur notre globe, à une civilisation fort avancée; nous craignîmes le contact de ces nouveaux venus dont très-peu parmi nous, si ce n'est des hommes privilégiés, ne connaissent l'origine; et vous avez marché pendant que nous restions stationnaires. Nous avons été singulièrement surpris de reconnaître votre supériorité dans le contact que nous avons eu avec vous lors des derniers événements; il en est résulté chez nous un désir de connaître ce que vous valiez; le désir de s'instruire étant toujours favorisé, nous avons été guidés vers vous pour profiter avec vous des enseignements qui vous sont donnés, et nous allons faire nos efforts pour inspirer à nos frères des idées plus conformes aux saintes maximes de fraternité que votre nation pratique si généreusement, et que nous avons si aveuglément repoussées jusqu'ici. Il vous est facile de pressentir que les conséquences en seront un rapprochement et des rapports qui finiront, à la longue, par effacer de la nation chinoise, qui est intelligente, les préjugés qui l'ont tenue jusqu'ici à l'écart des autres peuples de la terre.

— Est-ce en qualité d'esprits chinois seulement, ou comme esprits avancés que vous vous êtes présentés ici?

— Comme esprits chinois avant tout, comme vous

devez le comprendre par tout ce qui précède, et peut-être avons-nous été autorisés selon notre désir, à cause des études psychologiques que nous avons faites pendant notre vie et qui s'étaient principalement portées sur les manifestations qui se produisent en Chine.

Ces études nous avaient ouvert les yeux sur bien des questions qui vous intéressent et nous avaient fait pressentir une partie de la vérité, mais que nous étions bien loin de connaître tout entière.

— De quelle nature sont ces manifestations ?

— Elles sont toutes physiques et accompagnées de visions assez fréquentes. Le mouvement et le déplacement des objets matériels est aussi assez commun ; mais il est quelques hommes qui obtiennent par intuition certaines révélations dont ils font un grand mystère. Comme ils ne les reçoivent que d'esprits de leur classe et de notre nation qui ont évité jusqu'ici, aussi bien comme esprits que comme hommes, tout contact avec les étrangers, elles sont empreintes d'un cachet bizarre ; on ne voit poindre ça et là que quelques rares vérités ; en un mot, elles sont incomplètes et décousues, et ne forment aucun corps de doctrine comme celles que vos moyens directs de communiquer vous mettent à même de recevoir. Les anciens philosophes et législateurs étaient dans une meilleure voie avant l'incrustation, mais seulement sous le rapport moral, qui leur avait été développé d'une manière très-élevée. De même que vos anciennes révélations, les leurs ne

contenaient rien sur l'organisation extramondaine qui vous est enseignée aujourd'hui. Le temps n'était pas encore venu pour nous, plus que pour vous, et j'incline à croire qu'il était dans les vues de la Providence que nous restassions où nous étions au moment de l'incrustation, pour vous laisser le temps de nous rejoindre..... et de nous dépasser.

— Avez-vous toujours été incarnés en Chine?

— Oui, presque tous les esprits du Céleste Empire, à l'exception de ceux qui ont fait des efforts surhumains pour se débarrasser des entraves qu'apportent au progrès les préjugés nationaux, presque tous ont été envoyés en Chine comme progrès sur leurs existences précédentes, et beaucoup, je dirai même la majeure partie de ceux qui tiennent la tête comme intelligence, sont des esprits qui datent du réveil des germes humains sur le globe de l'Asie. C'est vous dire qu'ils y sont depuis quinze à vingt mille ans. Quelque exorbitant que puisse vous paraître ce chiffre, il est de la dernière exactitude, l'esprit ayant eu la plus grande peine à progresser depuis l'incrustation, et ceux qui avaient marché en avant précédemment ayant quitté la terre depuis longtemps.

— Comment connaissez-vous l'incrustation?

— Je ne la connais positivement que par la révélation que vous en avez reçue; mais je n'ai pas eu de peine à la reconnaître exacte d'après certaines légendes allégoriques qui existent dans les annales du Céleste

Empire et que je n'avais pas comprises pendant ma vie.

— Pourriez-vous nous donner des détails sur cette vie?

— Je n'ai guère de détails intéressants à vous donner après ceux que je vous ai déjà communiqués de moi-même; nous avons vécu et étudié ensemble pendant toute notre vie, qui a été pour l'un de soixante, et pour l'autre de soixante et dix ans. Nous sommes morts la même année et le même mois; il y a de cela dix ans. Voilà tout ce qui peut vous intéresser à notre point de vue. Si vous désirez savoir autre chose que nous puissions vous dire, parlez.

— Les esprits chinois ont-ils donc dans l'espace un lieu circonscrit pour ne pas communiquer avec les autres esprits?

— Les esprits chinois ne font pas autre chose que ce que vous faites vous-mêmes quand vous éprouvez de la répugnance à communiquer avec un esprit ou à vous trouver dans sa société. C'est un préjugé, voilà tout.

— Avez-vous connu quelqu'un de nous?

— Non; mais nous comptons bien cultiver votre connaissance et conserver avec vous les bons rapports que nous avons ensemble presque toutes les nuits.

— Connaissez-vous un esprit chinois nommé Ni-dini-Doude?

— Nous avons le bonheur de communiquer sou-

vent avec lui et avec un autre Chinois de votre connaissance.

— Quel est-il?

— Comment, vous ne le devinez pas?

— Serait-ce le docteur Jobard?

— Sans doute; un vieil ami, qui nous a laissés en arrière.

— Pensez-vous vous incarner de nouveau en Chine?

— Nous l'ignorons. Il nous serait bien certainement plus agréable de suivre une autre voie, mais peut-être nous sacrifierons-nous à l'avancement de notre patrie. Nous avons du reste longtemps et beaucoup à faire, comme esprits, avant de prendre cette grave détermination.

— Que pensez-vous du traité signé entre la Chine et les puissances européennes?

— C'est un début dans la voie de rapprochement qui devra inévitablement s'opérer entre les autres peuples et nous. Mais il ne nous est pas donné de prévoir si ce traité sera fidèlement exécuté. Cependant, malgré les fâcheux antécédents de notre nation, nous avons lieu d'espérer que la réflexion lui fera comprendre tous les avantages de la loyauté et tous les dangers de la félonie.

— Y a-t-il des Chinois qui viennent s'incarner en Europe?

— Vous en avez un exemple dans la personne de l'ami dont je vous ai parlé. D'une autre part, les excursions

sions que font les esprits qui quittent la Chine se font en grande partie par la Russie.

Vous devez comprendre que ce que je vous ai dit à ce sujet ne doit être considéré qu'à un point de vue général et concernant la masse ; il est bien évident que *tous* ne restent pas invariablement en Chine ; c'est toujours une grave erreur que de considérer un ensemble d'une manière trop restreinte.

— Les Européens vont-ils s'incarner en Chine ?

— Beaucoup moins ; ils n'y ont pas de sympathies.

— Pourquoi aujourd'hui ne vous faites-vous pas voir ?

— Nous avons pour le faire un but qui est atteint. Rien ne se fait en pareil cas sans raison.

— Avez-vous quelque chose de plus à nous dire ?

— Nous n'avons rien à ajouter. Nous venons à vous, vous le savez, pour profiter avec vous des leçons que vous recevez. Si, de notre côté, il nous est possible de vous donner quelques éclaircissements sur quoi que ce soit que nous connaissions, nous serons heureux de le faire et de vous témoigner notre sympathie, et en même temps de vous prouver que nous ne sommes pas si *Chinois* que vous pourriez le croire.

JOHN BROWN.

— A quel moment avez-vous quitté votre corps?

— Aussitôt après la cessation de la vie matérielle.

— On dit que votre pouls a battu longtemps; étiez-vous encore attaché en ce moment à votre corps?

— J'y étais encore attaché, mais je commençais à m'en détacher avant la cessation du battement de pouls; j'ai commencé à me dégager quelques minutes après la suspension; j'éprouvais quelque chose comme l'anéantissement qui précède le sommeil.

— Vous êtes-vous reconnu de suite?

— Pas tout à fait; mais peu d'instants après j'étais si bien préparé que je n'ai pas tardé à me reconnaître, et j'avais quelques notions de spiritisme.

— Vous avez été sans doute déjà évoqué?

— Cela ne fait pas de doute; je l'ai été beaucoup plus souvent que je ne me suis manifesté.

— Comment appréciez-vous votre conduite?

— Je regrette amèrement de n'avoir pas réussi.

— Regrettez-vous la vie?

— A ce point de vue, oui.

— Ne voyez-vous pas maintenant que les esclaves n'étaient pas assez avancés pour recevoir la liberté?

— Peut-on être assez déshérité de Dieu pour être privé du seul bien qu'il laisse à l'esprit le plus dégradé!

— Que pensez-vous de vos moyens?

— Les moyens étaient défectueux, puisque je n'ai jamais réussi; mais celui qui atteindra le but sera bon.

— Ne serait-ce pas un mal pour les esclaves d'être rendus à la liberté?

— Un mal momentané; mais il ne durerait pas.

— Votre affaire aura-t-elle un résultat favorable pour la question?

— Très-favorable; j'ai été martyr de la cause, et les martyrs font un grand bien à celles qu'ils défendent et pour lesquelles ils meurent.

— Votre martyre sera-t-il utile à votre avancement?

— Comment ne le serait-il pas? Cependant je n'en profiterai pas autant que si j'eusse réussi.

— Que pensez-vous des hommes qui vous ont secondé?

— Je n'ai pas à les juger. Ceux qui l'ont fait sincèrement en seront récompensés; que Dieu fasse grâce aux autres!

— Pouvez-vous prévoir quand finira l'esclavage?

— Je ne puis vous préciser une date, mais je puis vous assurer que ce sera plus tôt que vous ne l'espérez et que ne le craignent ses défenseurs.

— Quelle était votre existence antérieure?

— Planteur féroce et inhumain.

— La vie que vous venez de quitter était-elle une mission ou une expiation ?

— L'une et l'autre. J'ai été tellement épouvanté de ma vie précédente que j'ai demandé à consacrer celle-ci à l'abolition d'un état de choses qui m'avait fait commettre tant de crimes, et je vais travailler encore à l'accomplissement de cette mission. J'espère bien m'y rendre utile d'une manière plus efficace.

— A quelle époque viviez-vous comme planteur ?

— Avant la Révolution française.

— La race noire doit-elle disparaître ?

— Dans un avenir très-éloigné.

— L'exploitation du travailleur libre est-elle aussi coupable que celle de l'esclave ?

— Elle est quelquefois plus coupable. L'un a souvent des préjugés d'éducation qui lui ôtent la conscience de ses actes, et l'autre a souvent parfaite connaissance de l'abus dont il profite.

— Quelle est votre opinion sur vos juges ?

— Oh ! que je les plains !

— Voudriez-vous nous dire quelque chose sur le sujet qui a tant occupé votre vie ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? Est-il seulement croyable pour vous que la question ait même besoin d'être discutée ? Est-il possible de penser sans frémir que dans un État qui est le type de la domination absolue, le souverain prenne l'initiative d'en effacer les dernières traces, et, qu'à sa honte, l'État dé-

mocratique et libre par excellence, l'État qui devrait montrer l'exemple de la liberté à tous les peuples, conserve avec tant d'acharnement une pareille tache sur son manteau ! Non ! Dieu ne le souffrira pas, c'est impossible ; ma mission sera continuée, et, d'une façon ou d'une autre (car ses décrets sont impénétrables), cette abominable institution disparaîtra complètement de la terre, pour laquelle s'ouvre l'ère d'affranchissement.

JOSUÉ CERF.

— Pourquoi l'esprit que V*** voit souvent avec M. B***, vêtu d'une longue robe de soie et coiffé d'un bonnet de fourrure grise, se montre-t-il ici seul et la regarde-t-il avec une fixité fatigante?

— C'est une question que vous auriez dû faire depuis longtemps, car il serait fort utile à cet esprit que vous l'instruisiez un peu.

PREMIÈRE ÉVOCATION.

— Que voulez-vous de moi? Ne pouvez-vous vous occuper de vos fantastiques travaux qui vous détournent de vos intérêts véritables? Toi, qui écris sous mon impulsion, ne ferais-tu pas plus sagement de ne pas perdre ton temps à ces choses qui ne te rapportent rien, et vous tous, qui avez à votre disposition d'immenses capitaux, ne feriez-vous pas mieux de vous appliquer à les faire fructifier, insensés que vous êtes?

— Êtes-vous suffisamment préparé pour une évocation?

— Faites ce que vous voudrez.

— Par qui voulez-vous vous communiquer?

— Cela m'importe peu; mais j'aime autant continuer comme j'ai commencé.

.

— Pourquoi vous êtes-vous présenté aux médiums voyants sous un aspect sinistre ?

— Je n'en sais rien ; ce n'est pas moi qui me suis rendu visible. Si j'ai une allure qui vous déplaît, elle ne doit pas vous étonner. Croyez-vous que je puisse voir avec plaisir ceux qui m'étaient chers renoncer à la foi de mes pères pour une religion qui n'est après tout qu'une religion bâtarde de la mienne ?

— Puisque vous avez dû reconnaître que vous êtes arriéré, pourquoi persistez-vous dans cette voie fautive ?

— Vous me demandez-là des choses qu'il m'est bien difficile de m'expliquer à moi-même. Je suis obligé de reconnaître que vous êtes plus avancés que moi ; mais est-ce à votre religion que vous le devez ? J'en doute, quand je pense aux persécutions qu'elle a exercées avec tant de cruauté contre nous tous, et quand je pense que vous avez la sottise de regarder comme un Dieu celui qui l'a fondée. Je reconnais cependant que c'était un homme bien supérieur. En un mot, il y a chez moi combat et indécision... Je voudrais cependant vous voir tous heureux et riches, ne vous y trompez pas.

— Au lieu de chercher à nuire, pourquoi ne cherchez-vous pas plutôt à progresser dans la hiérarchie du monde spirite ?

— Je crois, ou plutôt je commence à reconnaître que j'ai cru jusqu'ici suivre une meilleure voie que la vôtre ; mais je ne sais à quoi me résoudre.

— Puisque vous reconnaissez que nous sommes dans une meilleure voie, pourquoi n'adoptez-vous pas nos principes?

— Parce que je ne puis me résoudre à considérer le Christ comme un Dieu; ma raison s'y refuse et je sens que je suis dans le vrai.

— Néanmoins, vous trouvant dans le monde des esprits, vous devriez savoir que d'après les communications que nous avons reçues, Jésus, s'il n'est pas Dieu, doit se réunir à lui un jour?

— Ceci me paraîtrait plus logique, si cela m'était démontré.

— N'êtes-vous pas plus à même que nous de juger de la grandeur du Christ dans le monde que vous habitez?

— Je ne sais si vous êtes moins que moi à même de le faire; mais ce que je puis vous affirmer, c'est que jusqu'ici ni moi ni d'autres, avec qui je me trouve ordinairement, n'avons pu le faire,

— Vous avez sous les yeux la grandeur de Dieu, et les maximes que le Christ est venu enseigner aux hommes sont la base de la fraternité, puisqu'il a dit : « Aimez-vous les uns les autres. »

— C'est vrai, c'est aussi ce qui me fait réfléchir.

— Pourquoi alors ne pas prendre la bonne route?

— Je n'ai pu, jusqu'ici, obtenir nulle part une parole ou une pensée qui m'éclaire, si ce n'est les quelques mots que j'ai saisis par-ci par-là en assistant à vos

réunions. Cela seul m'a fait entrevoir que vous pourriez bien être dans le vrai, ce que je n'avais pas cru jusqu'alors. Mais vous devriez bien, vous qui prêchez la fraternité, comprendre et compatir à la situation d'un esprit sincère et qui a eu de l'affection pour plusieurs d'entre vous; et si, par quelques bonnes paroles, vous vouliez bien m'instruire au lieu de m'adresser des reproches, peut-être parviendrai-je à vaincre mes scrupules. Je n'ai d'autre tort que de rester plus longtemps que vous fidèle aux croyances anciennes que vous avez aussi professées. Quant à connaître ce qui est cause de votre avancement plus rapide que le mien, je l'ignore; peut-être est-ce parce que je me suis plus attaché aux biens matériels; je voudrais le savoir et en être sûr.

— Nous te conseillons, dans ton intérêt, de te réincarner et de tâcher de t'améliorer.

Après une conversation sur la fin de l'esprit, la nature de Dieu et la mission du Christ :

— Ce que je viens d'entendre est très-important; il ne me reste plus qu'à joindre mes prières aux vôtres. Quant au conseil de mon ancien ami L***, de me réincarner le plus vite possible, je le suivrai dès que Dieu me le permettra; car je désire vivement entrer dans une voie que je suis à peu près décidé à suivre, et je le ferai d'autant mieux que j'incline fort à penser qu'il serait très-content d'être débarrassé de moi,

DEUXIÈME ÉVOCATION.

Après avoir tenté vainement de se communiquer par N*** B*** Josué Cerf, par mon intermédiaire, écrit avec la plus grande difficulté : — « C'est impossible, adieu, mes amis, dans un an..... »

— Père, comment se fait-il que cet esprit soit déjà dans l'impossibilité de se communiquer?

— Quand vous l'avez évoqué pour la première fois, il était déjà presque décidé à s'incarner dans le corps qu'il a choisi. Maintenant qu'il y est fixé d'une manière définitive, la préoccupation de son épreuve à venir, jointe au trouble qui suit toujours l'état dans lequel il est, l'émeut de façon à lui rendre toute communication impossible. Quand il sera incarné dans un an, comme il vous le dit, vous pourrez, en prenant les précautions qui vous sont recommandées en pareil cas, l'évoquer et savoir de lui ses impressions depuis aujourd'hui ; jusqu'à ce moment, ce sera pour vous un sujet d'étude très-instructif.

26 décembre 1860.

Esprit familier.

— Pourquoi Josué Cerf s'est-il montré à V*** avec une draperie blanche, la face moins brune, transparent et paraissant prêt à se dissoudre et à s'évanouir, avec un cordon lumineux partant du nombril et se perdant au dehors ?

— Il est venu confirmer par cette apparition la révélation qu'il vous a faite de sa prochaine réincarnation. Il est attaché au corps qu'il animera par ce cordon fluidique, comme vous savez qu'il en est en pareil cas. Il s'était montré jusqu'ici sous l'apparence exacte de la forme qu'il avait de son vivant, et sa dernière apparition avait l'aspect qu'il a pour les esprits ; c'est-à-dire qu'elle est bien celle de Josué Cerf, moins les modifications de costume et d'apparence matérielle que nécessitait son apparition comme image de son corps matériel.

Vous savez, du reste, que l'esprit conserve vis-à-vis de ses frères la forme de l'incarnation dans laquelle il a été connu d'eux, à l'exception de ses imperfections matérielles, qu'il ne revêt, selon sa volonté, que pour être mieux reconnu de vous, si cela est nécessaire. Pour exemple : un homme qui aurait vécu privé d'un de ses membres, ne se manifesterait ainsi que pour être reconnu de vous ; mais vis-à-vis des autres esprits ce membre ne lui manquerait pas.

Louis.

GRANDVILLE.

— Quelle est votre situation actuelle?

— Je suis errant et très-heureux.

— D'où provenait votre tristesse continuelle?

— J'avais des intuitions d'une vie future qui me préoccupaient et que je n'osais confier à nul de ceux avec qui j'étais en relation. Je sentais que ce que les hommes enseignaient à ce sujet, soit en religion, soit en philosophie, était également loin de la vérité, et mon esprit brûlait d'un désir de savoir qui m'a bien souvent donné des idées de suicide, auxquelles j'ai heureusement résisté, et bien m'en a pris, car déjà j'avais commis cette énorme faute dans une autre vie et dans le même but, sans être arrêté par une famille que je laissais sans soutien.

— Pourquoi vos enfants périrent-ils de mort subite?

— C'était une juste expiation de l'abandon dans lequel j'avais laissé les miens dans ma vie précédente; dans celle-ci ils m'abandonnèrent.

— Était-ce les mêmes esprits?

— Il y en avait un; les autres n'étaient pas les mêmes.

— Quelle était l'origine de votre aptitude à décou-

vrir des rapports entre les hommes et les animaux?

— Je m'étais occupé dans une autre existence d'études suivies et sérieuses sur la physionomie humaine et ses rapports avec son moral; ces études, poursuivies avec ardeur à l'état d'esprit et dans ma vie précédente, me conduisirent à la connaissance de la filière par laquelle l'esprit passe pour se préparer à la vie humaine, et j'avais conservé l'intuition, l'idée innée, si vous voulez, de mes recherches antérieures.

— Est-ce que vous auriez été Lavater?

— Je voulais vous le laisser deviner.

— Aviez-vous déjà été artiste?

— C'était la première fois. Dans l'existence antérieure à celle de Lavater, j'étais naturaliste.

— Avez-vous conservé le sentiment qui vous portait à vous occuper des animaux?

— Sans doute; c'est une étude que je poursuis et que je suis loin d'avoir menée à sa fin; je n'avais jusqu'ici étudié que les animaux terrestres et j'ai le bonheur de pouvoir pénétrer dans d'autres mondes, inférieurs et supérieurs, pour continuer mes recherches et établir des comparaisons dont je viendrai faire profiter la population terrestre après une vie passée sur Uranus à coordonner le résultat de mes travaux.

— Est-ce dans les mondes supérieurs ou inférieurs qu'il existe le plus d'espèces différentes?

— Plus un monde est inférieur, plus l'espèce animale y prédomine. Le bon sens devrait vous l'indi-

quer, puisque leur nombre diminue avec le progrès de l'espèce humaine sur la terre, où dans le principe, alors qu'elle était inférieure à ce qu'elle est aujourd'hui, l'animal seul existait.

— Les esprits qui ont de telles sympathies sont-ils plus volontiers que les autres employés à la surveillance des animaux ?

— C'est naturel ; l'esprit s'occupe et dirige son action là où le portent ses sympathies.

— Pouvez-vous nous donner des détails sur la voie que suit l'esprit qui commence ?

— L'esprit qui commence débute par les êtres microscopiques et de là se dirige dans différents embranchements de la vie animale, qu'il serait sans intérêt de vous faire connaître et qui entraîneraient dans des développements interminables ; ce serait un cours complet d'histoire naturelle.

— L'idée de M. Pouchet sur la génération spontanée est donc exacte ?

— Elle est parfaitement exacte quant aux observations matérielles ; mais ni lui ni d'autres ne parviendront à constater la cause première qui est la molécule spirituelle qui s'essaye à vivre.

— Tous les esprits suivent-ils la même filière, et quelle puissance décide de celle qu'ils prennent ?

— Comment entendriez-vous que tous les esprits suivissent la même filière ? La variété des êtres est assez grande pour que vous dussiez penser que grande

aussi est la variété des filières par lesquelles ils passent. Quant à la puissance qui les décide à prendre une voie plutôt qu'une autre, c'est celle de Dieu lui-même, à qui, par dévouement, ils demandent toujours la plus périlleuse comme une faveur.

— L'esprit à l'état d'incarnation humaine garde-t-il quelque empreinte physique ou morale de sa dernière incarnation animale ?

— Un peu d'observation vous en convaincrait.

— Pourquoi l'homme a-t-il toujours horreur de la mort, à laquelle l'animal se résigne souvent avec douceur ?

— L'homme a conscience de lui-même et l'animal s'ignore.

— Avez-vous quelque chose à ajouter pour notre instruction ou quelque conseil à nous donner sur nos sujets d'étude ?

— Je sympathise beaucoup avec vos études, qui se rapprochent trop des miennes pour que je ne sois pas charmé de me mettre à votre disposition toutes les fois que vous aurez besoin de moi pour vous éclairer sur ce que je sais. L'étude de l'homme a fait ma préoccupation au point de vue des rapports de la forme extérieure avec le principe moral intérieur. Vous cherchez à vous instruire principalement sur ce dernier, vous avez raison ; mais ne négligez pas pour cela de diriger vos observations sur l'enveloppe qu'il habite. Quel que soit l'esprit qu'elle recouvre, quel que soit le masque

qu'il cherche à se composer, il y a toujours un ensemble qu'il ne peut modifier, un œil qu'il ne peut voiler entièrement, quelque contraction musculaire involontaire qui le trahit aux yeux de l'observateur attentif et studieux. Et quelque sincères et loyaux soyez-vous, il est toujours bon et utile de savoir juger les gens auxquels on a affaire, afin de vous mettre en garde contre les aigrefins, les hypocrites et les fourbes dont votre pauvre terre est si abondamment pourvue.

MADAME L*****.

— Étiez-vous coupable?

— Oui, pour mon malheur.

— Pourquoi avez-vous fait un semblable usage de votre intelligence?

— J'étais orgueilleuse, et je souffrais horriblement du contraste qui existait entre cette intelligence et la nature vulgaire de mon mari.

— Comment votre intelligence ne vous a-t-elle pas conseillé le repentir?

— Qui vous a dit que je ne me repens pas?

— Comment avez-vous eu cette force d'hypocrisie qui ne s'est jamais démentie?

— Je viens de vous le dire; l'orgueil chez moi était tellement intense, qu'il a amené la duplicité et l'hypocrisie qui m'ont fait jusqu'à mes derniers moments faire tout ce dont j'étais capable avec mon intelligence pour jouer l'innocence.

— Quelle épreuve aviez-vous choisie et qu'est-ce qui vous en a fait dévier?

— J'avais choisi une épreuve où cet orgueil, que je n'avais jamais pu vaincre, fût humilié en toutes choses.

Avec des goûts aristocratiques et élégants, je fus obligée d'avoir recours à des moyens humiliants pour me marier ; j'eus un mari vulgaire, je fus convaincue des actions les plus basses et les plus criminelles, et cependant je ne courbai pas la tête ; mais comprenant qu'en la relevant orgueilleusement, comme il était dans ma nature de le faire, l'indignation publique m'eût écrasée, je rampai comme le serpent, et employai tout l'art dont j'étais capable pour tromper ceux qui m'approchèrent et les convaincre de mon innocence ; j'y réussis en partie et je triomphai presque de l'opinion publique. Je mourus heureuse. Mais quel cruel réveil ! Et que cette victoire me coûte cher ! Que faire, pour me laver devant Dieu que je commence à comprendre, de tous les maux que mon indomptable orgueil a causés aux autres et à moi-même ! Je n'ose envisager l'avenir qu'il me faut aborder. Quelle vie d'humiliations et de profonde abnégation pourra jamais détourner la juste colère de celui devant lequel j'ai si longtemps refusé de m'incliner !

— Voyez-vous votre mari ?

— Je l'ai vu, il m'a pardonnée, et je fuis sa présence qui me torture.

— Quelle existence antérieure avait préparé votre dernière incarnation ?

— J'avais été supérieure d'un couvent de carmélites sous le règne de Louis XV, et j'étais d'une famille aussi célèbre par son nom que par son orgueil de

race; c'est tout ce que je puis vous dire; il y aurait de graves inconvénients pour mon repos à en dévoiler plus.

— D'où venait la sympathie que vous inspiriez à beaucoup de personnes?

— De l'art avec lequel je savais juger et apprécier les gens à première vue et à nager dans leurs eaux, et aussi de mon hypocrisie qui m'enseignait à jouer mon rôle avec talent.

— Aviez-vous connu votre mari dans une existence antérieure?

— En aucune façon particulière.

— Avez-vous déjà été évoquée?

— Je ne l'ai été qu'une fois et par des gens qui m'ont bien peu charitablement parlé.

— La présente évocation vous est-elle pénible? Peut-elle contribuer pour quelque chose à votre soulagement?

— Vous devez voir par la franchise avec laquelle je me dévoile à vous, que je juge votre cœur incapable de ce dont je me plains à l'instant. Je n'éprouve que du soulagement à confier mes souffrances à des gens qui ne les trouvent pas, comme ceux dont je viens de vous parler, un spectacle agréable pour ceux qui ont eu le bonheur de valoir mieux que moi; car j'ai été évoquée par de fervents catholiques qui enviaient le sort des justes qui, selon eux, me voyaient me tordre dans les tortures de l'enfer. Je les ai quittés sans les

désabuser, car je souffre plus encore qu'ils ne le pensaient.

— Vous aviez votre libre arbitre, pourquoi ne vous êtes-vous pas retirée?

— Je l'avais si bien que, dès que je connus leurs dispositions, je les abandonnai.

— Avez-vous reçu de quelque esprit supérieur des conseils sur le genre d'expiation qui vous conviendrait?

— Soyez convaincus qu'aussitôt qu'un esprit, quelque coupable qu'il soit, éprouve une lueur de repentir, il est assisté par un esprit, non supérieur, comme vous l'entendez, mais *qui lui est* supérieur; c'est tout ce qui lui est nécessaire.

— Nous prions Dieu de vous donner la force de vous purifier.

— C'est une pensée dont je vous remercie et dont j'avais été prévenue à l'avance. Ah! si avant ma dernière épreuve j'avais connu ce que je sais aujourd'hui, je n'en serais pas à l'épouvante que me cause l'expiation à laquelle je dois me résigner; car il faut que vous le sachiez à ma honte, ce n'est que le spiritisme qui vous éclaire qui m'a ouvert les yeux à moi-même, sans quoi j'eusse persévéré dans mon indomptable révolte contre la Providence; mais j'ai profité de ce que m'a mis à même d'apprendre ma première évocation; elle m'a fait bien souffrir; mais jugez combien cette Providence dirige les choses avec sagesse, cette évocation

m'a mise sur la voie des phénomènes que vous étudiez et que j'ai suivis avec un intérêt que vous comprendrez ; j'ai été éclairée et j'ai regretté le passé. L'avenir vengeur se dresse devant moi, mais derrière sa formidable figure j'aperçois la douce espérance qui me sourit et me montre le ciel.

V*** voit pendant l'évocation madame L*** ; elle est petite, un peu grasse, le teint brun et mat ; cheveux noirs, bandeaux plats et courts, yeux noirs, regard profond et anxieux, nez droit, mince du bout et légèrement retroussé, bouche pincée, menton un peu relevé.

Prosterné près d'elle est un prêtre en soutane et petit manteau ; il paraît anéanti.

DEUXIÈME ÉVOCATION.

— Revenez-vous parmi nous avec plaisir ?

— Je me proposais de répondre à votre première question par des remerciements bien sincères des prières que vous avez bien voulu adresser à Dieu pour l'esprit qui l'a si indignement méconnu. Oui, — je n'ose dire mes amis, — je suis heureuse de me trouver au milieu de gens qui n'appellent pas un esprit coupable pour l'accabler de leur mépris et de leur sévérité, même avant de savoir si le repentir n'a pas touché son cœur. C'est ainsi qu'il faut suivre les principes de

l'Évangile, et Dieu écoute plus favorablement la requête de ceux qui le prient avec ces sentiments, que l'anathème et la malédiction de ceux qui croient le satisfaire par des pratiques où l'extérieur seul prend part.

— Avez-vous toujours été femme?

— Toujours.

— Vous étiez, avez-vous dit, orgueilleuse; l'esprit qui a ce vice ne trouverait-il pas mieux à le satisfaire comme homme?

— Vous ne réfléchissez pas que, suivant votre raisonnement, il n'y aurait pas de femmes orgueilleuses, puisque tout esprit entaché de ce vice choisirait de préférence l'incarnation mâle pour le satisfaire.

— Est-ce vous qui avez donné l'idée de vous appeler?

— Oui, et cela arrive presque toujours ainsi; les esprits qui, comme moi, cherchent à profiter des leçons qui vous sont données, éprouvent souvent le désir de faire connaître leur repentir et de se réhabiliter à vos yeux; ils font alors leurs efforts pour inspirer à l'un de vous l'idée de les appeler.

— Puisque votre mari vous a pardonné, pourquoi souffrez-vous de sa présence?

— Ne comptez-vous donc pas avec les remords qui me déchirent? Cet homme était bon et je l'ai méconnu.

— L'avez-vous vu quand il s'est manifesté ici?

— Oui, et j'en ai souffert moins que d'habitude, car j'étais heureuse de sa présence à ma confession; c'était à ma demande qu'il était venu et c'était une expiation pour moi.

— Quel était le prêtre qui était près de vous?

— Celui-là souffre autant que moi; car c'est lui qui m'a lancée dans la voie d'hypocrisie où je suis entrée en écrivant mes mémoires; il m'avait promis un pardon que la justice de Dieu ne pouvait ratifier.

— Pouvons-nous l'évoquer?

— Oui, certainement, mais ne le faites pas ce soir; il ne pourrait se communiquer; il a de poignants remords; le fonds était bon chez lui, et c'est l'éducation qui l'avait fait ce qu'il était; une nature assez bonne, mais privée d'un jugement droit, avait été faussée par l'éducation cléricale. Voyez les déplorables effets : d'une nature essentiellement mauvaise, mais intelligente, comme la mienne, et d'une autre, bonne, mais peu avancée au point de vue intellectuel, comme la sienne, nous sommes arrivés tous deux par des voies différentes à peu près au même état; moi, en faisant volontiers le mal qu'il me conseillait et duquel il supporte en partie la responsabilité; car s'il a trouvé en moi une élève assez docile, sans lui, malgré mes mauvaises dispositions, je n'eusse pas ajouté au crime excité par l'orgueil, cette hypocrisie qui l'a aggravé.

— V*** vous trouve une expression de physionomie qui ne lui inspire pas de sympathie.

— C'est un sentiment que j'ai inspiré tant de fois, — quoique j'en aie inspiré aussi de contraires, — que je ne m'en étonne et ne m'en offense pas. Du reste je suis ici telle que j'étais pendant ma vie et vous ne voyez pas mon esprit tel qu'il est actuellement. Je demanderai à Dieu de me faire voir avec les modifications que mes regrets ont dû apporter en moi.

— Vous nous avez fait, outre celle-ci, des réponses qui dénotent des connaissances qui ont lieu de nous étonner; sont-elles bien de vous?

— J'ai étudié avec fruit, et bien que je ne sois pas seule ici et que des esprits que je respecte soient là pour répondre au besoin, je vous ai répondu de moi-même. J'ai beaucoup à acquérir moralement; mais, vous le savez, quand l'esprit intelligent a compris, il va vite. Je vous remercie et espère vous donner des preuves de mon progrès.

V*** voit M. L***, qu'elle avait vu aussi la première fois. Il est gros et court; il paraît bon, commun et matériel. Il a la face courte, le nez aquilin, les favoris et les cheveux grisonnants.

LE PRÊTRE DE MADAME L***.**

— Quelles raisons aviez-vous de pousser madame L***** à dissimuler comme elle l'a fait ?

— D'abord je dois vous avouer que j'avais subi la fascination qu'elle exerçait sur tant de personnes ; je l'aimais, et sans espérer la purifier devant Dieu, je la voulais réhabiliter devant les hommes. Les principes de la société de Jésus, à laquelle j'étais étranger, mais qui ont été adoptés en grande partie dans l'enseignement ecclésiastique, surtout dans l'enseignement oral, m'autorisaient, selon moi, à lui conseiller de tout faire pour ne pas être une cause de scandale ; car c'est surtout parmi nous qu'il est admis que péché caché est à moitié pardonné, à la condition qu'il nous soit révélé.

Vous vous indignez à juste titre des vices et de l'hypocrisie dont les prêtres donnent de si fréquents exemples, malgré tout l'intérêt qu'ils ont et tous les soins qu'ils prennent à éviter le scandale qui les déshonore ; mais, croyez-le bien, il est parmi ces coupables bon nombre d'hommes bien à plaindre, qui fussent restés honnêtes et vertueux dans la vie normale. Lancés jeunes et sans expérience au milieu des tentations les

plus brûlantes, en contact avec l'innocence qui se dévoile, avec le vice ingénu qui se laisse surprendre, quelle puissance sur soi-même ne faut-il pas pour résister? — Un saint s'y perdrait! Aussi soyez bien convaincus que s'il est parmi les prêtres, parmi les hommes qui ont eu la présomptueuse prétention d'être les pasteurs des âmes, s'il est de grands criminels qui devront expier d'autant plus sévèrement leurs fautes qu'ils avaient la mission de guider les autres, la cause première du mal, le vice d'origine, réside dans des institutions radicalement opposées à ce qu'elles devraient être, dans l'orgueil et l'ambition de ceux qui disposent de leur sort et dirigent leur éducation. J'avais du cœur, mais les qualités qu'il renfermait avaient été étouffées; je manquais de sens, et j'en arrivai à être persuadé que le scandale était pire que le crime, et cela par une interprétation vicieuse de l'Évangile : *Malheur à celui par qui le scandale arrive!* Avec des opinions comme celles-là on arrive vite à l'hypocrisie, surtout quand la confession vous ouvre la ressource d'un aveu à Dieu par l'intermédiaire du prêtre qui vous en absout toujours.

— N'aviez-vous donc pas de foi pour avoir enseigné ce que vous avez enseigné?

— Je n'avais que la foi en Dieu, et pour le reste, le doute; mais n'oubliez pas que j'avais le jugement faussé et que je ne croyais pas mal agir... Après ma mort j'ai été cruellement désabusé. Comme je n'avais

jamais eu l'intention de faire le mal, j'ai été immédiatement éclairé par des esprits qui m'ont montré l'abîme dans lequel j'avais précipité cette pauvre femme, au lieu de lui conseiller un repentir efficace. Aussi ai-je été atterré, anéanti, et me suis-je dévoué à elle pour faire tout ce qui dépendra de moi afin de l'améliorer et effacer le mal dont je me suis rendu coupable envers elle ; j'y parviendrai, je le sens ; je ferai son éducation morale, elle fera mon éducation intellectuelle, et c'est ainsi qu'aura commencé entre nous une sympathie qui se continuera pendant les voyages que nous entreprendrons à travers les siècles pour nous perfectionner.

— Pourquoi aviez-vous embrassé l'état ecclésiastique ?

— Par ignorance ; j'avais le désir du bien, et ce choix vous prouve, comme je vous l'ai dit, que je manquais de jugement. Pour qu'un prêtre accomplisse dignement sa mission, il lui faut d'abord un avancement moral assez grand pour qu'il puisse résister aux terribles épreuves auxquelles le soumet sa situation contre nature ; il faut qu'il réunisse à cet avancement un avancement intellectuel assez grand pour que, homme fait, il puisse discerner la vérité de l'erreur, s'affranchir de celles avec lesquelles il a été bercé, et avoir le bon sens de restreindre son enseignement uniquement à l'Évangile. En connaissez-vous beaucoup de semblables ?

— Votre langage dénote plus d'avancement que

vous n'en accusez; êtes-vous aidé, ou est-ce le résultat de l'enseignement de madame L*****?

— C'est le résultat de son enseignement; comme le progrès qu'elle vous a manifesté est le résultat du mien, nous avancerons vite, je vous l'assure, appuyés ainsi l'un sur l'autre.

— Qu'étiez-vous dans votre avant-dernière existence?

— J'étais un simple cultivateur breton, fort religieux, comme ils le sont presque tous; pour moi, le prêtre était le type du bien et de la vertu; je n'avais pas pénétré dans la coulisse.

JACQUES BRODIN¹.

(Spontanément.)

Plan ! plan ! rantanplan ! rrrrrran !

— Nous demandons une communication spontanée.

— Vous en abusez, bourgeois.

— Nous prions les bons esprits de nous dire quelque chose ?

— Je crois, bourgeois, que vous les avez chassés nonobstant et subséquemment.

— Qui es-tu ?

— Qui que je suis ? Et vous ?

— Qui t'a attiré ici ?

— Le tapage ;... rrrran !

— Pourquoi te mêles-tu à nous ?

— Je me distrais comme je peux.

— Quel est ton état moral ?

— Je suis assez content de votre bavardage et d'être débarrassé de ma peau.

— Comment as-tu perdu la vie ?

— J'ai perdu la vie en mourant.

— Dans quel pays ?

1. Nous insérons cette communication comme spécimen de celles qu'on peut s'attirer par défaut de recueillement.

- Dans le pays du pape.
— Étais-tu Français, Italien ou Autrichien?
— Oui.
— Quel était ton pays?
— La France, toujours.
— Tu étais donc au siège de Rome?
— Au siège du pape, ne confondons pas.
— Comment ! au siège du pape?
— Vous êtes bouché, bourgeois ; qu'est-ce qu'on assiège et qu'on a assiégé dans ce pays-là?
— Mais ce n'est pas le pape !
— Oh ! c'te bêtise.
— Enfin, quand es-tu mort ?
— A la bonne heure donc ! C'est l'année dernière.
— En te battant ?
— Non, je suis mort de la colique.
— Comment te nommais-tu ?
— Jacques Brodin.
— Jure au nom de Dieu que c'est bien ton nom ?
— Est-ce que vous êtes mon héritier ?
— Quelle était ta profession ?
— Ce n'est pas malin à deviner ; j'étais tapin et c'est moi qui corrigeais la générale.
— Que veux-tu dire par-là ?
— Je la battais.
— Désires-tu rester toujours ce que tu es ?
— On se dégoûte de tout.
— Ne connais-tu pas le progrès de l'esprit ?

— Je ne serais pas fâché de le savoir, car je ne m'en doute pas beaucoup et je me fais difficilement une idée d'un bonheur plus grand que celui d'avoir la conscience tranquille, ne plus avoir ni faim, ni soif, ni... les conséquences; ne jamais avoir envie de dormir, aller comme le vent sans se fatiguer; s'il y a quelque chose de mieux, vous êtes bons enfants, eh bien! dites-moi-le.

— Tu peux, par des existences successives, arriver en progressant jusqu'à Dieu, le désirerais-tu?

— Oui... mais attendez donc... il faudrait y penser un peu... et je ne serais pas fâché de goûter encore quelque temps au gâteau que j'ai sous le nez; après cela, s'il faut encore se fourrer dans une gainne pour faire plaisir au bon Dieu qui est si bon, si bon, ma foi! on le fera; seulement je lui demanderai d'habiter un pays où il n'y a pas de pape.

— Est-ce à l'état d'esprit que tu l'as étudié?

— Avant et après.

— Qu'as-tu donc vu à Rome pour parler ainsi?

— Vous ne vous doutez guère de ce que peut voir et entendre à Rome un tambour un peu malin et très-Parisien.

— Tes parents sont donc à Paris?

— Curieux!

— N'as-tu rien à leur faire dire?

— C'est détourné, mais ce n'est pas plus malin.

— Es-tu content d'être venu ici?

— Très-content; nous avons ri un peu et cela ne nous a fait mal ni aux uns ni aux autres, et je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

— Quelle est ton opinion sur la prière?

— Ne riez pas de ces choses-là; voilà mon opinion.

— Serais-tu content qu'on prie pour toi?

— La prière ne nuit jamais; mais je vous avoue que je connais de pauvres diables d'esprits qui en ont plus besoin que moi et à qui je céderais bien mon tour, quitte à arriver trop tard à l'appel et à faire quelques jours de salle de police.

— Ne serait-ce pas en punition de notre manque de recueillement qu'on t'aurait envoyé ici?

— Oui, mon ami, vous avez mis le doigt dessus.

— Veux-tu nous donner quelques conseils?

— Vous êtes trop forts pour que je me permette de vous adresser mon boniment; mais si le bourgeois tient à une improvisation, je me ferai un plaisir de lui conseiller d'en faire une lui-même, et rrrrrran!

— Veux-tu nous indiquer un des esprits souffrants dont tu nous as parlé?

— Ah bien! c'est bien... évoquez mon frère, qui ne s'est pas bien conduit à Paris, pas bien du tout... vous verrez... il s'appelait François. Priez pour lui d'avance; tenez!... sans cela vous ne pourrez rien en tirer.

LACENAIRE.

— Pouvons-nous évoquer Lacenaire ?

— Vous le pouvez ; mais tenez-vous sur vos gardes pour ne pas vous laisser surprendre par ses sophismes.

PREMIÈRE ÉVOCATION.

— Quelle est votre situation ?

— Je suis comme tous ceux qui ne sont pas pressés de revenir jouir des bienfaits de la civilisation ; je me tiens où je suis.

— Nous vous avons appelé dans le but de nous instruire et de vous être utile.

— Dans le but de m'être utile ? A quoi ?

— Celui qui a été frappé par les lois sociales ne doit pas être heureux ?

— Pourquoi donc, pas heureux, je vous prie ? Est-ce parce que je n'ai plus à me creuser le cerveau pour trouver les moyens de pourvoir à une existence à laquelle a droit tout être vivant sur la terre ?

— Vous devez être malheureux, si on vous juge par votre dernière vie ?

— Encore une fois, pourquoi voulez-vous que je sois malheureux ? Parce que je suis tombé entre les

main du plus fort? Je ne vois là qu'une partie perdue.

— D'après votre réponse, vous ne paraissez avoir aucun repentir?

— Ah ça! mais vous êtes tannant avec votre repentir : repentir de quoi? J'ai mal joué, j'ai perdu, j'ai manqué d'adresse, voilà tout; je regrette mes bévues, mais je n'en souffre pas.

— Avez-vous été longtemps avant de vous rendre compte de votre situation dans le monde des esprits?

— Ah! pour ça, oui!... je ne sais pas trop si je m'en rends bien compte, même aujourd'hui. Tout ce que je sais, c'est qu'à mon grand étonnement j'ai reconnu que tout ne meurt pas, et c'est ce dont je ne pouvais me rendre compte dans les premiers moments; j'ai été très-longtemps à me convaincre que mon corps n'existait plus.

— Qui vous a poussé au crime?

— Toujours les mêmes préjugés! Crime!... Quel crime y a-t-il donc à débarrasser un esprit de ce corps qui exige de sa part tant de travail, de peine et de sacrifices? Je suis reconnaissant au bourreau qui m'a débarrassé du mien.

— Ce ne sont pas les principes d'une société civilisée que vous professez là?

— La belle chose que votre société, qui comble d'honneurs d'une main le fait qu'elle flétrit de l'autre!

— D'où vous venait la haine que vous aviez contre la société?

— Ma haine était fort légitime, car la société que vous admirez et que vous respectez est odieuse, féroce et stupide. Comment! sous vos yeux, elle poursuit avec la rigueur la plus implacable le malheureux que l'ignorance, la détresse et la faim ont poussé à dérober de quoi se nourrir, et même à ôter la vie à son semblable pour conserver celle de sa femme et de ses enfants; d'un autre côté, elle n'a que de l'admiration, des honneurs à décerner, des statues à élever pour celui qui, trop lâche pour chercher dans sa propre force les moyens de satisfaire ses passions, envoie des milliers d'hommes s'entr'égorger froidement sans y être poussés par la faim ou la haine! Ah! en vérité, il faut être de bonne composition pour admirer une semblable perfection et ne pas se révolter contre une aussi monstrueuse organisation! Je ne sais pas s'il y a là, comme dans beaucoup d'autres questions, quelque chose de caché qui expliquerait tout ceci; mais jusqu'à présent je n'y ai trouvé que dégoût, amertume et colère.

— Votre intelligence ne vous a donc servi qu'à voir le mauvais côté de la société?

— Je ne sais si elle en a un bon; mais, dans tous les cas, le mal l'emporte tellement sur le bien, qu'il m'a crevé les yeux.

— Quelle était la cause du cynisme que vous montriez dans vos crimes?

— Ma foi! je ne sais pas trop; j'étais exaspéré et je

voulais témoigner mon mépris à ceux qui devaient chercher à me persécuter.

— Les cris de vos victimes n'ont-ils jamais troublé votre conscience?

— Je mentirais si je n'avouais pas que j'en ai été quelquefois ému, par faiblesse, peut-être, que sais-je! Mais le raisonnement effaçait cette impression; je me disais qu'après tout ce n'était qu'un moment à passer, pas plus redoutable que celui qu'on passe volontairement quand on se fait arracher une dent; car il faut que vous sachiez que si la vie d'un homme n'était rien pour moi, je faisais en sorte d'abréger sa souffrance.

— Avez-vous jamais eu la pensée qu'un jour Dieu vous jugerait?

— Ah! Dieu, c'est autre chose; quand il me sera bien prouvé qu'il y en a un qui tolère tout ce que font les hommes, je ne sais pas s'il aura le droit de me juger.

— Ignorez-vous que pour racheter ses fautes il faut demander à Dieu une vie d'épreuves?

— Je sais que j'ai déjà vécu bien misérablement et que je n'ai jamais senti s'appesantir sur moi qu'une main écrasante, celle de ce que vous appelez le malheur et le crime, et que d'autres appellent le diable! Quand j'aurai senti les effets d'une influence contraire, je ne sais ce que j'en penserai, mais jusqu'alors je n'ai pas lieu d'y croire.

— Vous doutez de Dieu! Ne voyez-vous pas autour

de vous les marques de sa puissance, dont votre immortalité est une preuve?

— Assez de forfanterie ; je dois vous avouer franchement que depuis peu j'ai fait des réflexions qui me préoccupent beaucoup. Je ne vous parlerais pas ainsi si je ne voyais en vous un désir qui me paraît sincère de me faire du bien. Vous me plaignez? donc je ne me suis pas trompé en pensant que si je voyais les choses sous un jour aussi sombre, si je n'avais d'intelligence que pour le mal, c'est que sa cause m'échappe. S'il y a un Dieu, je n'ai pas besoin de vous dire que ma conviction est qu'il doit être bon ; et alors, pourquoi tout ce mal? Il y a là un mystère qui fait mon désespoir depuis bien longtemps. C'est cependant son obscurité qui m'a poussé où je suis. Pouvez-vous m'aider à trouver le nœud de ce terrible secret? Je désespère d'y arriver par moi-même ; car si cela était possible, il me semble que j'y serais parvenu ; il me manque quelque chose : mais quoi?

— Avez-vous jamais pensé à le demander à Dieu lui-même?

— Non, je l'avoue ; et si c'est là le secours qu'il me faut pour être aidé dans mes recherches, je crains de n'y pas croire assez pour qu'il me soit accordé si je le demande.

— Vous n'avez donc jamais réfléchi sur la mission du Christ, qui nous dit de nous aimer les uns les autres?

— Comment voulez-vous que je me sois préoccupé des paroles d'un homme à l'existence duquel ne croient même pas certains de ceux qui sont chargés de les enseigner? — Car j'en ai connu de tels.

DEUXIÈME ÉVOCATION.

— Pouvons-nous faire la deuxième évocation de Lacenaire, qu'il nous a été conseillé d'ajourner à cause de son trouble?

— C'est encore un peu tôt; mais cependant, faites-le comme étude.

Lacenaire répond à l'évocation avec une écriture violemment agitée, et, en affirmant son identité, écrit le nom de Dieu très-correctement, mais avec une difficulté et une lenteur infinies qui me font éprouver une fatigue douloureuse.

— Ah! qu'il m'a fallu de force et d'énergie pour vaincre mon émotion et écrire sans trembler le nom redoutable de celui que j'ai méconnu! Je vous remercie, vous qui m'avez mis sur la voie de la vérité et qui n'avez pas reculé pour tendre la main à un monstre et prier pour lui; mais, je vous en conjure, pour moi et pour le médium, ne m'en demandez pas plus aujourd'hui.

TROISIÈME ÉVOCATION.

(Huit jours après.)

— Depuis que nous avons prié pour vous, avez-vous fait des réflexions sur votre position ?

— Ah ! mon Dieu ! si j'y ai réfléchi ? Je n'ai pas eu d'autre pensée.

— Vous doutiez de Dieu : qu'en pensez-vous aujourd'hui ?

— Ne me rappelez pas mes paroles sacrilèges, que des torrents de larmes n'effaceront pas.

— Comprenez-vous actuellement toute la gravité de vos fautes ?

— Comment vous dirai-je ? que je suis assez heureux, ou assez malheureux pour la comprendre ?... heureux de ne pas persister dans mon aveuglement, mais bien malheureux à la vue des monstruosité que j'ai commises et de l'exemple que j'ai donné ! On m'a fait comprendre que ce Dieu que je blasphémiais, que ce père indulgent laisse à son enfant les moyens de réparer les désastres de son passé ; que ce mal, si prodigieusement fort que je ne croyais qu'à lui, est impuissant à arracher à tout jamais une seule créature des bras du Créateur ; je vois les souffrances qu'a bien réellement éprouvées l'esprit innocent par excellence,

le véritable agneau de Dieu ;... et je me demande ce qu'il y a de possible pour racheter mes crimes? Que dois-je endurer, mon Dieu! De quelle terreur ne suis-je pas saisi à la pensée de ce qui me sera imposé, ou du choix qui me sera laissé! Oh! priez, je vous en conjuré; demandez pour moi la force, car je ne reculerai devant rien; mais cette force, l'aurai-je, avec ma mauvaise nature, une fois le souvenir perdu?

— Croyez que votre repentir amènera à votre aide de bons esprits,

— Je le crois d'autant plus que j'en ai déjà senti les effets, et qu'un commencement, une lueur de repentir a seul amené mon évocation.

— Comprenez-vous que nos études puissent être de quelque utilité à ceux qui souffrent?

— Cela ressort évidemment de ma réponse précédente.

— Aviez-vous choisi comme épreuve l'existence que vous venez d'accomplir, espérant résister à l'esprit du mal?

— Pas le moins du monde; je ne connaissais pas encore le désir de réparer des fautes dont je m'inquiétais peu, et je m'étais incarné pour jouir de la vie matérielle.

— Pourquoi n'aviez-vous pas choisi une famille riche?

— Parce que les moyens de le faire ne m'avaient pas été accordés,

QUATRIÈME ÉVOCATION.

— Pouvons-nous évoquer Lacenaire ?

— Vous ferez d'autant mieux, qu'il a besoin de s'éclairer près de vous de choses qu'on lui a conseillé de vous demander.

— Quel est le résultat de vos réflexions depuis que nous vous avons appelé ?

— Il a été, d'abord, de calmer le désespoir et l'agitation auxquels j'étais en proie, en me faisant comprendre l'immensité et l'infini de la bonté divine. Je suis plus paisible dans mon chagrin et dans mes remords, qui n'en sont pas moins profonds ; mais j'ai de l'énergie, je l'ai assez prouvé dans le mal ; j'ai pris aujourd'hui la ferme et inébranlable résolution de l'employer pour le bien ; je crois pouvoir vous affirmer que sous fort peu de temps, — quand j'aurai pu avec sang-froid étudier les conditions qu'on me conseille d'étudier, — il me sera laissé un choix de circonstances dans lesquelles je pourrai expier mon passé. Déjà je balance entre deux existences de nature différente, et je serais bien aise d'avoir votre avis ; il s'agit, ou de prendre une vie d'épreuves, où je me trouverais exposé aux tentations du crime ; cela ne m'effrayerait pas trop, parce que les causes qui m'y ont poussé dans

cette vie, — et dont la principale était l'ignorance du point de départ du mal, — n'existent plus pour moi. L'autre serait une vie de dévouement consacrée à sauver les hommes, à leur conserver la vie au lieu de la leur ôter, une existence de sauveteur ou quelque chose d'analogue ; il me semble que celle-ci serait plus utile, quoique moins périlleuse : qu'en pensez-vous ?

— Il nous paraît certain que celle-ci serait préférable ; mais ne serait-il pas plus méritoire de choisir une existence mixte, où vous puissiez être exposé à la tentation du crime, tout en vous dévouant et en vous sacrifiant pour les autres ?

— Ce que vous venez de dire est un trait de lumière ! Oui, j'espère que cette demande que j'adresserai à Dieu me sera accordée, et si je ne craignais de m'exposer au péché d'orgueil, je jurerais à l'avance que je sortirai vainqueur de cette épreuve ; oui, certes, ce sera pour moi une lutte honorable : faire le bien malgré la tentation du mal, et des circonstances qui favoriseront l'impunité, me rendre utile à mes semblables quand je pourrais leur nuire, ce sera là un vrai mérite qui effacera chez moi le passé... C'est un autre qui vous approuve par mon intermédiaire, soyez bénis, je suivrai votre conseil.

— Avez-vous cherché à faire comprendre à vos compagnons de débauche qu'ils pouvaient, comme vous, chercher à racheter leurs crimes ?

— Oh ! ne pensez-vous pas que, sans égoïsme, j'ai

assez de m'occuper de moi, et qu'il ne m'appartient pas encore de faire de la morale aux autres? Je n'ai pas encore acquis assez d'autorité pour cela; après mon expiation, il est probable que je l'essayerai; mais maintenant, mon Dieu!

— Avez-vous quelque chose à ajouter pour notre instruction?

— Je n'ai pas besoin de vous en dire beaucoup pour vous faire remarquer l'admirable sagesse qui préside à la vie de l'esprit; mon histoire vous en est une preuve. Le désir de savoir, égaré par l'orgueil, m'avait conduit dans un abîme, quoique je ne fusse pas dénué d'intelligence. Ce sot orgueil m'avait retenu jusqu'ici, et empêché de m'adresser, pour être éclairé, à Celui seul de qui vient la lumière. Vous m'avez conseillé de le faire, et, aussitôt votre conseil suivi, malgré ma profonde indignité, mon désir de connaître la vérité sur la question qui était le point de départ de mes erreurs a été satisfait. Le Père, vers lequel je tendais mes bras suppliants, m'a envoyé la lumière, et je ne suis plus le même esprit; d'un monstre en horreur à l'humanité qui n'a pas connu le vrai mobile de mes actions criminelles, je suis devenu un être animé du plus ardent désir de s'améliorer: et qu'a-t-il fallu pour cela? Une lueur de foi et d'espérance, et votre charité.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

— Êtes-vous content de votre nouvelle situation ?

— Je ne puis qu'être heureux d'avoir accompli ma tâche.

— Comment vous a apparu, à votre rentrée, le monde des esprits ?

— Comme une chose à laquelle j'étais parfaitement habitué, comme un séjour que j'étais charmé d'habiter désormais sans lacune pendant quelque temps.

— Vous êtes-vous de suite reconnu après votre mort ?

— Ce que je viens de vous dire vous le prouve, car je m'y trouvais régulièrement toutes les nuits.

— Vous occupiez-vous de sciences à l'état de dégagement nocturne ?

— Comme tous, je m'occupais des questions qui faisaient le sujet de mes préoccupations pendant la veille.

— En aviez-vous conscience au réveil ?

— Pas la moindre,

— Veniez-vous d'un monde supérieur à la terre ?

— J'avais vécu précédemment sur Uranus.

— Étaient-ce les mêmes recherches qui vous occupaient ?

— Oui, voici plusieurs existences que j'y consacre, et celle que je viens de finir ne sera pas la dernière.

— Y a-t-il quelques analogies entre les animaux terrestres et ceux qui vivent sur Uranus?

— Il y a, sur Uranus comme sur tous les mondes où pénètre l'animal, des espèces qui sont connues sur terre; mais il en est aussi qui viennent d'autres mondes et que vous ne connaissez pas.

— Est-ce sur Uranus ou sur terre qu'il y a le plus de races différentes d'animaux?

— Naturellement sur la terre. Il est des êtres qui ne servent que d'échelons à l'esprit pour parvenir à des races plus élevées et qui ne quittent pas les mondes inférieurs : ceux-là sont plus nombreux sur terre; mais sur Uranus et les mondes plus élevés, les animaux utiles sont en plus grand nombre.

— Par cette réponse, ne doit-on pas entendre que les animaux nuisibles à l'homme n'existent plus sur Uranus?

— Cela va sans dire.

— Pourriez-vous nous expliquer la cause des prédilections de l'esprit animal pour telle ou telle latitude plutôt que pour une autre, comme celle de l'ours blanc pour les régions polaires, et du lion pour les contrées tropicales?

— Cette prédilection est instinctive, l'esprit animal se porte attractivement où il a des chances de vivre

selon ses goûts et de rencontrer les conditions indispensables pour soutenir son existence.

— Cependant il nous semble que les animaux des pôles trouveraient plus facilement leur nourriture sous une latitude moins froide ?

— Croyez bien que, s'il en était ainsi, ils émigraient comme le font ceux que les changements climatiques éloignent des lieux où ils vivent.

— Vos paroles actuelles ne contredisent-elles pas vos opinions terrestres ?

— Vous vous trompez étrangement, puisque je vous dis qu'il en est qui vont chercher ailleurs des conditions d'existence que je ne prétends pas le moins du monde être *identiques* avec celles qu'ils quittent, mais qui peuvent tout simplement les remplacer; je n'aurais jamais songé à acclimater l'ours blanc dans les déserts d'Afrique.

— Quel a donc été votre but en fondant la société géologique d'acclimatation ?

— Mais il est bien clair et bien simple : c'était de nous faire jouir des bienfaits qu'apportent avec elles des espèces nouvelles qui peuvent parvenir à remplacer, par les moyens d'existence que nous leur offrons, ceux qu'ils trouvaient dans leur pays natal, ce qui n'implique pas le moins du monde que ces tentatives puissent toujours réussir, ni qu'il soit toujours sage de les essayer.

— Ces différences de prédilections des animaux pour

habiter des contrées qui leur sont favorables, existent-elles dans les mondes supérieurs?

— Vous savez qu'en général, plus les mondes sont avancés, moins les différences climatériques sont prononcées; il en est même où elles n'existent pas.

— A quoi doit-on attribuer la disparition de certaines races d'animaux qui existaient autrefois sur notre globe et qui n'ont point été remplacées par d'autres?

— A ce qu'elles sont devenues inutiles. Sur un monde jeune, de puissants et gigantesques végétaux doivent absorber les gaz que les opérations chimiques de sa formation ont mis en liberté; lorsque ces végétaux ont rempli leur rôle, il est nécessaire qu'ils soient absorbés par des animaux également gigantesques, qui sont à leur tour dévorés et anéantis par les espèces carnassières qui font alors leur apparition.

— Parmi les grands animaux existants actuellement, s'en trouve-t-il qui disparaîtront plus tard?

— Non, ceux qui restent ne sont pas nuisibles à l'homme, et doivent être conservés comme germes pour d'autres mondes nouvellement formés, après avoir quitté la terre lors de sa transformation. D'autres espèces qui vous manquent sont ainsi conservées sur d'autres globes.

— Avec l'amélioration des races animales, verra-t-on, dans la suite des siècles, surgir des races nouvelles plus utiles?

— Il y aura des croisements qui produiront, non de nouvelles races, mais des variétés d'une grande utilité.

— Faut-il supposer que toute une race d'animaux carnassiers, après avoir fait disparaître les animaux gigantesques, aurait disparu à son tour ?

— Si vous aviez étudié un peu l'histoire du globe, vous verriez que l'apparition de l'homme est venue à son tour refouler et détruire les espèces carnassières ; le sol que vous foulez aux pieds en était couvert autrefois.

— Les débris d'animaux anciens que l'on a découverts jusqu'ici représentent-ils tous ceux qui ont existé autrefois, ou y a-t-il des espèces qui sont restées inconnues à l'homme ?

— Permettez-moi de vous dire que j'ai déjà répondu à des questions qui sont du domaine des études de l'homme ; c'est pour le faire avancer dans cette voie que je suis venu vivre parmi vous ; mais comme esprit, je ne puis empiéter sur le résultat de vos travaux à venir. Toute la croûte du globe est loin d'avoir été explorée, et je puis vous dire qu'il reste encore bien des choses à découvrir. Vous avez entr'ouvert la porte de toutes les sciences, mais vous n'êtes pas encore bien avancés dans leur étude, quoi que vous en puissiez croire.

— Dans le règne végétal, y a-t-il quelques espèces appelées à disparaître ?

— Il y en a d'inutiles qui, sans disparaître entièrement, ne resteront plus que comme spécimens; beaucoup d'espèces nuisibles seront anéanties, et beaucoup d'une utilité médiocre seront perfectionnées.

— Et parmi les insectes ?

— Je vous ai donné des documents d'ensemble; maintenant, si vous voulez prendre chaque espèce isolément, j'y renoncerais, cela est impossible.

— Quelle est, actuellement, votre opinion sur le monde savant de notre terre ?

— Oh! oh! c'est bien grave! Je répugne beaucoup à frapper sur mes confrères, d'autant plus que mes coups pourraient rebondir sur moi; vous pouvez les apprécier vous-mêmes et comparer leur science, si souvent nulle, avec ce qui vous est enseigné; plaignez ceux qui repoussent les grandes vérités de l'âme, mais respectez leurs efforts: ils sont toujours utiles à quelque chose.

— Que pensez-vous maintenant du spiritisme ?

— Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, mais les efforts que j'ai faits pour me rendre utile doivent vous faire penser que, si je ne le connaissais que vaguement, et sous un faux aspect comme homme, je sais l'apprécier comme esprit.

— En conséquence, vous avez beaucoup progressé dans votre dernière existence ?

— Il ne m'appartient pas de vous satisfaire sur cette question.

— Nous vous remercions d'avoir bien voulu vous communiquer à nous.

— Vous n'avez pas à me remercier de ce qui a été pour moi un devoir en même temps qu'un plaisir et une étude. Soyez convaincus que l'esprit qui cherche à faire avancer ses frères ne peut éprouver que du bonheur à venir à l'appel qui a pour but de s'éclairer; mais, si vous me permettez de vous donner un conseil, préparez des questions de cette nature à tête reposée, pour éviter d'en adresser qui sont du ressort des études humaines; nous ne *devons* pas y répondre, malgré le désir que nous donne l'habitude que nous avons de le faire; j'ai même été, ce soir, un peu loin avec vous sous ce rapport.

EDGAR POE.

— Quelle est votre situation actuelle ?

— Je suis l'esprit le plus heureux que vous puissiez imaginer, errant par tous les lieux où je puis m'instruire,

— Pourriez-vous nous préciser votre état immédiatement après votre mort ?

— Il a été, pour moi, la continuation de celui où je me trouvais très-souvent pendant ma vie. Doué d'un très-facile dégagement que je provoquais souvent en engourdissant mes sens par l'ivresse, il n'avait rien d'insolite pour moi ; il était plus complet et ne m'a pas surpris autrement.

— Qui vous poussait à écrire les choses bizarres que vous avez écrites ?

— Des souvenirs assez précis que me permettaient de conserver des organes disposés pour cet usage ; mais emporté par mon imagination et ne connaissant pas toute la vérité, je les accommodais de la façon que je croyais plus propre à frapper l'attention du public et j'ai souvent, dans les écarts de cette imagination vagabonde, rencontré beaucoup plus juste que je ne croyais.

— Que pensez-vous maintenant du magnétisme?

— Je pense que ce que j'en ai écrit était souvent vrai, souvent impossible, mais que vous ne connaissez pas encore la force que vous possédez en lui. Il vous permettra dans l'avenir des résultats qui dépasseront tout ce que vous pouvez imaginer.

— Quelle est la cause de la différence du mouvement spirite entre l'Amérique et la France?

— En Amérique, on ne pense pas; on court, on volé et on trafique. En France, on aime, on réfléchit et on juge. Les esprits vont où ils ont des sympathies.

— Pourquoi, comme chez vous, rencontre-t-on si souvent des idées presque spirites chez des hommes qui se livrent à l'intempérance?

— Je viens de vous le dire tout à l'heure, l'homme, ou plutôt l'esprit, est si heureux de se dégager de sa prison, que lorsqu'il possède cette faculté dont il n'est pas le maître, il cherche à la provoquer quand le hasard lui a fait découvrir que l'ivresse la facilite. Pour l'esprit avancé comme pour celui qui lui est inférieur, c'est l'oubli des misères terrestres et c'est un moment de liberté.

— Pouvez-vous nous révéler quelque-une de vos existences antérieures?

— Je ne puis vous révéler de mes existences antérieures que ce qui concerne celle qui précéda une existence où vous m'avez connu. J'ai été un pauvre musicien ambulancier. J'ai parcouru une partie du

monde civilisé, recueillant çà et là quelques heureuses pensées sur la vie future que laissaient tomber de leurs lèvres des hommes qui savaient découvrir mes aspirations vers cet ordre d'idées. J'ai beaucoup pensé dans cette vie, et quand je m'e réincarnai, je demandai la faveur d'être doué de cette faculté de communiquer facilement avec le monde invisible; mais malheureusement le moyen factice que j'ai employé dans cette vie, en rendant l'exercice de cette précieuse faculté plus fréquent, l'a altérée dans un autre sens en altérant aussi mes organes matériels dans leurs rapports avec les organes fluidiques. Sans quoi, au lieu de me borner à écrire des choses fantastiques et sans aucune utilité au fond, j'eusse pu écrire les résultats des recherches que je m'étais proposé de faire en psychologie.

J'ai donc manqué ma mission sous ce rapport; mais j'ai été jugé avec indulgence, car si je n'ai pas fait grand bien, je n'ai fait aucun mal. Il me sera permis très-prochainement de m'incarner pour prendre part à la propagation du spiritisme, et je compte bien, cette fois, résister aux entraînements qui m'ont empêché de réussir.

A*****.

— Quelle est votre situation ?

— Il ne manque rien à mon bonheur, mon cher ami, que de voir ma pauvre femme aussi heureuse que moi, et, comme moi, débarrassée des souffrances qui accompagnent la vieillesse ; mais je me console de ce chagrin par la conviction où je suis que nous ne tarderons pas beaucoup à être réunis. Je veux ajouter mon témoignage à ceux que vous avez reçus sur le soulagement considérable qu'éprouve, à sa rentrée dans le monde *véritable*, l'esprit qui a eu connaissance du spiritisme quelque faible qu'elle soit. Je n'ai pas oublié les conversations pleines d'intérêt que nous avons eues ensemble. Je vais essayer de vous donner une idée de l'utilité qu'elles ont eues pour moi. Aussitôt après la cessation de la vie, des souvenirs confus de mon enfance, de ma folie, de mes existences passées, de mes dégagements, de mes rêves même, sont venus en foule se précipiter autour de moi. J'ai compris quel doit être le trouble, la perplexité de l'esprit qui ne sait rien, qui n'a jamais pensé à rien de semblable pendant sa vie, et dont les pensées sont forcément dirigées sur ce qu'il quitte et l'intéresse sur

la terre. Il doit nécessairement éprouver un instant de folie qui doit durer plus ou moins longtemps selon son avancement, comme vous me l'avez dit bien des fois. Mais aidé par le souvenir de ce que j'avais appris avec vous, je me suis de suite reconnu et j'ai facilement débrouillé la vérité de l'erreur au milieu de ce chaos de pensées et de souvenirs incohérents. Je veux vous en remercier cordialement, mon ami; car sans les renseignements que j'ai puisés près de vous, je serais certainement, comme tant d'autres, resté longtemps à souffrir de la torture que doivent éprouver ceux qui se débattent au milieu de ce chaos. Je me rends très-facilement compte par moi-même de ce qu'ils éprouvent, car malgré les faibles connaissances que j'avais acquises et qui m'ont été cependant si utiles, je me sentais toujours invinciblement porté vers les souvenirs de la vie que je venais de quitter, et quand venaient s'y mêler ceux de mes existences passées et ceux de mes dégagements, je les repoussais malgré moi comme d'importunes réminiscences de rêves sans signification qui m'empêchaient de m'y reconnaître; je vous le répète avec plaisir, ce n'est qu'à l'aide du spiritisme que j'ai pu de suite classer tous ces éléments confus et en tirer la réalité, sans quoi je m'y débattrais encore.

— Pouvez-vous me dire quelle était votre existence précédente?

— C'était encore en Angleterre que je l'ai accom-

plie. J'y ai vécu à Birmingham, comme pasteur de la religion réformée. J'étudiais beaucoup toutes les questions de réforme sociale et je m'y occupais aussi dans mes moments de loisir de la peinture que j'aimais. C'est là que je me formai l'esprit à la recherche du vrai, et ce fut pour me perfectionner dans cette voie que je vins en France dans la vie que je viens de terminer. Ce fut aussi, pour moi, l'occasion de reconnaître que votre pays valait le mien sous bien des rapports, car j'avais conservé, de ma vie antérieure, un préjugé national que j'ai eu bien de la peine à vaincre dans celle-ci.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.....	I

PSYCHOLOGIE

Siège de l'âme (<i>Louis</i>).....	1
Lucidité du dégagement (<i>Lamennais</i>).....	2
Influence étrangère (<i>Vincent de Paul</i>).....	4
Raisons qui amènent un esprit dans le corps d'un enfant (<i>Vincent de Paul</i>).....	5
Voix du sang (<i>Vincent de Paul</i>).....	6
Jugement rendu contre les esprits (<i>Vincent de Paul</i>)...	7
Rémunération divine (<i>Augustin</i>).....	8
Morts prématurées (<i>Louis</i>).....	9
Choix du sexe comme incarnation (<i>Vincent de Paul</i>)...	10
De l'esprit familier (<i>Esprit de Vérité</i>).....	11
Action physique de l'esprit sur le médium, et rapports de l'esprit familier avec les bons esprits (<i>Esprit de Vérité</i> , par l' <i>Esprit familier</i>)....	13
Rapports des esprits avec les médiums (<i>Esprit de Vérité</i> , par l' <i>Esprit familier</i>).....	16
Des lois d'après lesquelles les esprits peuvent se communiquer dans toutes les langues (<i>Esprit de Vérité</i>)..	18
De l'oubli chez l'esprit non-incarné (<i>Esprit de Vérité</i>)..	20
Cause de l'étonnement de certains esprits après la mort (<i>Louis</i>).....	21
Du domaine des esprits errants (<i>Arago</i>).....	22
Ignorance des esprits (<i>Vincent de Paul</i>).....	23
Du périsprit (<i>Louis</i>).....	24

	Pages.
Fonctions diverses de l'esprit (<i>Louis</i>).....	26
Évocation de M***	28
M***	29
Liberté de l'esprit (<i>Louis</i>).....	30
Liberté de l'esprit (<i>Esprit de Vérité</i>)... ..	32
De l'oubli des existences antérieures (<i>Arago</i>).....	34
Sur l'organe de la mémoire (<i>Louis</i>).....	36
Des fluides constitutifs du périsprit (<i>Esprit de Vérité</i>)... ..	41
De la perfectibilité et de la formation du périsprit (<i>Arago</i>).....	43
Du trouble de l'esprit au moment de l'incarnation (<i>Lamennais</i>).....	52
Reconnaissance réciproque des esprits (<i>Van Dyck</i> , in- spiré par <i>Saint Louis</i>).....	53
Des sensations de l'esprit (<i>Arago</i>).....	55
Sensations musicales de l'esprit.....	56
Somnambulisme et Rêve (<i>Arago</i>).....	57
Du magnétisme (<i>Arago</i>).....	60
Prédiction de l'avenir (<i>Esprit d'une somnambule</i>).....	61
Évocation du docteur Brousset.....	62
Des phénomènes de la vision (<i>Louis</i>).....	64
Du progrès moral et intellectuel (<i>Van Dyck</i>).....	71
De l'influence morale des esprits sur nos actions (<i>Vincent de Paul</i>).....	73
De l'ancienneté de l'esprit sur la terre (<i>Esprit de Vérité</i>).....	75
Folie et monomanie (<i>Arago</i>).....	78

MORALE

L'union fait la force (<i>Vincent de Paul</i>).....	81
De la vraie charité et de l'égoïsme (<i>Abailard</i>).....	82
Du pardon des injures (<i>Augustin</i>).....	83
De l'égoïsme (<i>Vincent de Paul</i>).....	85

TABLE DES MATIÈRES.

227

	Pages.
Du désintéressement (<i>Vincent de Paul</i>).....	87
De la charité (<i>Vincent de Paul</i>).....	89
Amour et liberté (<i>Abailard</i>).....	90
De la foi (<i>Bossuet</i>).....	91
De l'amour (<i>Louis</i>).....	92
Du progrès (<i>Vincent de Paul</i>).....	94
Sur les scrupules à communiquer avec les esprits (<i>Fénelon</i>).....	96
Sur la guerre (<i>César</i>).....	98
Sur les massacres de Syrie (<i>Vincent de Paul</i>).....	100
Force du spiritisme (<i>Esprit de Vérité</i>).....	102
Transformation morale (<i>Vincent de Paul</i>).....	103
Les temps prédits (<i>Chateaubriand</i>)... ..	104
Sur l'influence cléricale (<i>Lamennais</i>).....	106
De la non-éternité des peines (<i>Lamennais</i>).....	108
Sur l'inévitable progrès de l'esprit (<i>Abailard</i>).....	110
La lutte actuelle. (<i>Lamennais</i>).....	111
Sur les événements actuels (<i>Lamennais</i>).....	113
Les temps annoncés (<i>Béranger</i>).....	114
Sur le triomphe de la vérité (<i>Lamennais</i>).....	115
Sur la rénovation morale de la terre (<i>Fourier</i>).....	116
Du mobile du progrès (<i>Fourier</i>).....	119
Utilité de la douleur (<i>Vincent de Paul</i>).....	121
Du mal et du mal-être (<i>Augustin</i>).....	123

PARABOLES

La pièce d'or (<i>Luc</i>).....	125
Le naufrage (<i>Vincent de Paul</i>).....	127

VARIÉTÉS

Réponse à un critique (<i>Ch. Nodier</i>).....	129
Encouragement par Rabelais (<i>Alcofribas Nazier</i>).....	131
Confession d'un esprit malheureux.....	132

	Pages.
Estelle R***	134
Du mariage (<i>Thomas d'Aquin</i>)	135
Notions sur Apollonius de Thyane (<i>Augustin</i>)	136
Flavius	138
Louise de Lavallière	142
Sur Béranger (<i>Vincent de Paul</i>)	146
Escousse et Lebras (<i>Esprit familier</i>)	148
Les Chinois (<i>Esprit familier</i>)	161
Pé-Io	162
John Brown	169
Josué Cerf (<i>Esprit familier</i>)	173
Grandville	179
Madame L*****	184
Le prêtre de madame L*****	192
Jacques Brodin	196
Lacenaire	200
Geoffroy Saint-Hilaire	211
Edgar Poë	218
A*****	221

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



